6539
1
L-2

VOYAGE
DANS LE CANADA,
OU
HISTOIRE
DE MISS MONTAIGU.

VOYAGE

DANS LE CANADA,

OU

HISTOIRE

DE MISS MONTAIGU.

TRADUIT DE L'ANGLAIS,

PAR MADAME T. G. M.

TOME PREMIER.

PARIS,

CHEZ LÉOPOLD COLIN, Libraire, rue Git-le-Cœur, n° 4.

1809.

PS
8403
R6V6
1809
V.1

66996

PRÉFACE
DU TRADUCTEUR.

Il pourra paraître singulier qu'un traducteur, au lieu de choisir dans les nouveautés littéraires, se décide pour un ouvrage dont la date remonte à une époque reculée, surtout lorsque cet ouvrage est un roman. On sait que plus les objets sont futiles, plus leurs modifications se succèdent avec rapidité; et, quoi qu'en disent les auteurs de romans (et peut-être par leur faute), leur genre étant à peine compté dans la littérature, est soumis à tous les caprices de la mode; le grand nombre de per-

sonnes qui ont des prétentions à la solidité, affectent du dédain pour ces productions éphémères, dont le désœuvrement et la frivolité s'amusent, et qui retombent après quelques mois dans un éternel oubli.

Je ne prétends pas m'engager dans une discussion sur ce sujet, en essayant de démontrer l'utilité dont ce genre d'ouvrage pourrait être; je n'appellerai pas du jugement sévère que prononcent contre lui beaucoup de gens qui, ne réfléchissant jamais, n'y aperçoivent que le récit d'événements sans réalité, et n'y voyent pas la peinture instructive des caractères et des passions dont ces événements ne sont que le cadre.

Mon seul but est de justifier mon choix; l'auteur du Voyage au Canada, ou de l'Histoire de miss Montaigu, a joui, en Angleterre, de toute la célébrité que peut donner le titre de romancier, dans un pays où l'on aime les romans; l'ouvrage dont je présente au public la traduction, joint à son mérite, sous ce rapport, celui de peindre les mœurs, les usages, et la situation des habitants du Canada, au temps où il a été écrit; c'est parce que beaucoup de choses ont changé que je crois les détails qu'il contient, faits pour intéresser; ce n'est pas comme ouvrage d'imagination qu'il doit être considéré, mais comme description exacte; il me semble qu'en

pareil cas, la date ancienne est un mérite au lieu d'être un tort ; on sait ou l'on est à même d'apprendre chaque jour les événements dont on est contemporain. Soustraire à l'oubli ceux qui sont passés n'est peut-être pas sans utilité.

VOYAGE
DANS LE CANADA,
OU
HISTOIRE
DE MISS MONTAIGU.

LETTRE PREMIÈRE.

Édouard Rivers, à son ami John Temple, écuyer.

APRÈS avoir passé deux ou trois jours très-agréables avec quelques amis dans les environs de Carisbrook-Castle, visité les beautés de l'île, et donné quelques larmes au triste sort de l'infortuné Charles Ier, je suis parti pour l'Amérique, avec le dessein, dont je vous ai

déjà fait part, de m'établir dans ce pays, où je dois avoir le grade de lieutenant-colonel. D'après quelques recherches et de sérieuses réflexions, je préfère à la Nouvelle-Yorck le Canada, par deux raisons : d'abord, parce que cette contrée est plus agreste ; ensuite, parce que les femmes y sont plus belles : la première de ces causes ne sera sûrement pas approuvée de tout le monde ; mais je suis bien sûr que vous goûterez la seconde.

Vous trouverez peut-être mon projet romanesque ; je ne sais au vrai ce qu'il est ; mais, vous le savez, l'activité de mon caractère ne s'accorderait pas avec le désœuvrement et le genre de vie monotone d'un officier réformé : d'ailleurs, je l'avoue, j'ai trop d'orgueil ou d'ambition pour restreindre à ce point le cercle de mon existence ; et puis je ne voudrais pas toucher à la petite fortune qui suffit à peine pour

soutenir ma mère et ma sœur dans l'aisance où elles ont toujours vécu.

Ce que vous appelez sacrifice n'en est pas un pour moi ; j'aime l'Angleterre, mais je ne suis enchaîné fortement dans aucun pays ; la nature offre partout des charmes à celui qui cherche à gagner la bienveillance générale; à mon âge, les changements de lieux sont agréables ; l'amour de la variété, ce désir vague de connaître, qui nous est naturel, me donneraient du goût pour ce voyage, lorsque je n'aurais pas l'espoir d'y trouver l'avantage qui me le fait entreprendre, celui de gouverner une population qui doit être composée de tous les misérables, sans ressources, de notre pays, pour les employer à la culture de terres abandonnées ; mes sujets vivront d'abord seuls entre eux, et n'auront point de compagnes ; mais ensuite, devenus libres de former des liens, j'aurai l'espoir de

voir se multiplier autour de moi l'image du Créateur. Ainsi, dans ces déserts sauvages, fertilisant un pays inculte, je goûterai le plus doux, le plus vif de tous les plaisirs, celui de la création, et je verrai l'ordre et la beauté s'élever par degrés du chaos.

Le vaisseau est prêt à s'éloigner du rivage ; les vents sont favorables ; un souffle doux comme le zéphir agite la surface de la mer ; je pars avec les brillantes espérances d'une imagination ardente ; cependant mes regards se portent tristement vers les contrées qui s'échappent à ma vue.

Nos pertes mutuelles sont irréparables, mon cher Temple ; je ne cesserai jamais de vous regretter ; et vous, mon ami, vous trouverez difficilement à remplacer le compagnon de votre enfance ; vous pouvez rencontrer des hommes qui me soient bien supérieurs en mérite ; vous les estimerez autant

que moi, mais ils ne vous rendront jamais les douceurs d'une liaison intime, de ce penchant naturel qui nous unit dès nos plus tendres années, et que nous ne sentîmes jamais aussi bien que le jour de notre séparation.

Quel charme doux et céleste offre l'amitié dans le printemps de la vie, lorsque le monde frivole et corrompu n'a pas encore pénétré de ses vices, ou détruit l'agréable illusion d'un jeune cœur qui voit partout l'innocence et la vérité, et ne découvre dans l'avenir que la séduisante perspective du bonheur !

Je ne suis pas étonné que les payens ayent élevé des autels à l'Amitié ; il était naturel que l'ignorance et la superstition érigeassent en divinité la source de tout bien ; ils adoraient l'Amitié, dont la précieuse influence anime le monde moral, par le même principe qui les portait à rendre hommage au

soleil, l'âme vivifiante de la nature et de tout ce qui compose le monde physique.

On m'appèle à bord. Adieu !

Édouard Rivers.

LETTRE II.

Le colonel Rivers, à miss Lucie, sa sœur.

Québec.

Je reçois à l'instant votre lettre, ma chère Lucie; j'apprends avec joie que ma mère ait trouvé de l'agrément dans le séjour de Bath, et je ne suis pas surpris qu'elle rivalise avec vous dans vos conquêtes; quoique vous m'assuriez être mieux que jamais, je doute encore que vos charmes surpassent les siens; cependant je m'étonne toujours qu'elle conduise dans le monde une

fille de votre âge, et laisse par là deviner un secret que personne ne devrait soupçonner, qu'elle a passé vingt-cinq ans.

Vous êtes une enfant, Lucie; pouvez-vous croire que je n'aurais pas autant de plaisir à passer mes jours tranquillement avec ma mère, à jouir près d'elle de toutes les douceurs de la vie, que je n'en puis trouver à les goûter seul ? Je vous prie de la réconcilier avec mon absence, et de lui dire qu'elle me rendra plus heureux de jouir gaîment du peu que je lui ai laissé, qu'elle ne le ferait en me procurant les richesses d'un nabab, si je ne pouvais les partager avec elle.

Je reviens à vous, Lucie. Vous me faites mille questions, et je ne sais à laquelle je dois répondre d'abord : le pays, les couvents, les bals, les femmes, les petits-maîtres ; ce n'est pas une lettre, mais une histoire que vous

me demandez, et il me faudrait un an pour satisfaire votre curiosité.

Par où commencerai-je? certes, par ce qui doit frapper d'abord un militaire. Je vous dirai donc que j'ai vu ces jeux terribles où le jeune et valeureux guerrier succombe sous les armes de la victoire : on le suit dans ses mouvements avec autant de surprise que d'admiration ; c'est dans ce pays seulement qu'on peut se former une idée juste d'une entreprise dont les difficultés doivent effrayer ceux qui osent tenter d'y réussir.

La campagne est charmante ; on n'y voit pas seulement les beautés ordinaires à celles de l'Europe, mais le grand sublime au degré le plus étonnant. Tous les objets qui frappent les yeux ont un air de magnificence ; le peuple de ces contrées paraît être d'une espèce particulière, et ne peut se comparer aux Français dont il descend.

Lorsque j'approchai la côte d'Amérique, je ne pus, sans une émotion religieuse, contempler d'énormes rochers, dont la cime, perdue dans les nues, est couverte d'une épaisse forêt de sapins qui ne semblent pas moins anciens que le monde ; le silence profond de ces lieux ajoute encore à la vénération qu'ils inspirent ; depuis le cap Rosières jusqu'au fleuve Saint-Laurent (ce qui fait un espace de deux cents milles), on ne voit aucune trace de pas humains ; nul autre objet ne se présente à la vue que des bois, des montagnes, et un grand nombre de rivières qui semblent rouler en vain leurs eaux limpides.

On ne peut admirer un tel spectacle sans déplorer en même temps la folie de ces hommes qui se livrent des combats sanglants, pour obtenir une petite portion de cette terre dont la plus belle et la plus grande partie reste en-

core inculte, abandonnée, faute de mains laborieuses pour la cultiver.

La rivère est une des plus majestueuses qu'on puisse voir ; sa largeur est de quatre-vingt-dix milles à son embouchure ; elle diminue par degrés imperceptiblement. Cette rivière, navigable jusqu'à près de cinq cents milles de la mer, forme, en divers lieux, des îles dont l'aspect varié charme les yeux.

La vue de Québec est magnifique à son approche ; cette ville est située sur le penchant d'une colline, à l'embouchure de deux grandes et belles rivières, Saint-Charles et Saint-Laurent. Les couvents et les autres édifices, frappant d'abord les yeux, sont d'un grand avantage à la perspective du port ; l'île d'Orléans, la vue lointaine de la cascade de Montmorency et du joli village de Beauport, situé à l'opposite, répandent une aimable irrégularité sur

les bords de la rivière Saint-Charles, et ajoutent infiniment aux charmes du paysage.

Je n'ai pas encore eu le temps d'examiner les femmes avec attention ; cependant j'ai déjà cru voir que les Canadiennes réunissaient à la vivacité des Françaises une forme de beauté plus agréable. Quant aux bals et aux assemblées, il n'en existe point maintenant, par une espèce d'interrègne dans le gouvernement. Si je voulais vous parler de la situation politique du pays, je remplirais des volumes *in-folio* des *pour* et *contre ;* mais je ne suis pas de ces observateurs pénétrants qui, après avoir habité quelques jours des lieux jusqu'alors inconnus pour eux, se croyent assez de connaissances pour faire, non seulement la description du pays où ils se trouvent, mais encore son histoire politique et morale ; d'ailleurs, nous sommes trop jeunes l'un

et l'autre pour être de profonds connaisseurs dans cette partie; nous attendons incessamment un successeur au trône, dont nous espérons un nouvel âge d'or; je pense qu'alors j'aurai à vous entretenir de sujets plus agréables pour une femme.

Adieu, ma chère Lucie! Chargez-vous de mes tendres et respectueux sentiments pour ma mère, et recevez les embrassements affectueux de votre

Édouard Rivers.

LETTRE III.

John Temple, au colonel Rivers, son ami.

En vérité, mon cher Édouard, je tombe en admiration devant vous; former un peuple dans les contrées sau

vages de l'Amérique, et faire multiplier autour de soi l'image du Créateur, est un projet bien digne d'un jeune et charmant colonel de vingt-sept ans. Voyons que je vous examine : cinq pieds neuf pouces, taille bien prise, belles dents, œil expressif, démarche fière et militaire ; joignez à tous ces avantages le ton et les manières d'un homme à la mode ; spirituel, bon, généreux, le jugement sain et solide, beaucoup d'instruction, un maintien agréable dans la société, un cœur sensible, une forte inclination pour les dames ; enfin toutes les qualités qu'un gentilhomme doit avoir : excellent pour gouverner une colonie ! Prenez-y garde, mes chères dames.

Vous n'avez, contre vous, Édouard, que votre modestie, vertu très-inutile en France, ainsi que partout ailleurs. Je voudrais que vous eussiez une idée plus juste de votre propre mérite ; rap-

pelez-vous que la connaissance de soi-même est, d'après l'oracle d'Apollon, la perfection de la sagesse humaine. Un de nos amis, M. H***, disait un jour : Il ne faudrait au colonel Rivers qu'une teinte légère de fatuité pour être l'homme du monde le plus agréable.

Quant à moi, je n'aime pas la modestie dans un homme du jour ; elle est à mes yeux pire que l'hypocrisie d'un dévot. Je me garde bien d'avoir une telle défiance de ma personne ; aussi je ne disconviendrai jamais que mon extérieur est assez avantageux, et que j'ai la satisfaction de trouver presque toutes les femmes de mon avis.

J'arrive en ce moment de Paris, où j'ai retrouvé la divine madame D***, plus aimable et plus constante que jamais ; il était cruel de l'abandonner ! mais qui peut répondre des caprices du cœur ? Le mien fut le jouet d'une jeune et charmante Anglaise sortant du

couvent, tout-à-fait novice et dans sa première innocence. Ah ! mon cher Édouard ! c'est le bouton de rose prêt à s'entrouvrir ! Mais j'oubliais que vous préfériez les fleurs épanouies ; la différence de nos goûts est un bonheur, puisque nous sommes amis ; car elle nous donne l'assurance de n'être jamais rivaux : une femme est dangereuse et séduisante pour moi, justement quelques années avant qu'elle le devienne pour vous.

Réellement, vous êtes trop délicat ; je l'avoue, mon cher, il s'en faut bien que je le sois autant ; la jeunesse et la beauté me suffisent ; donnez-moi quelques fleurs de dix-sept ans, et je vous cède tout l'empire du sentiment.

Je pense que vous allez essayer le pouvoir de vos agréments séducteurs, sur les farouches habitantes de l'Amérique. Vous les chercherez, comme des bêtes fauves, à travers des bois et des contrées

sauvages comme elles. Il me semble vous voir à la poursuite d'une noble veuve de chef indien renommé ; quelque beauté matérielle touchant à l'âge du sentiment, ou quelque reine amazone ; douairière de l'empire d'Otaïti, ou d'un État voisin.

Mais dites-moi, je vous prie, comment vous trouvez les dames sauvages. Sans doute, simples, franches et naïves comme on les voyait dans le premier état de nature, et non de cette réserve affectée de nos femmes d'Europe. Vos soins paraîtront sûrement plus agréables que ceux des guerriers indiens ; car j'ai ouï dire qu'ils n'étaient pas fort sensibles aux charmes du beau sexe.

Vos réflexions sur l'amitié sont touchantes ; je sens parfaitement combien elles sont vraies, car personne au monde ne peut avoir une idée plus noble et plus exaltée de cette espèce d'affection que je ne l'ai moi-même ; cependant

je ne conviendrai pas avec vous qu'elle soit première source de l'existence morale. Un homme aimable et galant comme vous l'êtes doit trouver un principe, un feu plus actif :

O Vénus ! ô mère de l'Amour !

Je suis tellement paresseux ce matin, que je n'écrirais pas une seule ligne de plus pour l'empire du monde ; observez bien que je distingue le monde féminin, et que je ne le comprends pas ici avec l'autre.

Adieu.

John TEMPLE.

LETTRE IV.

Le colonel Rivers, à John Temple.

Vous avez raison, mon cher Temple, je ne sens nul goût pour les jeunes per-

sonnes, pour ces petites novices à la tournure gauche, aux bras pendants, qui n'ont d'autre passion que celle de la vanité, et qui, sans le moindre penchant décidé, s'exaltent l'imagination pour le premier homme qui leur dit qu'elles sont jolies. Prenez vos grandes et fluettes pensionnaires ; mais donnez-moi une femme, un être enfin qui ait une âme, et non de ces froides statues insensibles à l'impression du véritable amour, comme les poupées qu'elle viènent de quitter.

Vous accordez sans doute à Prio le talent d'être un savant connaisseur du mérite féminin ; eh bien ! rappelez vous que son Égyptienne, favorite d ce prince voluptueux, le roi Salomon est représentée dans tout l'éclat d'un rose épanouie.

Tout le monde peut remarquer, Joh qu'il y a presque toujours de certain manières folâtres, je ne sais quoi

gauche et d'irrégulier, dans une jeune beauté de dix-sept ans, qui ne peut être compensé par la fraîcheur et la délicatesse de son teint, seul avantage que puisse offrir une fille de cet âge.

J'ai encore une autre objection à faire contre les jeunes personnes; c'est qu'elles s'imaginent ordinairement que tous ceux qui les abordent ont quelques vues sur elles. Une coquette et une prude, dans les premiers beaux jours de leur vie, sont également désagréables. La première se croit adorée de tout le monde, et la dernière s'effraye des moindres politesses que tout homme doit à son sexe. De ces deux espèces de femmes, celle-ci me paraît cependant la plus ennuyeuse. Je souhaite que ces jeunes dames, si craintives, apprènent que leur vertu n'est pas autant de fois exposée qu'elles veulent bien se le persuader, et qu'il y a beaucoup d'hommes à qui elles peuvent montrer

un air affable et prévenant, sans qu'il puisse les entraîner à la moindre démarche contraire à l'honneur, même le plus strict. Nous ne sommes pas, en général, d'aussi dangereux ennemis que les mamans et les histoires nous dépeignent; et si mon jugement pouvait être de quelque poids, j'affirmerais volontiers que ces hommes redoutables, qu'on accuse d'avoir sur les femmes de mauvais desseins, n'ont été et ne seront jamais que des êtres aussi fabuleux que les géants et les héros de roman.

Les femmes, après vingt ans, commencent à reconnaître cette vérité, et nous considèrent alors comme des êtres raisonnables, qu'elles peuvent entretenir avec sécurité, sans espoir ni crainte de trouver un amant dans chacun des hommes qu'elles rencontrent.

Je dois avouer cependant, pour

rendre justice aux dames, que j'ai vu le même ridicule dans notre sexe; plusieurs fois, j'ai remarqué certaine espèce d'hommes qui se troublaient des simples politesses d'une femme agréable.

Je plains extrêmement cette erreur des deux sexes, parce qu'elle détruit tout le charme de la société qui les rassemble, la seule qui soit véritablement de mon goût.

Cependant ne croyez pas que mon éloignement pour les jeunes personnes viène d'un penchant décidé pour leurs bisaïeules; mon cher John, il y a dans la vie d'une femme un âge précieux dont vous semblez n'avoir aucune idée.

On vous a très-mal informé relativement aux mœurs des femmes indiennes; c'est dans la tendre enveloppe du bouton que ces fleurs sauvages deviènent accessibles; prodigues de leurs charmes avant le mariage, elles sont ensuite natu-

rellement chastes ; du moment où elles changent d'état, et deviènent femmes, elles abandonnent tout désir de plaire pour se livrer aux soins les plus pénibles de la vie domestique; laborieuses, actives, robustes, elles cultivent la terre, sèment, recueillent, tandis que leurs fiers époux s'amusent à la chasse, à la pêche, à tirer de l'arc, enfin à tous les exercices qui retracent l'image de la guerre, toute autre occupation rabaissant à leurs yeux la dignité de l'homme.

Je vous ai parlé de la vie sauvage et de ses travaux ; mais je dois ajouter qu'ils ne sont que momentanés, car il faut que ces peuples y soient contraints par la dure nécessité ; leur vie, en général, est d'une indolence qu'on ne peut se figurer. Si la définition du bonheur épicurien est juste, s'il consiste uniquement dans la tranquillité du corps et de l'esprit, les Indiens des deux

sexes sont les plus heureux peuples du monde ; libres de tout soin, ils jouissent du présent, oublient le passé, et n'ont aucune sollicitude pour l'avenir. En été, couchés à demi sur le gazon, ils chantent, rient, font des jeux, racontent aux jeunes gens l'histoire de leurs anciens héros, pour les exciter à la passion de la guerre. L'hiver, enveloppés d'épaisses fourrures que leur envoye la nature bienfaisante, ils dansent et se réjouissent au milieu de grands festins, tout en méprisant les rigueurs de la saison que les Européens efféminés supportent avec si peu de courage.

Cependant la guerre étant l'affaire principale de leur vie, ainsi que la première et la plus forte passion qu'ils éprouvent, chacun de leurs plaisirs se ressent de cette inclination naturelle ; tout le monde ici connaît les danses guerrières, et leurs chants peignent rarement d'autres sujets ; après de scru-

puleuses recherches, j'ai trouvé dans leur langage une seule chanson d'amour; elle est d'un laconisme et d'une simplicité qui ne me paraît pas sans expression :

« Je vous aime, je vous aime tendrement,
Je vous aime à chaque instant de ma vie. »

Un vieillard indien m'a dit qu'ils avaient aussi des chants sur l'amitié; mais je n'ai pu m'en procurer aucune; pressant alors cet Indien de m'en donner une en français, il me répondit d'un air fier que les Indiens n'étaient pas dans l'usage de faire des traductions, et que si je voulais connaître toutes leurs poésies et leurs chansons, il fallait que j'apprisse leur langue; elle est, à la vérité, très-harmonieuse, surtout dans la bouche des femmes, et convient à la musique, aussi bien que l'italien. Pour vous donner un exemple de leur esprit indépendant, je vous dirai qu'ils

n'ont jamais voulu se soumettre à célébrer l'office divin, dans aucune autre langue que celle de leur nation, quoiqu'ils professent la religion romaine. Les femmes qui ont en général de belles voix, s'exercent dans les chœurs et donnent à leur chant un goût et un agrément qui vous surprendraient; elles ont aussi une piété qui pourrait édifier les nations les plus policées.

Les femmes indiennes sont grandes et bien faites; elles ont de beaux yeux, et sont, avant le mariage, loin d'être désagréables, si l'on excepte leur couleur et la malpropreté de leurs cheveux; mais la vie laborieuse qu'elles mènent ensuite, ne peut que nuire infiniment à la beauté. Bientôt leurs formes, leurs traits, deviènent mâles et grossiers, et dans l'espace d'un ou deux ans au plus, elles perdent entièrement le pouvoir ainsi que le désir de plaire; mais, pour compenser la destruction de leurs char-

mes, elles acquièrent dans le mariage un nouvel empire ; elles donnent leurs avis dans toutes les affaires d'état, choisissent elles-mêmes un chef lorsque le trône est vacant, sont arbitres souverains de paix et de guerre, ainsi que du sort des pauvres captifs qui ont le malheur de tomber entre leurs mains, et qui sont adoptés comme des enfants, ou condamnés à la mort la plus cruelle, selon que les femmes des vainqueurs sourient ou froncent le sourcil.

Un jésuite missionnaire m'a conté à ce sujet une histoire qu'on ne peut entendre sans horreur. Une femme indienne, chez laquelle il demeurait, pendant sa mission, donnait un jour à manger à son enfant, lorsque son mari vint avec un prisonnier anglais ; aussitôt coupant le bras de ce malheureux, elle fit boire à son fils le sang qui en découlait ; le jésuite, frappé de cette cruelle action, lui en fit des reproches ; mais le regar-

dant avec sévérité, elle lui dit: « Comme » je veux faire un guerrier de mon » fils, je dois l'habituer à manger des » hommes. »

Cette anecdote ne vous préviendra pas, sans doute, en faveur des femmes indiennes qui assurément n'excellent pas dans la douceur naturelle à tout leur sexe.

Je reviens donc aux femmes canadiennes qui possèdent tous les charmes, excepté celui sans lequel tous les autres me paraissent insipides, je veux dire la sensibilité. Elles sont coquettes, enjouées et spirituelles; plus galantes que sensibles; plus fières d'inspirer une passion, qu'elles ne sont capables de la ressentir; et, semblables aux Européennes, elles préfèrent les hommages extérieurs, les fades adulations à la simple et véritable expression des sentiments du cœur. Il n'y a peut-être pas de femmes au monde qui par-

lent autant de l'amour et le connaissent aussi peu que les Françaises ; on pourrait trouver l'exemple contraire chez les Anglaises ; mes belles compatriotes semblent confuses de l'aimable et doux sentiment qu'elles ont fait naître.

Adieu ! je vais accompagner une jeune et jolie Française qui veut bien me permettre de la conduire en calèche, à notre Hyde Park du Canada, où l'on voit, tous les soirs, quarante à cinquante voitures, remplies de femmes charmantes qui vont se faire admirer, et que vous-même trouveriez dignes d'être mises au rang des beautés.

Adieu !

Édouard Rivers.

LETTRE V.

Le colonel Rivers, à miss Lucie, sa sœur.

Que l'homme est un être inconstant! Croiriez-vous bien, Lucie, que je commence à me lasser de l'aimable paysage qui m'environne? Il m'a fait jouir de tous les plaisirs purs et tranquilles que puissent donner les objets inanimés; mais je trouve que cette espèce de jouissance est bientôt insipide, si d'autres plus vives ne viènent lui succéder. La vue de ces beaux lieux est telle, qu'on ne peut la décrire; mais les perspectives gracieuses, les sites les plus enchanteurs ne conservent pas long-temps leur attrait pour les yeux habitués à les voir. On est d'abord frappé d'admiration à l'aspect des beau-

tés variées d'une riche campagne ; on s'imagine les contempler sans cesse avec le même plaisir ; mais hélas ! ce feu du premier enthousiasme s'éteint ; nous soupirons aprés la société, nous regrettons les entretiens affectueux de nos amis, enfin tous les jouissances délicates qui viènent du cœur. Il y a dans ce pays beaucoup de jolies femmes et des hommes d'un vrai mérite ; malheureusement on ne peut commander à ses affections ; nul penchant ne me porte vers aucun d'eux ; il faut absolument que je m'occupe avec ardeur de mon projet d'établissement, pour sortir de cette espèce d'apathie dans laquelle je suis tombé.

Je me rappèle que, dans votre dernière lettre, vous me demandez un détail particulier sur les couvents de ce pays ; auriez-vous de l'inclination, ma chère, à vous faire nonne ? Dans ce cas vous ne pouviez mieux vous adresser

qu'à moi. Certain air modeste que je prends assez volontiers, ma grande réserve, et le peu que je sais de la langue française, m'ont déjà rendu le favori des plus anciennes têtes des trois communautés, qui donnent à l'unanimité le titre de bel homme au colonel Rivers, et lui laissent liberté absolue de les visiter autant qu'il lui plaît. On me procure aussi l'agrément de voir quelquefois les jeunes sœurs, faveur qui n'est réservée qu'à très-peu de monde.

Il y a trois maisons religieuses à Québec ; ainsi vous avez le choix : les Ursulines, l'Hôtel-Dieu et l'Hôpital général. La première est de l'ordre le plus sévère, si j'en excepte celui qui prive inhumainement ses belles dévouées du précieux don de la parole. La maison est grande et belle ; mais son extérieur sombre paraît se conformer à l'habit noir et au teint blême des religieuses. L'église n'a rien de la sim-

plicité des autres parties du couvent ; car elle est ornée avec autant de richesse que d'élégance. La supérieure est une Anglaise de bonne famille, que les sauvages firent prisonnière dans son enfance, et que la générosité d'un officier français plaça dans ce lieu. C'est une des femmes les plus aimables que j'aye vues; son air de bonté prévient en sa faveur tous ceux qui la voyent. Pour moi, j'aime infiniment sa conversation, quoiqu'elle soit religieuse et d'un âge fort avancé.

L'Hôtel-Dieu est très-agréablement situé, jouissant de la perspective des deux rivières et de l'entrée du port. La maison est gaie, spacieuse et fort jolie; l'habit ne doit point effrayer la beauté, car il ne peut lui être défavorable. C'est une robe blanche, avec un voile de gaze noir, qui fait paraître dans tout son avantage la fraîcheur d'un joli teint. L'ordre est beaucoup moins sévère que

celui des Ursulines, et je pourrais ajouter beaucoup plus utile, puisque son occupation principale est le soin des malades. Les religieuses de cette maison, vives et spirituelles, ont un air de santé qui manque aux Ursulines.

L'Hôpital général, situé sur les bords de la rivière Saint-Charles, à près d'une lieue de la ville, est la plus agréable des trois maisons; l'ordre et l'habit sont les mêmes que ceux de l'Hôtel-Dieu, excepté que l'on ajoute au costume une croix que les chanoinesses seules ont le droit de porter en Europe, distinction qui vient du fondateur de cet ordre, saint Vallier, second évêque de Québec. La maison n'est pas d'une architecture majestueuse, mais elle est d'une forme élégante et régulière, et l'on remarque dans son intérieur une extrême propreté. Les religieuses, qui sont toutes de famille noble, ont en général une figure agréable, une édu-

cation distinguée, et de la vivacité dans l'esprit. Elles ont un grand usage du monde, et leur conversation est polie, spirituelle et facile; près d'elles on oublie presque les récluses, pour ne voir que les femmes d'une classe élevée; en un mot, vous trouverez dans cette maison les personnes les plus agréables des trois communautés, et chez les Ursulines celles qui remplissent le mieux les devoirs de la vie religieuse. Cependant l'on remarque dans toutes un air de chagrin qu'elles cherchent vainement à cacher; et l'empressement qu'elles mettent à vous dire qu'elles sont heureuses, avant qu'on ne paraisse leur en faire la question, prouve évidemment le contraire.

Quoique je sois du nombre des hommes qui tolèrent le plus volontiers les folies des autres, particulièrement celles qui viènent des erreurs de la dévotion, je ne puis m'empêcher pourtant

de déplorer avec amertume l'excès du zèle qui fit une institution également incompatible avec le bien public et le bonheur privé ; une institution cruelle, dont le but est de livrer l'innocence et la beauté aux regrets, à la misère, à l'esclavage, et de la retenir pour jamais dans une prison plus triste qne celle où la loi renferme les criminels.

Il faut en avoir l'expérience, ma chère Lucie, pour se convaincre qu'il existe des êtres raisonnables qui, dans leur exaltation, croyent servir le dieu de bonté, en s'infligeant des tourments volontaires, en s'exilant pour jamais de la société pour laquelle ils étaient nés, en renonçant aux plus douces affections du cœur, aux tendres noms d'épouses, de mères et d'amies, en se privant même des amusements les plus innocents, de tout ce qui peut enfin constituer le bonheur de la vie, la gaîté, la paix, la santé, et quelque chose de

plus précieux encore, les jouissances de l'âme ; n'est-ce pas ainsi changer le but de la création, détruire son premier vœu ?

Mon indignation est vivement excitée par le triste exemple que je viens d'avoir sous les yeux au couvent des Ursulines ; celui d'une jeune personne charmante, dont le maintien, la physionomie peignaient une âme formée pour les plus doux liens de l'amour et de l'amitié, et qu'un enthousiasme passager, ou peut-être un puéril orgueil, conduisait au pied de ces autels, que bientôt elle baignera des larmes du repentir et de la douleur.

La cérémonie faite pour frapper l'imagination et séduire le cœur de l'aveugle jeunesse, est extrêmement solemnelle et touchante. La procession des religieuses, la douce harmonie de leurs voix dans le chœur, la pieuse dignité que montrait la belle enthousias-

te, en recevant l'habit et prononçant le vœu terrible qui la séparait du monde à jamais ; enfin tout cet appareil imposant m'a fait une telle impression, qu'en dépit de ma raison j'ai versé des larmes sur les causes funestes d'une superstition que je plains autant que je méprise.

Cependant je n'ose répondre que la cérémonie seule m'eût affecté aussi profondément, si l'aimable victime ne fût entrée dans le motif de mes sensations. Jamais on ne vit d'objet plus intéressant ; toutes ses formes, d'une beauté parfaite, se dessinaient avec élégance ; son air et ses mouvements étaient vifs et gracieux : le coloris ardent du plaisir brillait sur ses joues, et le feu de l'enthousiasme dans ses yeux, les plus beaux que j'aye vus de ma vie. Jamais la jeune amante, prête à s'unir à l'objet de sa flamme secrète, ne parut aux autels animée d'une joie plus vive. Elle semblait ne plus tenir à la terre,

et prendre la forme d'un esprit aérien; toute sa personne était d'un ange ou d'une divinité.

Quoique je sois ennemi de toute superstition, je dois avouer cependant qu'elle est moins funeste à la vertu, dans votre aimable sexe, et n'entraîne pas à d'aussi dangereuses suites que chez le nôtre. La superstition des hommes est sombre et féroce; elle attise le feu de la vengeance, aiguise le poignard de l'assassin; mais celle des femmes prend la teinte de leur caractère : elle est douce, tranquille, bienfaisante : elle s'exerce aux actes de bonté, de vertu, de charité, et semble ne faire que substituer l'amour de Dieu à celui des hommes.

Qui peut refuser un tribut de regrets et d'admiration à la fondatrice du couvent des Ursulines, madame de la Pelterie, à qui toute la colonie doit, en quelque sorte, son existence? Jeune,

riche, aimable, veuve à la fleur de son âge, maîtresse absolue de son sort et de ses actions, le monde ne lui présentait qu'un riant avenir; mais renonçant aux douceurs, à tous les plaisirs qu'elle devait en attendre, elle se dévoua toute entière aux exercices pénibles d'une religion qu'elle croyait la seule digne du créateur. Elle surmonta les dangers de la mer et ceux non moins périlleux d'un peuple sauvage; elle aborda sur des rives inconnues, s'exposa courageusement aux besoins les plus impérieux de la nature, à toutes les intempéries des saisons, pour exécuter un vœu qu'elle espérait devoir être agréable au ciel. Dans une action semblable, où le zèle ardent conduit à l'erreur, l'homme juste et vertueux, libre de toute idée fanatique, regrettera seulement que des esprits capables d'un tel heroïsme ne le dirigent pas à des vues plus propres

au bonheur général et à leur félicité particulière.

Adieu, ma chère Lucie; une affaire imprévue m'appèle en ce moment à Montréal. Je vous écrirai les premiers jours de mon arrivée. Adieu; votre affectionné frère,

Ed. Rivers.

LETTRE VI.

Du même, à la même.

Me voici arrivé, ma chère, et je ne sais comment j'ai pu conserver mon cœur sain et sauf au milieu d'un feu actif et continuel, plus dangereux que tous ceux auxquels furent jamais exposés les chevaliers errants; figurez-vous qu'il n'est pas un des moindres lieux de ma route où je n'aye trouvé de jeunes et charmantes villageoises, pleines

d'esprit, de gentillesse et de coquetterie; sans avoir rien de cette timidité qu'ont les jeunes filles dans nos hameaux d'Angleterre, vêtues comme des bergères de romans. Un héros d'aventures pourrait faire un voyage très-intéressant de celui de Montréal.

Les paysans sont ignorants, sales, paresseux et stupides au-delà de l'expression; mais hospitalier, doux et honnêtes : le premier avantage que l'on trouve chez eux, c'est qu'ils laissent à leurs femmes et à leurs filles le soin de faire les honneurs de leur maison, emploi dont elles s'acquittent avec une attention qui, à quelques inconvénients près, causés par la pauvreté, doit plaire infiniment à l'étranger sensible aux prévenances d'un accueil obligeant; quant à moi, j'étais charmé de la grâce qu'elles mettaient à me recevoir, et je trouvais, à manger les mets grossiers qu'elles me préparaient, un plaisir que je n'eusse

pas éprouvé, dans un palais, au milieu de grands festins. Leur conversation est vive et enjouée ; toutes les connaissances du Canada sont réservées à leur sexe, car peu d'hommes, y compris ceux de la première classe, ont à peine le talent de savoir écrire leur nom.

La route de Québec à Montréal est comme une longue et vaste rue ; de nombreux villages forment une chaîne tellement suivie sur les bords de la rivière Saint-Laurent, qu'il n'est pas un petit espace où l'on n'ait quelques maisons en perspective, si ce n'est lorsque l'on rencontre un bois, une rivière, une montagne que la nature semble avoir placés avec art pour offrir à l'œil un paysage plus agréable et plus varié. Je ne me rappèle pas avoir jamais fait un plus joli voyage ; les riantes perspectives du jour, les chants joyeux du soir, retentissant au loin,

me faisaient une si douce impression, que j'étais fâché d'arriver à Montréal. L'île dans laquelle est située cette ville est un très-agréable lieu ; les terres sont parfaitement cultivées, et le pays, sans offrir les beautés majestueuses et sauvages des environs de Québec, présente à la vue des sites plus riants. Les femmes, dont la grande occupation semble être de songer uniquement au plaisir, paraissent en général très-jolies, et réunissent à cet avantage un air de vivacité qui me plaît beaucoup. J'ai pris déjà quelques instants sur mes loisirs pour les examiner à l'extérieur de la ville, où elles vont tous les jours se promener en calèche avec des officiers anglais. J'espère trouver bientôt l'occasion de les réunir toutes : quoique je ne pense pas faire un long séjour dans ce pays, je veux chercher à l'égayer autant qu'il me sera possible. Comme je viens d'apprendre qu'elles

aimaient infiniment les bals champêtres, je me propose de leur en donner un à la campagne, aussitôt que j'aurai pu m'acquitter envers elles de toutes les formalités d'usage qu'exige la bienséance.

Dix heures du soir.

Le colonel du régiment, avec lequel je viens de dîner, m'a fait part de l'arrivée de deux Anglaises qui demeurent à quelques lieues de la ville ; c'est une visite imprévue que je me trouve obligé de faire : l'une d'elles est femme du major du régiment, et l'autre va se marier, dit-on, à l'un de ses capitaines, sir Georges Clayton, jeune baronnet, joli homme, qui vient d'obtenir son titre avec une fortune brillante, par la mort d'un parent éloigné. Il est maintenant à New-Yorck, et j'ai ouï dire que le mariage devait se faire aussitôt après son retour.

Minuit.

J'ai consacré cette soirée à faire à la hâte quelques visites aux dames françaises. Quoique je n'aye vu qu'un petit nombre de beautés, les femmes en général sont très-bien ; leurs manières sont gracieuses et polies ; la vivacité fait un de leurs premiers agréments ; mais les hommes de cette nation ne jouissent nullement de tous ces avantages ; il est vrai qu'ils ont fort peu de moyens de plaire, et je ne suis pas étonné que les dames leur préfèrent les officiers anglais.

Jeudi matin.

Je vais partir avec un ami du major Melmoth pour aller à sa campagne présenter mes devoirs aux deux dames. Je ne me sens pas de goût pour cette visite ; les demoiselles sur le point d'être mariées ne m'inspirent aucun désir de les voir ; elles sont pour l'or-

dinaire tellement occupées de l'objet préféré, qu'elles ne donnent pas la moindre attention aux autres hommes. J'ai ouï dire cependant que les deux dames étaient fort aimables.

Neuf heures du soir.

Charmante Lucie ! c'est véritablement un ange ; il est heureux pour moi qu'elle soit engagée, car nul autre motif ne pourrait garantir mon cœur, dont vous connaissez le penchant aux affections tendres et profondes : quelle douce impression ne me ferait pas la seule idée de trouver cachées dans une des contrées sauvages du Canada la beauté, la délicatesse, la sensibilité, enfin tout ce qui peut charmer dans une femme !

Vous allez dire que je suis un enthousiaste, et peut-être aurez-vous raison ; mais je la trouve charmante, et,

je vous l'avoue même, je n'ai pas seulement le désir d'obtenir sa bienveillance ; en retour des sentiments qu'elle m'inspire, j'ai encore celui de vous lier ensemble d'une manière intime : elle doit retourner en Angleterre peu de temps après son mariage ; vous êtes bien faites pour être amies, et vous apprécier mutuellement.

J'arrive de la campagne du major Melmoth, qui a voulu nous garder plusieurs jours ; ce temps s'est écoulé dans une suite continuelle de divertissements champêtres ; je ne comprends pas ici le plaisir de la chasse, mais tous ceux que les dames peuvent partager : de petits bals, d'agréables parties de campagne dans le voisinage, où la plupart des jolies femmes de Montréal venaient se joindre à nous.

Madame Melmoth est une brune piquante, très-aimable ; mais miss Montaigu ! ..... Vous direz sans doute

que je suis passionnément épris de ses charmes, si je vous en fais le portrait fidèle; cependant je crois pouvoir vous assurer qu'il n'en est rien, puisque je sais qu'elle est prévenue pour un autre qui doit bientôt recevoir sa main. J'admire toutes ses perfections avec cette espèce de plaisir que je trouve à contempler les vôtres : plaisir vif et bien senti, mais qui, par notre situation mutuelle, est dégagé des moindres mouvements du désir. Je vous ai dit qu'elle était charmante ; il y a des hommes ici qui ne la voient pas de cette manière ; mais elle offre à mes yeux l'assemblage de tous les agréments les plus séduisants. Mes idées sur la beauté s'éloignent peut-être des opinions reçues généralement à ce sujet ; je n'aime pas une femme de qui chacun dit froidement qu'elle est belle; j'adore la beauté, mais ce n'est pas seulement à la finesse des traits, à des

couleurs fraîches et vermeilles que je puis donner ce nom ; c'est au sentiment, au cœur, à l'esprit, c'est..... le dirai-je ?..... en un mot, c'est, c'est à miss Montaigu ; sans être régulièrement belle, sa physionomie doit charmer tout être sensible ; il n'est pas de femme, aimable cependant, qui ne paraisse près d'elle une statue : sa figure est douce, pâle, mais de cette pâleur qui vient de la délicatesse de ses organes, et non d'une santé faible et débile ; ses cheveux d'un noir brillant, et ses longues paupières qui donnent à son regard une expression tendre et langoureuse, forment un aimable contraste avec la blancheur de son teint ; enfin tout en elle annonce qu'elle est faite pour sentir au dernier degré la passion qu'elle ne peut manquer d'inspirer ; il règne dans sa taille élégante et dans son maintien gracieux un certain air de mollesse et de lan-

gueur qui pénètre l'âme au premier instant ; et ses yeux , les plus beaux que j'aye vus de ma vie , tiènent enchaînés ceux qui les admirent , par le charme puissant de leur sensibilité.

Il y a dans sa conversation mille agréments inexprimables ; mais un des plus séduisants que je trouve en elle , c'est la politesse attentive de ses manières que l'on ne voit presque jamais chez les jeunes personnes dont le cœur est prévenu d'une tendre passion ; l'extrême désir de plaire à l'objet qui l'inspire , nuit presque toujours à l'attention que l'on devrait aux autres hommes; c'est à son jugement admirable et à la douceur naturelle de son caractère , que l'on peut attribuer l'envie qu'elle paraît avoir de plaire généralement. Comme je suis un peu connaisseur dans cette partie , et que j'ai fait du cœur ma principale étude , je suis très-curieux de la voir avec son amant , de

contempler en elle mille charmes nouveaux, développés insensiblement par la présence de l'objet aimé. L'amour qui sait embellir et prêter des grâces à l'être le plus froid, le plus insipide, doit l'embraser d'une flamme irrésistible; quels yeux, quand ils sont animés de ce feu céleste!

L'âme tendre acquiert, en aimant, plus de noblesse et plus d'énergie; une femme vertueuse ne fait jamais briller autant de vertus, et ne paraît aussi aimable que lorsqu'elle devient sensible au mérite d'un homme digne de son affection; et remarquez-le bien, Lucie, je ne vous accorde véritablement de la beauté qu'au moment où votre cœur a fait un choix.

Je ne puis m'empêcher de revenir encore à cette femme charmante, et de vous dire qu'elle joint à tant d'agréments extérieurs les plus beaux bras et la plus belle main que j'aye vus;

cependant je devrais en excepter les vôtres ; le son de sa voix à la douceur harmonieuse de la vôtre : charme flatteur, sans lequel la plus aimable femme ne peut faire sur mon cœur la moindre impression ; je crois aussi que l'ensemble de ses traits a quelque analogie avec les vôtres. Rappelez-vous, Lucie, m'avoir dit plusieurs fois que j'aurais été sûrement amoureux de vous, si je n'eusse été votre frère ; cette ressemblance est une preuve certaine que vous aviez raison : vous êtes à mes yeux aussi belle que puisse être une femme dont la sensibilité n'a pas encore été vivement émue.

Je donne un bal demain ; mistriss Melmoth est chargée d'en faire les honneurs ; mais son état de grossesse ne lui permettant pas de danser, il s'ensuit de cette circonstance une dispute qui ne flatte pas médiocrement mon amour-propre ; les dames témoignent

beaucoup d'empressement à danser avec moi : jugez du triomphe de ma vanité ! Que j'ai fait un heureux échange ! quel est l'homme de bon sens qui resterait oublié dans sa patrie, lorsqu'il peut trouver au Canada mille beautés jalouses de lui plaire et d'obtenir ses préférences ? Ce point important n'est pas encore décidé, l'étiquette est beaucoup plus sévère ici que dans notre pays ; quant à moi, je n'ai rien à faire au milieu d'un tel débat, et j'en attends paisiblement la fin ; *l'honneur* de ma main est destiné à celle qui pourra montrer les plus anciens titres de noblesse ; nous sommes extrêmement scrupuleux sur cet article à Montréal.

Quatre heures.

Après une rixe dans laquelle deux dames françaises ont failli contraindre leurs maris à se battre en duel, le point d'honneur est accordé par les deux à

miss Montaigu : chacune faisant la condition que je ne danserai pas avec l'autre, j'ai souscrit, comme vous le pensez, de fort bonne grâce à leur volonté.

Samedi matin.

Je n'ai de ma vie passé de plus agréable soirée ; nous avions tous les plaisirs réunis ; figurez-vous une société nombreuse, composée de jolies femmes et de jeunes et charmants cavaliers, tous parés avec autant de grâce que d'élégance, tous animés d'une gaîté vive et franche ; l'aimable Émilie se montrant aux yeux charmés, comme Vénus au milieu des grâces, multipliées au nombre de seize. Rien ne me paraît plus avantageux qu'un bal pour faire briller la beauté dans son plus vif éclat ; un état de repos est presque toujours défavorable ; il n'est pas un objet dans la nature, qui ne plaise davantage lorsqu'on le voit en action : les

arbres agités par le vent, un vaisseau fendant les vagues, un cheval fougueux à la course, une belle femme, dans le mouvement vif et gracieux de la danse; jamais on n'eut plus d'aversion que moi pour un état continuel de tranquillité.

Je vais retourner chez le major Melmoth, pour un mois; n'ayez aucune crainte, Lucie; je vois toutes ses perfections, mais je ne les contemple qu'avec l'œil froid de l'admiration. Une femme engagée perd tous ses charmes attirants, sous le rapport de son sexe; il n'y a pas d'amour sans un rayon d'espoir; ma seule ambition est d'être son ami; j'ai besoin qu'elle me rende le confident de sa passion : avec quel feu, quelle tendresse une âme comme la sienne doit aimer!

Adieu, ma chère Lucie. Votre affectionné frère

Édouard Rivers.

LETTRE VII.

Le colonel Rivers, à miss Lucie.

De Montréal.

Je vous l'avouerai, ma Lucie, je n'en puis supporter davantage ; il faut que je sois absolument fou pour avoir fait un aussi long séjour près de la famille Melmoth ; on ne peut résister à cette petite enchanteresse, posséder un jugement parfait avec autant d'amabilité, c'est véritablement perfide ; je verrais encore tous ces avantages d'un œil tranquille, mais n'y joint-elle pas cette douceur enivrante qu'on aperçoit dans toutes ses manières, et qui pénètre l'âme, fût-elle insensible et grossière ? Encore, s'il était possible de lui découvrir quelque amour-propre, on pour-

rait concevoir de l'espérance ; mais elle ne connaît pas ses perfections, du moins elle ne paraît pas en avoir la plus légère idée, ce qui est en conscience intolérable ; je lui faisais dernièrement ces réflexions, qu'elle accueillit d'un malin sourire ; je crois en vérité que l'aimable tyran voudrait me compter au nombre de ses esclaves ; mais je ne me sens pas fait pour grossir la cour d'une jolie femme ; celle que j'aimerai doit être si loin d'accorder à quelque autre la moindre préférence, qu'elle ne doit avoir d'âme et d'yeux que pour moi ; je suis, dans ce genre, un des hommes les plus bizarres ; elle peut imaginer tout ce qui lui plaira ; je la mets au défi, elle et tous ses charmes ; j'ai pris mon congé, et je pars dans une heure pour Québec ; j'avoue que cette fuite n'est pas honorable et ne convient nullement au caractère militaire ; mais dans un cas semblable, c'est le meilleur parti à prendre

pour tout être quelconque, lorsqu'il n'est pas sûr d'avoir assez de force pour résister.

Je compte mettre une dixaine de jours à me rendre à Québec, parce que j'ai le dessein de visiter les ministres de chaque lieu, pour chercher dans leur entretien, relativement à la nature du pays, quelques instructions qui puissent servir à mon projet d'établissement. Comme l'inaction est à mes yeux la source de tous les maux, qu'elle est de plus un aliment à l'amour, je me détermine sérieusement à m'occuper. Rien n'est plus analogue à mes goûts naturels que l'exécution de mes projets. Le plaisir de cultiver les terres dans ce pays diffère autant de celui qu'on peut trouver dans le même travail en Angleterre, que la vue agréable de la fleur naissante diffère elle-même du triste spectacle de la chute des feuilles.

L'Amérique est dans l'enfance, et l'Europe dans la vieillesse. Je me flatte de remplir assez bien la tâche que je m'impose; j'ai fait une longue étude des Géorgiques, et je suis maintenant un aussi bon agriculteur qu'on puisse l'être par théorie; je ne sais pas même si je ne serais pas en pratique un des meilleurs bourgeois fermiers de la province.

J'espère qu'avant peu vous entendrez parler de moi dans le muséum rustique; je compte faire de savantes découvertes sur l'agriculture : le croiriez-vous ? La pénétration de mon esprit m'a déjà fait remarquer deux choses très-étonnantes ; c'est que, dans le Canada, différent de ce que nous voyons partout ailleurs, la campagne est riche, et la capitale pauvre ; les collines fertiles et les vallons arides ; vous voyez que j'ai d'excellentes dispositions à devenir un jour membre utile à la société ; j'ai

toujours été porté d'inclination à l'étude de la philosophie naturelle.

La chaise est à la porte ! Adieu.

Édouard Rivers.

P. S. On attend l'amant chaque jour; vous devinez sans doute, et avec raison, que je n'ai plus la curiosité de me trouver présent à son arrivée ; dans une pareille circonstance, vous savez qu'une troisième personne est un être tout-à-fait nul, et, je l'avoue, partout où je suis, j'aime à compter dans les figures qui frappent d'abord les yeux, et non paraître seulement dans l'ombre du tableau.

LETTRE VIII.

Le colonel Rivers, à miss Lucie.

Vous ne pourriez, ma chère, vous imaginer combien j'ai recueilli de connaissances utiles, dans le cours de mon voyage de Montréal à Québec ; ce pays est une mine précieuse que la main des hommes n'a pas encore découverte ; je n'entends pas qu'elle renferme de l'or et de l'argent, mais des richesses d'une valeur plus réelle : du bétail, du blé, toutes les récoltes enfin que la terre produit, je dirais presque sans culture; car ce qui manque particulièrement à ce peuple, est l'activité. Les Canadiens vivent dans l'aisance, même sans le secours du travail; ici la nature est une mère bienfaisante qui verse libéralement ses dons sans y

être excitée par le moindre effort de ses enfants. Le bigotisme, la paresse, la stupidité, tous ces défauts réunis chez le peuple, n'ont pu le conduire à la pauvreté. Je me réjouis de trouver autant de ressources et de si grands avantages dans un pays où je me propose de fixer mon séjour. Je dois un tribut de reconnaissance aux curés et aux ministres chez lesquels je me suis arrêté pendant ma route : ils m'ont tous fait l'accueil le plus obligeant, quoiqu'ils ayent fort peu de moyens d'accorder l'hospitalité. Le clergé séculier est très-utile partout, mais je n'ai pas la même opinion des moines; ils m'inspirent une aversion insurmontable. Ces hommes fainéants, qui, renfermés comme des abeilles dans une ruche, semblent s'étudier à se rendre aussi nuls que possible à la société dont ils sont à jamais séparés. Une chose qui me révolte encore davantage, c'est la

malpropreté choquante de la plupart d'entre eux ; superstition absurde qui leur fait trouver un point de religion à se priver de l'usage du linge, et à porter leurs habits jusqu'au dernier degré de vétusté ; il est inconcevable qu'il y ait dans le monde des êtres assez fous pour supposer que la divinité soit ennemie de la propreté, la religion juive concevrait à peine une pareille idée.

Je me suis présenté chez tous les seigneurs des différents lieux où je me suis arrêté, pour offrir mes devoirs à leurs dames ; car, excepté deux ou trois, s'ils eussent été seuls, ils n'auraient assurément pas valu la peine d'une visite.

Les femmes de ce pays me paraissent toujours plus aimables ; si j'avais quelques dispositions à être damoiseau, je courrais le risque de prendre le ton de la galanterie française qui, sans doute, avilit beaucoup moins l'esprit

que le nôtre ; mais qu'est-ce que tout le beau sexe, auprès de mon Émilie ? Que j'envie le sort de sir Georges ! quelle douce félicité le ciel lui prépare, s'il possède une âme faite pour la sentir ! Je ne devrais pas m'occuper d'elle, ou, pour mieux dire, j'aurais dû la quitter plutôt, m'en éloigner avant que tous les agréments séducteurs m'eussent été connus. J'ai presque honte d'avouer que cette séparation m'a cruellement coûté, et que depuis ce malheureux instant, le sommeil ne s'est pas encore approché de mes yeux; cela est tout-à-fait ridicule, j'en conviens ; mais cependant je ne puis me livrer au repos, s'il ne se présente ; voilà, j'espère, une excuse admirable à ma faiblesse.

Quoiqu'il y ait à peine deux heures que je sois dans cette ville, je vais me disposer à faire un petit voyage à Sillery pour y présenter mes hommages à miss

Fermor votre amie, nouvellement arrivée avec son père, qui est venu rejoindre son régiment à Québec.

J'ai ouï dire que la société de cette ville s'était augmentée, pendant mon absence, de plusieurs jolies femmes de mes compatriotes ; je regrète de n'avoir pas quelques instants de loisir qui me permètent de leur faire à toutes une visite ; mais je vais partir pour la campagne, et j'ai plusieurs lettres à faire avant mon départ. Adieu. Je suis forcé de vous quitter.

Recevez les tendres embrassements de votre frère

Édouard Rivers.

LETTRE IX.

Le colonel Rivers, à mistriss Melmoth.

MADAME,

Oserai-je vous témoigner toute la reconnaissance que m'inspire l'attention obligeante que vous avez eue de joindre un mot dans la lettre du major Melmoth? Je pense qu'il ne trouvera pas mauvais que je vous adresse ma réponse; mais, en fût-il mécontent, je le préviens qu'il me serait facile de m'en consoler; il doit trouver naturel que je mette plus d'empressement à vous plaire qu'à lui; mille raisons, qu'il devinera sans peine, autorisent cette préférence.

Vous avez trop de pénétration, Ma-

dame, pour me croire indifférent ; loin de là, mon faible est la sensibilité ; cependant n'imaginez pas que vos jeunes beautés puissent tour à tour l'exciter ; je me sens porté naturellement à la douceur d'aimer, quoique je ne me livre à ce penchant que très-difficilement ; non, je ne suis pas indifférent, comme vous semblez le croire, mais seulement délicat sur le choix de mes affections. Que ne puis-je espérer que vous ou votre céleste amie receviez avec bonté l'hommage de mon cœur ! vous auriez bientôt la preuve que je puis aimer avec toute la tendresse qu'il soit donné à l'homme d'éprouver, lorsque j'ai reposé mes plus doux sentiments dans une âme faite pour les exciter et les partager ; mais, hélas ! vous êtes engagée, et vous adorez votre époux. Par une autre fatalité de mon destin, votre amie se trouve dans une situation moins favorable encore aux

espérances d'un amant. Pourquoi faut-il, quand le sort me défend d'écouter mon penchant, que vous soyiez les seules de votre sexe enchanteur ! ..... Mais c'est vous en dire trop, peut-être; je ne devrais pas vous faire un tel aveu. Rendez grâces à la destinée de ne m'avoir pas fait sultan, car, je vous le déclare, je me hâterais d'équiper un vaisseau pour vous saisir et vous amener dans mon sérail.

Vous possédez l'une et l'autre une vertu que j'admire infiniment, c'est cette généreuse compassion qui vous engage à vous montrer toujours ensemble à nos yeux. Si les hommes vous voyaient séparément, quel serait le héros indomptable qui pourrait vous résister ?

Vous désirez savoir comment je trouve les Françaises qui habitent Montréal ; toutes me paraissent fort agréables, et la plupart très-jolies

madame L** particulièrement le serait encore à mes yeux, près de vous et de miss Montaigu, et c'est le plus grand éloge que je puisse faire de sa beauté, car il n'est pas de femme qui ne doive être flattée que l'on puisse comparer ses charmes aux vôtres.

J'apprends que sir Georges vient d'arriver à Montréal ; veuillez faire agréer à miss Montaigu mes félicitations, et lui exprimer le vif intérêt que je prends à son bonheur ; il m'est aussi cher que le mien propre, et je ne forme pas un vœu plus ardent que celui de sa félicité ; elle est du ciel un des plus beaux ouvrages, elle doit en être un des plus fortunés. Je ne puis vous rendre les différentes sensations que cette idée me fait éprouver. Dans le mariage, une âme comme la sienne doit épuiser la coupe de délices ou celle d'amertume. Le tendre intérêt que je prends à sa destinée me fait redouter pour elle

l'événement qui doit la décider, malgré tous les éloges que l'on donne au caractère de sir Georges.

Je remets à un autre moment le plaisir d'adresser quelques lignes au major Melmoth.

J'ai l'honneur d'être, Madame, avec les sentiments les plus respectueux,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

Edouard RIVERS.

LETTRE X.

Miss Fermor, à miss Rivers.

JE suis arrivée depuis un mois, ma chère Lucie ; je n'ai pas encore vu votre frère, qui est dans ce moment à Montréal, mais on me dit qu'il sera bientôt de retour, et je compte sur sa visite incessamment.

Je suis très-satisfaite de mon nouveau séjour ; jusqu'ici tous mes moments se sont écoulés agréablement. Je ne sais pas ce que doit être ce pays en hiver, mais il me paraît charmant dans cette saison, majestueux, pittoresque, et ce qu'on peut vraiment appeler *romantique*. La nature s'y montre dans toute sa richesse, ornée de mille charmes sauvages dont les beautés régulières de nos pays ne peuvent approcher. Les sites que l'on découvre au-dehors de la ville sont extrêmement agréables ; la perspective, très-étendue, se varie à l'infini par des collines, des bois, des rivières, des cascades entremêlées de riantes fermes et de jolies chaumières. Cette vue délicieuse est bornée par des montagnes lointaines qui semblent se perdre dans les cieux.

L'air est plus chaud dans ces contrées qu'en Angleterre ; mais le vent qui s'élève ordinairement vers le midi,

rend la chaleur plus supportable. Les soirées sont charmantes. Nous avons beaucoup d'orages, heureusement ils ne sont presque jamais dangereux. Le tonnerre est plus majestueux qu'en Europe, et les éclairs plus brillants ; j'en ai vu dont la couleur d'un pourpre léger ressemblait à la teinte éclatante de l'aurore. La verdure est de la même nuance que celle d'Angleterre, et le soir elle acquiert un agrément inexprimable de l'éclat des feux volatils qu'on voit étinceler sur le gazon et sur les arbres, comme des milliers de petites étoiles.

Il y a deux cascades magnifiques près de Québec, la Chaudière et Montmorency. La première est une nappe d'eau immense qui tombe sur les rochers les plus arides, et forme un spectacle étonnant, bizarre et majestueux ; l'autre, moins sauvage, moins irrégulière, mais plus agréable et d'un coup-d'œil plus flatteur, se jette d'une hauteur prodi-

gieuse dans la rivière Saint-Laurent, près d'une montagne aride. Cette partie la plus agreste de l'île d'Orléans fait un contraste admirable avec les beautés régulières de cette cascade.

La rivière de Montmorency, qui forme la cascade du même nom, est, de tous les objets inanimés, le plus beau, le plus étonnant que les yeux puissent admirer ; mais pourquoi l'appellerais-je ainsi, puisque l'imagination ravie la croirait presque animée d'un souffle divin ? Je ne suis pas étonnée de l'enthousiasme des Grecs et des Romains ; ce fut sans doute d'objets semblables que leur mythologie prit son origine ; ils paraîtraient en effet devoir être le séjour de mille divinités.

Figurez-vous un énorme rocher se divisant, comme s'il était à dessein séparé par la main de la nature, pour donner passage à une jolie rivière extrêmement profonde, et dont les bords,

élevés à une hauteur prodigieuse, offrent à la vue l'aspect de deux murs magnifiques par leur régularité et leur construction étonnantes. Ces murs enchantés, couronnés de bois majestueux, sont ornés de mille fleurs champêtres variées à l'infini, et de plusieurs petites sources d'une eau limpide qui, murmurant doucement, vont se perdre dans la rivière à quelque distance; mille grottes naturelles, formées dans le roc, vous persuadent que vous êtes dans le séjour des Nérèides. Une île fort petite, couverte d'arbrisseaux fleuris, située à près d'un mille au-dessus de la cascade, où les eaux s'élargissent tout-à-coup, semble être formée pour servir de trône à la déesse de la rivière. A toutes ces beautés se joint l'agréable spectacle de plusieurs courants d'eau venant des projections irrégulières du rocher, qui, dans quelques lieux, semblent rivaliser en beauté avec la cas-

cade elle-même, comme ils l'égalent en variété.

Enfin, je vous dirai que l'agrément de ces lieux, de cet aspect magique, aurait pu seul me dédommager des fatigues de mon voyage ; et si jamais je devais me repentir d'avoir traversé l'Atlantique, le souvenir de cette création merveilleuse que j'ai tant admirée me servirait de consolation.

Je ne puis vous donner aucun détail sur les habitants de ce pays, car je n'ai encore examiné que leur extérieur et le paysage qui m'environne. Les Françaises sont en général fort jolies, mais les petits maîtres de cette nation me paraissent très-peu séduisants, et je crois que l'on pourrait, sans le moindre danger, courir les bois en tête à tête avec le plus aimable des Français que nous voyons ici. Je ne suis pas surprise que les Canadiennes, tout opposées à nos manières d'être avec leurs com-

patriotes, prènent tant de peine à séduire les nôtres; mais il me paraît humiliant pour MM. les Français, que nous ne soyions pas tentées d'user de représailles.

Je suis actuellement dans une ferme charmante sur les bords de la rivière Saint-Laurent. La maison est située sur le penchant d'une montagne escarpée, couverte d'une quantité prodigieuse d'arbres de toute espèce, formant un mur oblique qui s'élève dans une confusion régulière. Ombrage sur ombrage, amphithéâtre touffu, d'où l'œil découvre en perspective cette grande et belle rivière sur laquelle plusieurs vaisseaux, passant continuellement, présentent aux yeux charmés le plus agréable mouvement qu'on puisse imaginer. Je n'ai pas encore vu de lieux si propres à faire naître cette douce indolence et ce penchant invincible à l'inaction parfaite que l'on pourrait peut-être appeler

le goût naturel du pays. Je me propose d'élever, dans cet endroit charmant, un temple à la déesse de la Paresse.

J'aperçois, dans le sentier tortueux de la colline, un homme qui s'avance de ce côté; à sa tournure, je reconnais votre frère. Adieu; mon père est absent, et je vous quitte pour le recevoir.

Votre amie,

BELL FERMOR.

P. S. Votre frère vient de m'apprendre une agréable nouvelle. Miss Montaigu, mon amie intime, est actuellement à Montréal, et va faire un mariage très-avantageux. Je me hâte de lui écrire, pour l'engager à me donner quelques jours avant la cérémonie. Elle vint en Amérique, il y a deux ans, avec le colonel Montaigu, son oncle, qui mourut ici. Je la croyais retournée en Angleterre, mais elle demeure toujours

près de Montréal, avec M. et madame Melmoth, parents éloignés de sa mère.

Adieu, ma chère amie.

LETTRE XI.

Le colonel Rivers, à miss Lucie.

De Québec.

Je reconnais, ma chère, que l'absence, la distraction, le plaisir, sont les meilleurs spécifiques contre une passion naissante.

J'ai passé quinze jours à Lorette, petit village indien, où la nouveauté du paysage et les recherches que j'ai faites sur les anciennes mœurs et la religion de ces peuples, ont mis plus de calme dans mon esprit que toutes les réflexions les plus sages n'auraient pu faire. Je vous le répète encore, Lucie ;

j'ai fait un trop long séjour dans la maison du major Melmoth.

Habiter six semaines, sous le même toit, avec la plus séduisante des femmes, était une épreuve bien délicate pour un cœur comme le mien, plein d'une sensibilité qui fut toujours restreinte par le concours de plusieurs circonstances. J'aurais évité ce premier danger, si je n'avais pensé, comme je devais le faire naturellement, que la considération de ses engagements me servirait de sauve-garde ; mais chaque jour la crainte de lui donner un sentiment trop tendre s'affaiblissait.

Je romps un sujet dont je ne dois plus m'entretenir, et je reviens à mes sauvages ; d'autres nations parleront de la liberté dont elles jouissent, mais dans aucune cette liberté ne peut régner comme chez ce peuple. Rien n'est plus étonnant que de voir un petit village d'environ trente à quarante familles

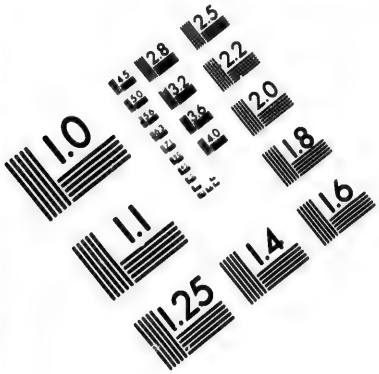
(reste des Hurons presque tous exterminés dans une longue et terrible guerre contre les Iroquois); rien, dis-je, n'est plus singulier que de les voir conserver leur indépendance au milieu d'une colonie européenne composée de sept mille habitants, et ce fait des Sauvages de Lorette est certain; ils maintiènent leur liberté de la manière la plus noble. Un des nôtres ayant dit quelque chose qu'un Indien entendit, comme une supposition qu'ils avaient été sujets de France, celui-ci, le regard étincelant, l'arrêta tout-à-coup, malgré leur ancienne et respectable coutume de ne jamais interrompre la personne qui parle: *Vous vous trompez, camarade*, lui dit-il; *nous ne fûmes jamais sujets d'aucun prince; un Sauvage est libre sur tout le globe*, et ce langage était bien vrai. Ils ne sont pas seulement libres comme faisant partie d'un peuple qui l'est, mais chaque in-

dividu jouit en particulier d'une parfaite indépendance. Maître absolu de lui-même, tout à la fois sujet et roi, un Sauvage ne connaît pas de supérieurs, circonstance qui influe singulièrement sur sa conduite; sans être intimidé par le rang ou les richesses, distinctions inconnues dans la nation, il monterait indifféremment au premier degré de la fortune, jouirait d'un grand pouvoir aussi librement dans la cabane d'un chétif paysan que dans le palais d'un prince oriental. C'est la vertu, c'est l'homme, c'est son égal qu'il respecte, et non les dehors fastueux, les avantages donnés par le hasard, auxquels toutes les nations policées rendent hommage.

J'ai fait quelques recherches pour m'instruire de leurs anciennes opinions religieuses, et de celles qu'ils conservent encore aujourd'hui. Les Jésuites missionnaires se vantent, chaque jour,

avec la plus ferme assurance, d'avoir opéré leur conversion; mais j'ai trouvé qu'ils avaient plutôt ajouté quelques vérités simples du christianisme à leurs anciennes superstitions, qu'ils n'avaient échangé leur foi contre une autre. Ils reçoivent le baptême, et sont même soumis à ce qu'ils appellent *le joug de la confession*. Ils entretiènent dans leur culte, d'après les formes extérieures de l'église romaine, ce faste religieux qui ne peut frapper que les esprits étrangers à toute idée de luxe et de magnificence; mais leur croyance est toujours à peu près la même, excepté que les femmes paraissent avoir une grande dévotion à la Vierge, peut-être parce que cet article de la religion chrétienne flatte leur sexe. Ils croyaient autrefois en un seul Dieu, le roi, le créateur de l'univers, qu'ils appelaient *le grand esprit et le maître de la vie*. Ils l'adoraient dans le soleil, comme sa plus

parfaite image ; ils reconnaissaient une multitude d'esprits inférieurs et de démons, et croyaient à un état futur de récompense ou de punition dans le séjour des âmes, pour me servir de leur expression. Ils respectaient l'esprit de leurs guerriers après leur mort, mais il ne paraît pas qu'ils ayent été jamais l'objet de leurs adorations. Leur morale est plus pure, leurs mœurs plus simples que celles des nations policées, si l'on excepte la liaison des sexes. Les femmes, avant le mariage, livrées à tous les excès du libertinage, cachent leurs désordres sous l'extérieur le plus décent et le plus réservé ; mais elles ont toutes l'adultère en horreur, et cherchent d'autant moins à s'en rendre coupables, que leurs mariages se rompent à volonté. Les missionnaires assurent qu'ils ont trouvé moins de difficultés à leur faire goûter les vérités du christianisme, qu'à leur persuader que cette



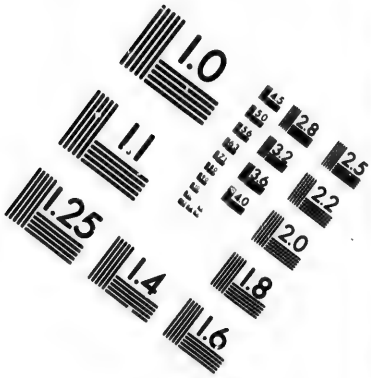
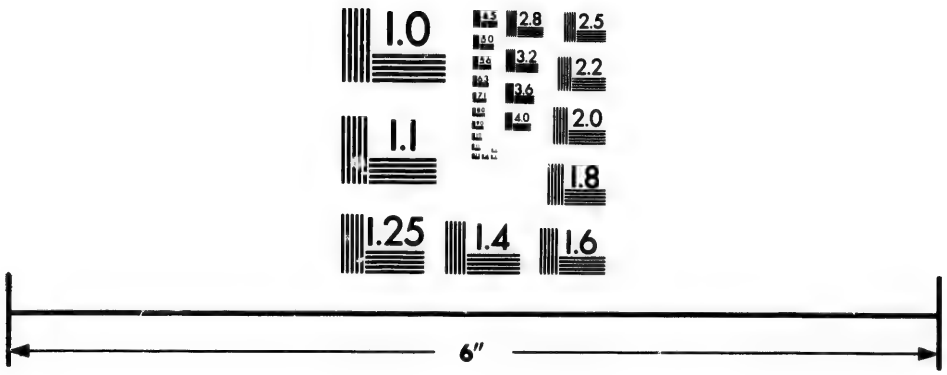
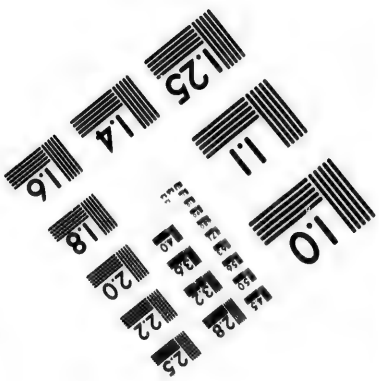


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)





Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

union sacrée ne pouvait se former que pour la vie ; elles regardent le système du mariage chrétien comme tout-à-fait contraire aux lois de la nature et de la raison ; et elles prétendent que si le grand esprit nous forma pour être heureux, c'est véritablement s'opposer à sa volonté que de vivre ensemble, lorsqu'on ne peut l'être l'un par l'autre.

Le sexe que nous avons exclu avec tant d'injustice de tout pouvoir en Europe, a la plus grande influence dans le gouvernement huron. Le chef est choisi dans la ligne féminine du côté des plus proches parents du prédécesseur, et c'est ordinairement le fils de la sœur ou de la tante. Si l'on examine bien strctement cette coutume dans le principe sur lequel on l'a fondée, peut-être paraîtra-t-elle un peu contradictoire avec l'assurance que l'on nous donne de l'extrême chasteté des femmes mariées.

La puissance du chef est fort limitée ; il semble plutôt donner à son peuple des conseils de père, que lui commander en maître ; cependant, comme ses ordres sont toujours sages, et ne tendent jamais qu'au bien général, aucun prince n'est mieux obéi. Ce peuple a un conseil suprême d'anciens, dans lequel tout homme entre ordinairement à un âge fixé. Il y en a un autre établi pour servir d'aide au chef dans les circonstances ordinaires, et dont les membres sont choisis comme lui par les femmes. J'admire, avec un véritable plaisir, ce dernier réglement, car votre sexe est assurément le meilleur juge du mérite des hommes, et je serais charmé de le voir adopter en Angleterre ; la cabale, dans les sections, serait alors la plus jolie chose du monde, et je suis sûr que les dames donneraient leurs voix, par de plus louables motifs que ceux qui nous font agir ordinairement,

dans ces occasions. Au vrai, nous sommes, plutôt que cette nation, des sauvages qui, vous privant injustement de tous les droits communs de citoyens, ne vous laissons d'autre pouvoir que celui qu'il nous est impossible de vous ôter, et que vous donne l'attrait irrésistible de vos charmes. D'après un si mauvais procédé de notre part, je ne vous crois pas en conscience obligées de suivre les lois que nous formons sans votre participation. Vos discours politiques, vos plaidoyers ne seraient pas sans doute moins éloquents que ceux des Américaines dont on nous fait, dans ce pays, un si grand éloge.

Les Hurons n'ont pas de lois positives. Formant un corps très-peu nombreux, et tenant de la manière la plus stricte aux sentiments d'honneur, ce peuple vit dans cet heureux état de calme, d'égalité constante, qui le dégagent de toutes les passions vives et

cruelles du cœur de l'homme. Le conseil des anciens a le pouvoir de punir les crimes atroces, mais il trouve rarement l'occasion de l'exercer. Il règne dans ce petit gouvernement un ordre et une tranquillité qui vous surprendraient.

Dans les nations indiennes les plus considérables, j'ai ouï dire que chaque village avait son chef, ses conseils, et se rendait parfaitement indépendant de l'État dont il faisait partie; mais que, dans les grandes occasions, chaque lieu nommait quelques députés pour aller former un conseil général dans la capitale.

La langue de ce peuple est harmonieuse et sublime; mais comme il a moins d'idées que nous, elle ne peut être aussi riche que la nôtre. La prononciation des hommes est grossière et dure à l'oreille; celle des femmes, au contraire, est extrêmement douce et agréable, et, sans comprendre au-

cun mot de leur langage, le son m'en plaît infiniment. Leurs discours mêmes, lorsqu'ils parlent français, ont de la noblesse, beaucoup de métaphores, et j'ai ouï dire que dans les occasions importantes ils étaient sublimes. Ils emploient les figures jusque dans le style familier, et je viens d'en avoir un exemple. Une femme sauvage fut blessée dernièrement en défendant une famille anglaise des fureurs bachiques d'un habitant de sa nation ; je lui demandai comment allait sa blessure. « Elle va » très-bien, me répondit-elle ; mes » sœurs de Québec (voulant parler des » Anglaises) ont été généreuses envers » moi, et les piastres, vous le savez, » sont le baume le plus salutaire. »

Ils n'ont pas d'alphabet, n'ont aucune idée de lettres, et leur langue n'est astreinte à aucune règle. C'est par des peintures qu'ils conservent la mémoire des événements qui les intéressent, ou

de ceux qu'ils croient dignes d'être conservés, tels que les victoires remportées sur leurs ennemis dans les guerres.

En vous parlant de leurs peintures, je ne dois pas oublier les remarques que j'ai faites à cet égard ; c'est qu'il m'a paru qu'elles avaient, quoique fort grossières, beaucoup de ressemblance avec celles des Chinois, chose qui m'a d'autant plus frappé, que ce n'est pas là le style de la nature. Leurs danses, les plus vives pantomimes que j'aye vues, particulièrement la danse de paix, ont aussi beaucoup d'analogie avec celles de ce peuple. Ils représentent les attitudes que l'on voit sur les tableaux qui peignent les danses chinoises. Leurs traits, leur complexion, ne ressemblent pas moins aux portraits que nous avons des Chinois, et leur vie errante et vagabonde était absolument la même que celle de ces derniers, avant que ce peuple sauvage ne devînt chrétien.

Si je pouvais supposer qu'ils ne sont pas originaires du pays ; si je ne savais pas que l'Amérique ne fut peuplée que long-temps après les autres parties du monde, je les croirais descendus des Tartares : en effet, rien ne devait être plus facile que leur passage en Amérique, dont l'Asie n'est point séparée, ou du moins ne l'est que par un petit canal. Mais je laisse une semblable décision à d'autres personnes plus instruites que moi, car j'avoue franchement mon ignorance à ce sujet.

J'ai remarqué, dans plusieurs choses, qu'ils conservent beaucoup de leurs anciennes superstitions ; je citerai particulièrement leur grande confiance aux songes, que les preuves évidentes de leur fausseté ne peuvent affaiblir. Ils ajoutent aussi beaucoup de foi aux discours de leurs devins ou charlatans ; chaque village indien en possède un, qui est tout à la fois physicien, orateur,

devin, et que les habitants consultent comme un oracle dans toutes les occasions. Comme je souriais au récit que faisait un Sauvage d'un songe prophétique, où il nous affirmait la mort d'un officier anglais que je savais être en bonne santé : « Vous autres Européens, » dit-il, vous êtes le plus singulier » peuple du monde ; vous riez de notre » confiance aux songes, et vous voulez » nous persuader des choses mille fois » plus incroyables. »

Leur caractère national est difficile à peindre ; il n'est formé que de contrastes et de qualités opposées ; ils sont indolents, tranquilles, doux, humains, en temps de paix, et cruels, actifs, violents, féroces en temps de guerre ; honnêtes, attentifs, hospitaliers et même polis quand ils sont traités avec douceur ; mais fiers, sombres, vindicatifs, lorsqu'on leur montre de la dureté. Le ressentiment de ce peuple est d'autant

plus à craindre, qu'il met un point d'honneur à cacher le sentiment d'une injure jusqu'au moment où il trouve l'occasion de s'en venger. Ils supportent le froid, le chaud, les besoins les plus impérieux de la vie, avec une patience héroïque, lorsque la nécessité le demande, passant quelquefois des jours entiers dans les bois sans nourriture lorsqu'ils sont à la poursuite de l'ennemi, ou même dans leurs parties de chasse ; et cependant, au milieu de leurs festins, se livrant à tous les excès de la plus brutale intempérance. Ils méprisent la mort et supportent les plus affreux tourments avec un air de triomphe, sans laisser même échapper un soupir ; ils chantent leurs chansons de mort, se rient de leurs bourreaux et les menacent de la vengeance des amis qui leur survivent. Ils ont aussi pour maxime et regardent comme un point d'honneur de s'éloigner d'un ennemi

qui leur paraît inférieur en nombre et en force.

Leur grande ignorance et cette paresse extrême qui leur est naturelle, et que nulle autre passion que celle de la guerre ne peut leur faire surmonter, les privent de tous les charmes, de tous les raffinements de la vie policée. Ils sont absolument étrangers aux douces passions, l'amour n'étant pour eux qu'un instinct de la nature, comme chez les animaux avec lesquels ils vivent dans les bois. Leur existence ne paraît moins heureuse que tranquille ; s'ils n'ont pas toutes les sollicitudes que l'on trouve parmi nous, ils n'ont pas aussi les jouissances qui nous sont réservées ; cependant, quelques personnes m'ont assuré que, malgré leur indifférence pour l'amour, ils n'étaient pas insensibles à toute affection. Ils sont, à ce qu'on prétend, fort passionnés du sentiment de l'amitié et de l'amour paternel.

Ils ont un teint basané, qu'ils rendent encore plus désagréable, par la quantité de rouge grossier dont ils couvrent leurs joues; mais les enfants ont en naissant une blancheur livide comme celle de l'argent. Peut-être ce changement total de complexion vient-il de la coutume bizarre qu'ils ont de graisser leur corps, et de l'exposer à l'air et au soleil dès la plus tendre enfance; autrement je ne devinerais pas quelle peut en être la cause.

Leurs cheveux sont noirs et luisants; ceux des femmes, très-longs et séparés au-dessus de la tête, sont retenus derrière avec un peigne, et quelquefois attachés avec un cordon de cuir qu'elles regardent comme un ornement très-élégant. Le costume des deux sexes est un juste-au-corps qui tombe à leurs genoux, avec des guêtres de drap bleu grossier; des souliers de peau de daim, brodés avec des plumes de porc-épic,

et souvent avec des paillettes d'argent ; une espèce de manteau, jeté sur leurs épaules, et fermé devant avec une aiguillette ; un collier et d'autres ornements en grains ou en coquilles.

Ils sont grands, bien faits et d'une agilité surprenante; ils ont l'imagination vive, une grande mémoire, et dans les choses où leur intérêt personnel est excité, ils ont autant de politique et d'adresse qu'on en puisse avoir.

Leur abord est froid et réservé ; mais l'accueil qu'ils font aux étrangers, aux malheureux surtout, est affectueux et plein de bonté. Un fort digne prêtre, dont j'ai fait la connaissance à Québec, fit naufrage, il y a quelques années, dans le mois de décembre, sur une île de cette côte. Après avoir éprouvé tout ce qu'on peut essuyer de plus pénible, dans un pays absolument désert, pendant la rigueur d'un hiver plus froid même que celui du Canada, lui, avec

le reste de ses compagnons, qui avaient pu résister à de si cruelles souffrances, gagnèrent la haute mer dans leur chaloupe, à l'entrée du printemps, et naviguèrent jusqu'à ce qu'ils aperçussent des cabanes de Sauvages. Le plus ancien de ceux auxquels ce malheureux conta son histoire les fit débarquer tous, et s'empressa de pourvoir à leurs premiers besoins, leur disant : Approchez, frères! nous sommes, ainsi que vous, des hommes, et nous devons trouver du plaisir à soulager les maux de nos semblables. Ce généreux sentiment a beaucoup de rapport avec celui que l'on trouve dans une célèbre tragédie grecque.

Voilà tous les détails que je puis vous donner à ce sujet. Mon séjour dans ce pays ayant été fort court, je n'ai pu, à bien dire, que jeter une légère esquisse des traits qui distinguent ce peuple, et je suis hors d'état de vous

en donner le tableau parfait et bien détaillé.

Une chose qui m'étonne beaucoup, c'est de trouver si peu de changement de leurs anciennes mœurs à celles qu'ils ont aujourd'hui, malgré leurs relations fréquentes avec les Européens; ils semblent n'avoir pris de nous que la passion de la table.

La situation du village est très-jolie. A quelque distance, un bois touffu s'élève agréablement sur une hauteur; de l'autre côté est une petite rivière, où l'on voit un pont, une cascade et un moulin; elle court en serpentant, et présente à l'œil une perspective délicieuse, depuis les habitations. Ce pays, fort bien cultivé, est un mélange de bois et de plaines, jusqu'aux environs de Québec, dont il est éloigné de neuf milles.

Que cetre lettre est longue, ma chère Lucie! du moins je crains bien que

vous n'en fassiez la remarque ; mais j'abandonne mon rôle d'historien à miss Fermor, votre amie. Les dames, en général, aiment mieux écrire que nous, et je leur dois cet aveu flatteur, qu'elles manient la plume avec beaucoup plus de grâce.

Adieu, ma chère Lucie ! comptez à jamais sur la tendre affection de votre frère,

Edouard Rivers.

LETTRE XII.

Le colonel Rivers, à miss Lucie.

J'ai reçu hier matin, par sir George Clayton, une lettre du major Melmoth, qui l'en avait chargé, pour nous donner à l'un et à l'autre l'occasion de lier connaissance ; mais il suffisait qu'il fût cher à la plus aimable des femmes,

pour obtenir de ma part un accueil empressé; avec cette recommandation, il peut compter sur tous les soins et les égards dont je suis susceptible.

Il a déjeuné avec moi; nous avons été seuls à peu près deux heures, et la conversation s'est entretenue sur différents sujets; le reste du jour s'est écoulé assez agréablement dans une partie de campagne que nous avons faite ensemble.

Je vais avec lui, cette après-dinée, faire une visite à miss Fermor, à laquelle il doit remettre une lettre de miss Montaigu.

Il est fort bien; mais il n'a pas ce genre de beauté que j'aime. Il est d'une carnation fraîche et vermeille, des traits délicats, des cheveux blonds et les yeux d'un bleu clair. Sa tournure n'est pas absolument gauche et désagréable; mais elle est inanimée et très-insipide, à mon avis. Il est bien fait, sa taille n'est

pas dénuée d'agrément ; cependant il n'a pas dans les manières cette aimable aisance que donne l'usage du monde, et que je préfère aux plus régulières proportions du corps, lorsqu'on les voit sans elle. En un mot, il est ce que nos provinciales appèlent un *joli homme*. Il se met très-bien ; il a les plus beaux chevaux et la plus belle livrée que j'aye vus dans le Canada. Son abord est honnête, mais froid ; sa conversation amicale, mais très-peu spirituelle : il paraît fait pour inspirer plutôt l'estime que l'amour. Me pardonnerez-vous, ma chère, si je vous dis qu'il ressemble, dans mon imagination, à la statue de Prométhée, avant qu'elle ne fût animée du feu céleste?

Peut-être le vois-je avec des yeux trop sévères, ou peut-être suis-je prévenu, dans mon jugement, par la haute idée que je me suis formée de celui qui doit posséder le cœur de l'aimable

Émilie. Quoi qu'il en soit, il me paraît impossible que les seuls agréments de l'extérieur puissent l'attacher, et je ne pense pas que mon opinion, à cet égard, doive changer. Sans doute je découvrirai, lorsque je le connaîtrai mieux, quelque étincelle d'un feu caché.

Je veux faire en sorte de me lier intimement avec lui, pour chercher à connaître tout ce qui se passe dans son âme. Je suis très-exigeant pour l'époux destiné à mon Émilie ; s'il ne réunit beaucoup de jugement, d'esprit et de sensibilité, il n'est pas en lui de contribuer jamais à son bonheur.

Il m'a remercié des égards que j'avais eus pour miss Montaigu. Croiriez-vous bien qu'il m'a paru dans ce moment très-impertinent ? J'ai encore peine à me persuader qu'il n'avait pas l'intention de l'être, quoique j'aye dû voir cependant que ce n'était qu'une phrase de politesse.

Il arrive; nos chevaux sont à la porte: je n'ai que le temps de vous dire adieu.

Votre affectionné frère,

Édouard Rivers.

Neuf heures du soir.

P. S. Nous voici de retour de notre visite; il perd à chaque instant dans mon esprit. La société de miss Fermor était composée de plusieurs dames anglaises et françaises ; toutes se sont efforcées de captiver l'attention du baronnet. Vous ne vous figurez pas l'effet que produit un titre en Amérique ; cependant, pour rendre justice aux dames, je dirai qu'il était fort bien. Les petits soins aimables que lui prodiguait un cercle de jolies femmes, répandaient sur son visage un coloris très-favorable à son désir de plaire, ce que j'ai pu facilement démêler, au milieu de son calme apparent. Deux ou trois fois, il a voulu

même élever son esprit jusqu'à cette légèreté badine de l'homme du monde ; mais il est retombé aussitôt dans son état naturel. La vanité seule ne pouvait le soutenir long-temps sur ce ton ; cependant elle est sa passion dominante, si toutefois une âme tranquille et froide peut en éprouver aucune.

Ma chère Lucie ! quel charme enivrant que celui de la sensibilité ! c'est l'aimant puissant qui attire tout à lui. La vertu peut commander l'estime ; les talents et l'esprit, l'admiration, la beauté, les grâces exciter le désir ; mais il n'est donné qu'à la sensibilité d'inspirer l'amour. Cependant la tendre, la sensible Émilie !.... non, ma chère, non ; il est impossible qu'elle l'aime : elle se l'imagine peut-être ; mais elle se fait sans doute illusion, à moins qu'elle ne lui soupçonne un autre caractère. L'admiration qu'il a pour elle, car il est incapable d'éprouver nn sentiment

plus vif ; celui-là, dis-je, peut le sortir de son état naturel d'insouciance et d'apathie, lorsqu'il est en sa présence ; mais, après le mariage, il retombera bientôt dans sa première léthargie. Si je puis former quelque jugement sur les hommes, il sera mari froid, poli, et nullement susceptible d'attentions délicates ; compagnon taciturne, insipide ; amant glacé, tranquille, étranger aux douces émotions du sentiment. Son indifférence l'éloignera de la crainte des rivaux ; sa vanité l'entourera de tout le faste du bonheur ; ses amis la féliciteront sur son choix ; elle excitera l'envie de son sexe ; et cependant, sans vouloir l'affliger, sans le faire précisément, vingt fois par jour cet être inanimé portera quelque atteinte pénible à sa délicatesse et à son cœur, parce qu'il ne connaît pas les sensations et la finesse de tact que la nature a mises en elle. Vainement elle cherchera l'ami,

l'amant qu'elle espérait trouver dans son époux ; à peine pourra-t-elle se rendre compte du sujet de ses plaintes secrètes ; elle s'accusera de caprice, et s'étonnera d'être malheureuse avec le meilleur mari du monde.

J'ai de cruelles sollicitudes sur son bonheur ; je sais qu'il est bien peu d'hommes qui possèdent la vive sensibilité de votre sexe ; et encore, dans ce petit nombre, combien, détruisant tous les ressorts de leur âme par une vie de désordres, n'apportent dans le mariage que le dégoût et l'apathie ! Je connais peu d'êtres faits pour la rendre heureuse ; mais ce sir Georges !... en vérité, ma chère Lucie, j'ai peine à supporter cette idée.

Je vous dirai que tous les hommes sont amoureux de miss Fermor, votre amie. Les femmes la détestent, preuve certaine qu'elle plaît généralement à notre sexe. Adieu.

LETTRE XIII.

Miss Montaigu, à miss Fermor, son amie.

Ma chère Bella se persuadera mieux que je ne pourrais l'exprimer, tout le plaisir que m'a fait la nouvelle de son arrivée dans le Canada ; je suis très-impatiente de vous embrasser, ma chère amie, et vous le devinez bien ; mais comme mistriss Melmoth doit aller à Québec dans une quinzaine de jours, je suis forcée de remettre à cette époque le joli voyage de Sillery, pour l'accompagner. Que je me fais une douce joie de vous revoir, ma chère Bella ! de vous conter mille petits riens que l'amitié sait rendre intéressants !

Vous me félicitez sur l'agréable perspective que m'offre l'union que je vais

former avec un homme jeune, aimable, riche, d'un caractère estimable, et qu'un tendre sentiment lie à mon sort.

Oui, ma bonne amie, je suis reconnaissante envers mon oncle du choix qu'il a fait pour moi; sir Georges est tel qu'on vous l'a dépeint, et sans doute il me porte de l'attachement, puisque l'infériorité de ma fortune auprès de la sienne ne diminue rien de l'empressement qu'il témoigne de s'unir à moi; sûrement je suis très-heureuse; comment serait-il possible que je ne le fusse pas?

Je pourrais souhaiter quelque chose de plus vif dans l'affection qu'il m'inspire; mais peut-être mes désirs à cet égard seraient-ils romanesques: je le préfère à tous les hommes; je voudrais cependant que cette préférence fût d'une nature moins languissante; il y a je ne sais quoi dans mon attachement qui ressemble plutôt à l'amitié qu'à

l'amour ; je le vois avec plaisir, mais je m'en sépare sans regret; je sais qu'il mérite tous les sentiments dont mon cœur est susceptible, et, je l'avoue, je ne puis réellement faire aucune objection à son désavantage qui ne soit l'effet du caprice.

Votre opinion sur le colonel Rivers est bien en tout d'accord avec la mienne; je le trouve aussi très-aimable; il a passé dernièrement six semaines avec nous, et sa conversation nous paraissait toujours nouvelle. Il est, je crois, du petit nombre de ces hommes dont il serait doux de se faire un ami ; je ne sais, mais il me semble que je lui confierais déjà tout ce qui se passe en moi ; j'ai même l'idée qu'il m'inspire plus de confiance que sir Georges que j'aime, et qui doit être mon époux : ses manières sont douces, attentives, insinuantes, et de nature à plaire aux femmes ; sans prétention, sans dessein, il

s'établit dans votre cœur sous le titre d'un ami, parce qu'il ne paraît d'aucune façon vouloir en prendre un plus doux ; le vif intérêt qu'il semble mettre à votre bonheur lui donne en quelque sorte le droit de connaître jusqu'à vos moindres pensées.

Croyez-vous, ma chère, que cette espèce d'hommes soit dangereuse ? Garez-vous-en, Bella, si vous la craignez ; pour moi, je suis fort tranquille, et ne pense pas devoir m'en défier.

Sir Georges aura le plaisir de vous remettre cette lettre ; il doit revenir dans peu de jours. Aimez-le pour moi, chère Bella, quoiqu'il mérite bien de l'être pour son propre compte ; car, je vous le dis encore, il est très-estimable.

Adieu, ma chère ! Votre tendre et fidèle amie,

Émilie Montaigu.

LETTRE XIV.

Le colonel Rivers, à John Temple.

CROYEZ-MOI, John, vous êtes dans l'erreur ; ce goût d'inconstance que vous avez n'est pas naturel, et ne peut conduire au bonheur. Votre empressement à poursuivre le plaisir le détruit par là même. L'amour n'offre jamais de charme réel, si le cœur n'est attaché, et vous ne prenez pas le temps de le fixer. Telle est notre malheureuse faiblesse, que la plus tendre passion peut s'éteindre, et faire place à une autre ; mais l'amour du changement, sans autre motif que celui de varier, n'est pas dans la nature ; et, s'il est vraiment un goût, je soutiens qu'il est dépravé. Les jeunes gens sont inconstants par affectation et par vanité;

les vieillards, parce que leurs passions sont usées par le temps ; mais les hommes faits, particulièrement les hommes de bon sens, ne trouvent le bonheur que dans ce vif attachement qu'il me paraît impossible de ressentir pour deux ou plusieurs objets. L'amour est un charme purement spirituel, et l'attrait du plaisir sera même toujours faible lorsque l'âme ne parlera pas.

Vous trouverez cette vérité confirmée jusque dans les murs du sérail. Parmi cette foule de beautés rivales, empressées à plaire, une seule, plus heureuse, règne dans le cœur du sultan, et les autres captives ne servent qu'à flatter son orgueil et son ostentation ; il les regarde avec la même indifférence que les meubles somptueux de son palais, dont il est permis de dire qu'elles font partie.

Dans la situation où vous êtes, il me semble que vous devriez songer à vous

marier ; j'aurais bien, comme vous, plusieurs objections à faire contre cet état, j'entends les mariages tels qu'on les fait de nos jours ; mais, à mon avis, l'union de deux êtres également sensibles et délicats, liés par amitié, par goût, par une conformité de sentiments, par cette vive et tendre inclination qui seule mérite le nom d'amour ; cette union, dis-je, offre une félicité réelle que l'on cherchera toujours en vain dans aucune autre espèce de lien.

Le sort vous a donné l'heureux pouvoir de choisir ; vous êtes riche, et n'avez pas l'ambition de faire un mariage d'intérêt ; cherchez autour de vous une compagne, une confidente, une tendre et fidèle amie ; qu'elle joigne aux qualités du cœur les charmes d'une maîtresse ; surtout soyez bien sûr de l'attachement que vous saurez lui inspirer : que votre idée, toujours chère, occupe entièrement son âme.

Trouvez une femme semblable, mon cher John, et vous ne pouvez trop vous hâter d'être son heureux époux.

J'aurais encore bien des choses à vous dire, mais je pars à l'instant même avec sir Georges Clayton pour aller faire une visite au gouverneur de Montréal; c'est un devoir dont je m'acquitte avec d'autant plus de plaisir, qu'il me donne l'occasion de voir la femme que j'admire le plus dans le monde; cependant je ne vais pas vous donner avec elle l'exemple du nœud conjugal; je ne suis pas si heureux; elle est promise au gentilhomme qui va partir avec moi.

Adieu. Votre ami,

Edouard Rivers.

LETTRE XV.

Miss Fermor, à miss Montaigu.

PRENEZ-Y garde, ma chère Émilie; n'allez pas tomber dans l'erreur commune aux âmes sensibles et délicates, celle de perdre le bonheur, en voulant trop l'épurer.

Sir Georges est d'un extérieur charmant; vous lui accordez un caractère estimable; il est jeune, riche, bien né, il vous aime; vous aurez une parure brillante, des bijoux d'un grand prix, une maison agréable, une voiture à six chevaux, toutes les douceurs du mariage avec un jeune et tendre époux qui vous chérit à l'idolâtrie, que vous voyez avec plaisir, que vous préférez à *tout son sexe;* et vous êtes mécontente, parce qu'à vingt-deux ans

vous n'avez pas pour lui la passion romanesque de quinze, ou plutôt cette passion idéale qui n'exista jamais que dans l'imagination ! Pour être heureux dans ce monde, il ne faut pas élever trop haut ses idées. Si j'avais du goût pour un homme de la fortune de sir Georges, lorsque je n'aurais pour lui qu'une partie de l'affection qu'il vous inspire, de votre propre aveu, je n'hésiterais pas un moment à en faire mon époux. Contente des agréments de la fortune et de la possession d'un homme aimable, je fixerais là mon ambition, l'espoir de ma vie, sans vouloir y chercher, ce qui n'est sûrement pas, un état constant de félicité parfaite. Malheureusement, ma chère, et je le vois avec peine, vous êtes trop sensible pour être jamais heureuse.

Je me sentirais bien disposée ce matin à vous faire de sages réflexions sur les désirs illimités que forme sans cesse le

cœur de l'homme, sur la folie de chercher un bonheur inaltérable dans ce monde terrestre ; mais le sujet me paraît un peu rebattu, et j'aime de passion l'originalité ; je ne me plais à traiter que des matières neuves. J'ai remarqué souvent que tous ces écrivains moralistes qui semblent vouloir nous indiquer la route du bonheur, finissent obligeamment leurs ouvrages en nous disant qu'il n'existe pas ici-bas ; conclusion fort consolante ; et qui aurait sauvé beaucoup de peine et d'ennuis à eux et à leurs lecteurs, s'ils l'eussent faite avant d'écrire tant de pages. Cette imagination d'engager à poursuivre ce qu'on sait ne devoir être jamais trouvé, est véritablement un moyen ingénieux d'amuser les autres et soi-même. Je voudrais que l'on n'écrivît en général que dans un dessein utile, et qu'on fût assez sage pour s'abstenir de le faire lorsqu'on n'aurait pas ce but.

Je crois que je pourrai bien établir un système particulier de morale ; il sera court, intelligible et précis, plus près du genre épicurien que du genre stoïque ; mais champêtre, sentimental, et délicat : champêtre, par toutes sortes de raisons, car tout le monde sait que la vertu est une modeste villageoise ; du moins les bonnes femmes nous disent-elles sans cesse qu'on ne peut la voir ni l'entendre à la ville.

Je serai sûrement bien aise de vous voir, ma chère, quoique je prévoye de grandes révolutions dans mes états par votre présence. Aujourd'hui tous les hommes sont à mes pieds, et vous savez que je n'aime pas à diviser mon empire ; mais il me reste un espoir, c'est qu'ils savent tous que vous êtes engagée. Allons, vous pouvez paraître, Émilie ; seulement soyez assez bonne pour amener sir Georges avec vous :

dans votre situation actuelle, vous êtes un peu moins redoutable.

Comme je vous le disais, ma chère, les hommes de ce pays se meurent tous pour moi d'une tendre passion ; ils sont beaucoup mieux que les femmes ; mais je les flatte encore, et les pauvres têtes ne peuvent résister à mes louanges. Je suis la meilleure personne du monde pour mon sexe ; mais avec l'autre, il faut l'avouer, je suis naturellement artificieuse, si je peux me servir de cette expression : je puis rougir, baisser les yeux, arrêter un soupir tout prêt à s'exhaler, agiter mon éventail, laisser voir une aimable confusion ; enfin, ma chère, vous n'avez aucune idée de mon adresse et de la folie des hommes qui m'entourent. Si vous n'eussiez pas été loin de moi, j'aurais eu, en moins de huit jours, votre petit baronnet aux cheveux blonds, et cependant je ne le crois pas formé de

matières très-combustibles; il est plutôt paisible, doux et composé, je pense; mais il a de la vanité, ce qui suffisait entièrement pour mon dessein.

C'est votre ami de prédilection qui vous portera cette lettre. Il est cruel de les perdre tous les deux à la fois; mais nous allons être un peu dédommagées de cette privation, car il nous arrive une foule de petits-maîtres avec le général.

Ne remarquez-vous pas que le soleil est beaucoup plus gai, plus agréable dans ce pays qu'en Angleterre? J'admire d'un œil enchanté le jour brillant qu'il répand; je ne dis rien de la lune, quoique dans ces heureux climats elle ait une clarté douce et vive qui doive effacer les plus beaux clairs de lune de nos contrées.

Mon père vous adresse un million de compliments; vous savez qu'il vous aime à l'adoration depuis votre pre-

mière enfance, et que cette passion s'est toujours accrue. Son voyage lui a fait beaucoup de bien ; l'air pur du Canada semble lui avoir ôté dix ans.

Adieu. Je vais me promener au bois, cueillir des cerises avec une de mes conquêtes, un jeune et sémillant capitaine ; c'est une agréable récréation champêtre pour des amants.

Bonjour, ma chère Émilie, je vous attends avec la plus vive impatience. Votre amie,

BELL FERMOR.

LETTRE XVI.

Miss Fermor, à miss Rivers.

M[illegible]

[illegible], ma chère Lucie, vient
[illegible]ntréal avec sir Geor-
VOTRE frère,
de partir pour Mo[illegible]us avez entendu
ges Clayton, dont vo[illegible]ier avec une
parler, et qui va se ma[illegible].

de mes amies ; l'un et l'autre vont faire une visite au genéral qui est arrivé tout récemment dans cette ville. Les hommes qui habitent le Canada, je veux dire les Anglais, changent de pays sans cesse, lors même qu'ils sauraient que ceux qu'ils quittent sont plus agréables que ceux où ils vont. Les voyages sont amusants, très-peu coûteux, les perspectives charmantes, et le temps engageant. Québec et Montréal ne leur offrent pas, en ce moment, de plaisirs assez vifs pour les fixer dans l'une ou l'autre ville.

Cette fantaisie des hommes, très à la mode aujourd'hui, fait une agréable circulation de petits-maîtres qui sert à varier les distractions des dames. En résultat, c'est une mode récréative, et qui mérite encouragement.

Vous en exigez trop de votre frère, ma chère Lucie ; l'été est charmant dans ce pays, à la vérité, mais il

n'offre pas une différence assez frappante avec celui de l'Angleterre pour donner matière à de longues descriptions ; cependant, s'il vous plaisait de comparer nos lettres, vous trouveriez, en les réunissant, que nous nous étendons assez longuement dans la route descriptive, du moins si votre frère ne m'a pas trompée.

Je vous promets une peinture bien détaillée de l'hiver, si vous le désirez. Quant à la saison actuelle, je vous le dis, elle n'a rien qui soit particulièrement remarquable ; elle ressemble en tout à un bel automne d'Angleterre ; cependant je dois ajouter que la beauté des nuits est telle, que l'expression ne peut la rendre ; une constante aurore boréale, sans le moindre nuage dans les cieux ; et la lune est si brillante, que l'on pourrait lire à sa lumière les caractères les plus fins ; on ne peut rien voir de plus agréable qu'un beau

soir éclairé par la lune. Nos promenades de nuit sont délicieuses, particulièrement à Sillery, où l'on redirait avec plaisir cette pensée bizarre d'un passage de Sylvandre et Sylvie :

« Tandis que la lune danse et s'agite à « travers les feuilles tremblantes. »

Mais je reviens à mon sujet.

Les Françaises ne se promènent jamais que de nuit, ce qui montre la bonté de leur goût ; mais elles ne sortent pas de la ville, ce qui n'en est plus une preuve : elles vont l'après-souper sur une place particulière, qui est une espèce de mail. Elles n'attachent aucun plaisir aux promenades champêtres, et n'ont pas la moindre idée des sensations que doivent exciter les perspectives charmantes qui les environnent. La plupart ne connaissent pas la cascade de Montmorency, quoiqu'elle ne soit qu'à une lieue de la

ville. Tout porterait à croire qu'elles sont nées sans le moindre penchant à la curiosité, sans la plus légère notion des plaisirs de l'imagination, même de tous les autres, si j'en excepte celui d'être admirées. L'amour, ou plutôt la coquetterie, la parure, la dévotion, remplissent tous leurs moments ; cependant, comme elles sont aimables et généralement fort jolies, les hommes leur passent volontiers leur défaut d'instruction.

L'on m'a cité, dans la province, deux femmes qui lisaient ; mais l'une et l'autre ont passé cinquante ans. Ces deux femmes sont regardées comme des prodiges d'érudition.

Neuf heures du soir.

Décidément, Lucie, je veux épouser un Sauvage, et devenir princesse indienne ; jamais il n'y eut d'existence plus agréable que la leur. On vante la

complaisance des maris français, mais elle est encore loin d'égaler celle des Indiens qui laissent leurs femmes parcourir deux cents milles, sans leur demander seulement où elles sont allées.

Cette après-dînée j'étais assise, près du rivage, au pied d'un buisson touffu d'aubépine, un livre à la main, lorsque de bruyants éclats de rire ont fixé mon attention du côté de la rivière, où j'ai vu aborder un canot plein de Sauvages ; il y avait six femmes et quelques enfants, mais pas un seul homme ne les accompagnait : elles débarquent, attachent le petit bâtiment au pied d'un arbre, et, trouvant un ombrage agréable parmi les buissons dont le rivage est couvert et qui étaient fort près de moi, elles allument du feu, font griller du poisson : elles avaient apporté de l'eau de la rivière, et elles s'établissent à ce repas frugal sur le gazon.

Je suis revenue doucement à la maison ; j'ai fait apporter, par un domestique, du vin et des provisions froides; je suis retournée à mes Sauvages, et leur ai demandé, en français, si elles étaient de Lorette : elles ont secoué la tête : je leur ai fait la même question en anglais, et la plus âgée de ces femmes m'a répondu qu'elles n'en étaient pas ; que leur pays était situé sur les confins de la Nouvelle-Angleterre; que leurs maris étant à une partie de chasse dans les bois, la curiosité et le désir de voir leurs compatriotes qui s'étaient rendus maîtres de Québec, les avaient conduites, sur la grande rivière, jusqu'ici, et qu'elles s'en retourneraient aussitôt qu'elles auraient vu Montréal. Elle m'a prié poliment de m'asseoir, et de manger avec elles; ce que j'ai accepté, faisant déposer ma part du festin. Bientôt nous sommes devenues bonnes amies, et nous avons

serré les nœuds d'amitié avec deux bouteilles de vin qui ont si fort animé leurs esprits, qu'elles chantaient, dansaient, me secouaient la main, et m'exprimaient leur attachement par des transports si vifs, que je commençais à craindre qu'il ne me fût très-difficile de m'en débarrasser. Enfin, après deux ou trois heures employées de cette manière, je suis parvenue à les décider à poursuivre leur voyage, ayant d'abord fourni leur canot de provisions, de quelques bouteilles de vin, et leur ayant remis une lettre de recommandation pour votre frère, afin qu'elles ne se trouvent pas dans quelque embarras à Montréal.

Adieu. Mon père vient d'arriver avec plusieurs personnes qu'il amène de Québec pour le souper.

Votre amie,

BELL FERMOR.

LETTRE XVII.

Le colonel Rivers, à miss Lucie.

J'ÉTUDIE mon compagnon de voyage avec la plus grande attention ; vraiment son caractère n'est pas difficile à connaître : toutes ses sensations n'ont rien que de pesant et de grossier ; rien ne lui fait impression : figurez-vous, ma chère, qu'il est insensible aux charmes des campagnes délicieuses que nous avons parcourues ensemble ; il y est insensible comme les êtres brutes qui les habitent. J'examinais ses yeux lorsque nous avions en perspective les plus beaux sites, et je n'y découvris jamais la moindre expression de plaisir ; je l'ai présenté, dans cette ville, à une Française, jeune, charmante, vive, aimable, autant que jolie, la femme

d'un officier de ma connaissance ; eh bien ! la même insouciance a dominé en lui ; il s'est plaint de la fatigue du voyage, et s'est retiré dans sa chambre à huit heures du soir. Toute la famille repose maintenant ; et je viens, ma chère Lucie, vous donner un moment avant mon coucher.

Il admire Émilie, parce qu'il la voit adorée de tout le monde ; mais il ne peut apprécier ses agréments de lui-même, car ils ne doivent pas être de nature à lui plaire. Je ne puis soutenir la pensée que cette femme céleste aille s'immoler ainsi. Ne pourrait-on pas trouver mille jeunes personnes insouciantes, d'assez bon naturel, qui passeraient avec cet homme leur vie nonchalante, et s'estimeraient heureuses ? Par exemple, quelque fille riche d'un ministre de province, toute simple, sédentaire, élevée par son aïeule à la campagne ; une telle femme jouirait de

l'éclat fastueux qui l'environne, se plairait dans sa monotone existence, et serait absolument la compagne qui lui conviendrait ; mais cet être insensible, formé d'une matière inanimée, doit-il l'associer aux éléments actifs qui composent ma divine Émilie ?

Adieu, ma chère. Nous partons demain matin, de bonne heure, pour Montréal.

Votre affectionné frère,

Édouard Rivers.

LETTRE XVIII.

Du même, à la même.

Non, ma chère, il n'est pas possible qu'elle repose en lui ses plus doux sentiments : l'âme froide de cet homme incapable de la moindre émotion ne peut convenir à la sienne ; esclave des

règles de la cérémonie de l'étiquette, il n'a pas une idée plus élevée que celle des hommes d'une classe commune. Il y a trois heures qu'il est arrivé, et il ne l'a pas encore vue ; il arrange sa toilette ; et, voulant d'abord faire une visite au général qui est maintenant à la promenade, il attend patiemment son retour ; moi, je brûle d'impatience, quoique je n'aye que le titre d'ami ; mais je pense qu'il serait mal de me présenter sans lui : cette démarche ne semblerait-elle pas une censure tacite de sa froideur ? Que nous sommes d'une nature bien différente ! Je refuserais au premier prince de l'univers les moments qu'il voudrait m'accorder pour voir la femme que j'aimais.

Le général est arrivé : j'interromps ma lettre jusqu'à demain. Nous irons, au retour de cette visite, présenter nos devoirs à la famille du major Mel-

moth qui est, dans ce moment, à la ville, comme je crois vous l'avoir dit, et qui loge près de la rue que nous habitons. Quelle âme de feu possède cet amant ! Mais c'est profaner ce nom que de l'en revêtir.

Une heure après midi.

Je m'étais bien trompé, Lucie; elle l'aime, et je ne reviens pas de la surprise que cette découverte me cause; ainsi donc cette masse informe de chair a su toucher l'âme tendre de mon Émilie! L'amour est bien, en vérité, l'enfant du caprice; je ne dirai pas de la sympathie, car peut-il exister aucun rapport entre deux cœurs si différents! Je suis blessé au vif, je l'avoue : elle a perdu beaucoup dans mon esprit; j'espérais trouver dans l'objet de ses affections une âme sensible et délicate comme la sienne.

Je vous le dis, ma chère, il est très

sûr qu'elle l'aime ; je l'ai scrupuleusement observée lorsqu'elle est entrée dans le salon ; elle a rougi, pâli tour à tour ; elle était tremblante ; sa voix altérée et ses regards peignaient la profonde émotion de son âme : elle est plus pâle qu'elle n'était la dernière fois que je l'ai vue ; elle est, je crois, moins belle, mais plus touchante que jamais ; il règne, dans toute sa personne, dans sa démarche, une douce langueur qui est la preuve certaine d'un cœur engagé dans une tendre passion ; toute la sensibilité de son âme s'exprime dans ses yeux.

Faut-il vous avouer mon injustice ? Eh bien ! je me sens de l'aversion pour cet homme, parce qu'il a le bonheur de lui plaire ; je ne puis même le traiter avec cette politesse que l'on doit à un gentilhomme. Je commence à craindre que ma faiblesse ne soit plus grande que je ne le supposais.

Jeudi soir.

Je suis décidément fou, Lucie ; quel droit puis-je avoir d'espérer ? Vous ne concevez pas jusqu'où va mon extravagance ; je suis allé, cette après-dînée, chez le major Melmoth ; je trouve Émilie jouant au piquet avec sir Georges : le croiriez-vous ? Cela m'a rendu si mal à mon aise que je n'ai pu lui parler, et je suis revenu peu de moments après chez moi, quoique j'eusse le projet, en sortant, d'y passer la soirée ; j'ai fait deux ou trois tours dans ma chambre, ensuite j'ai pris mon chapeau, et je suis allé faire une visite à la plus jolie des Françaises qui habitent Montréal, dont les fenêtres donnent vis-à-vis celles du major Melmoth ; dans l'excès de ma frénésie, j'ai prié cette dame à danser avec moi dans un bal que nous devons donner demain. Pouvez-vous imaginer une conduite

plus ridicule ? Elle serait à peine excusable à seize ans. Adieu. Le facteur attend ma lettre ; je vous écrirai sous peu de jours.

Votre affectionné frère,

Édouard Rivers.

P. S. Le major Melmoth m'a dit qu'ils devaient se marier à Québec dans un mois, et s'embarquer immédiatement après pour l'Angleterre ; je ne m'y trouverai sûrement pas ; je ne pourrais la voir de sang-froid se dévouer au malheur ; car il n'est pas douteux qu'elle n'ait avec cet homme un triste sort ; je le vois clairement à son caractère ; ses vertus ne sont que l'absence des vices, elles sont toutes de l'espèce négative.

LETTRE XIX.

Miss Montaigu, à miss Fermor.

Je n'ai qu'un instant, ma chère, pour répondre à votre lettre; nous sommes, depuis quelques jours, très-occupées de soins domestiques.

Vous êtes dans l'erreur, ma chère Bella; ce n'est point une passion romanesque de quinze ans que je voudrais éprouver, mais cette vive et tendre affection qui seule peut répandre des charmes dans un lien aussi intime que celui du mariage. Je souhaiterais plus de conformité dans nos caractères, nos goûts et nos sentiments.

Mais je borne là mes réflexions à ce sujet, jusqu'au moment où je pourrai vous les communiquer à Sillery. Nous allons nous embarquer, mistriss Mel-

moth et moi, dans un vaisseau qui doit mettre à la voile sous deux ou trois jours : on nous a dit que c'était la manière la plus agréable de faire ce petit voyage. Le colonel Rivers a la complaisance de retarder son départ pour nous accompagner ; le major Melmoth l'avait proposé à sir Georges ; mais il a préféré au plaisir de conduire sa maîtresse, la jouissance de se faire admirer à Québec, de montrer sa personne et ses beaux chevaux dans tout leur avantage.

Vous le dirai-je, ma chère ? Je suis un peu blessée de la froideur qu'il me témoigne dans cette circonstance ; ne sachant pas surtout que nous eussions quelqu'un pour nous accompagner, nul motif ne pouvait décemment l'en dispenser. Il est très-inconvenant que deux femmes seules fassent le voyage de Québec ; et cela est tellement contraire à l'usage du pays, que tout homme,

dans cette occasion, nous eût fait l'offre du colonel Rivers. Je vous le répète, ma chère Bella, mon amour-propre est grièvement blessé d'un procédé semblable ! J'attendais de lui beaucoup plus d'attentions et de petits soins depuis l'augmentation de sa fortune, et c'est avec peine, mon amie, que je vous le dis, il semble en avoir beaucoup moins ; je ne veux pas le rabaisser au point de le supposer vain d'un surcroît de fortune ; mais il compte fort sur l'attachement qu'il croit m'avoir inspiré, attachement qui cependant n'est pas encore assez vif pour me faire supporter de sa part le moindre procédé malhonnête. Dans la situation où se trouve mon esprit, je vous avouerai qu'il n'est pas facile de me plaire, soit que mon caractère ou sa conduite ait éprouvé quelque changement, je ne sais lequel ; mais je vois ses défauts d'une manière plus évidente

qu'ils ne m'ont jamais paru. Je suis effrayée de l'insouciance de son caractère si peu convenable à la sensibilité du mien ; je commence à douter qu'il soit aussi bien que je le supposais ; en un mot, je commence à craindre qu'il ne lui soit très-difficile de me rendre heureuse. Vous me trouverez peut-être bien de l'orgueil, si je vous dis que je suis beaucoup moins disposée à me lier à son sort, que lorsque nos situations de fortunes étaient égales. Je l'aime, sans doute ; j'ai pris l'habitude de le considérer comme l'époux qui m'est destiné ; mais mon affection n'est pas de cette espèce qui rend doux et léger le poids d'une obligation.

Je vous ouvrirai mon ame toute entière lorsque je serai près de vous, ma chère Bella ; je ne suis pas aussi heureuse que vous l'imaginez : ne m'accusez pas de caprice. Puis-je apporter trop de crainte et de prévoyance dans

une chose à laquelle le bonheur de ma vie est attaché ?

Adieu.

Émilie MONTAIGU.

LETTRE XX.

Miss Fermor, à miss Rivers.

JE me rétracte, ma chère Lucie, et je vous déclare cette fois que je ne serai pas reine sauvage. J'admire tout ce qu'on dit de cette liberté dont on fait jouir ce peuple en discours ; dans le point le plus important, il est esclave. Les parents marient leurs enfants sans consulter jamais leur inclination, et ils sont obligés de se soumettre à cette tyrannie. Chère Angleterre ! c'est dans ton sein que l'on trouve la véritable liberté, non sauvage et farouche comme on la voit chez ce peuple odieux, mais

riante, aimable, et conduite par la main des Grâces; c'est là seulement qu'elle existe. On vante ici le privilége de choisir un chef; mais peut-il se comparer à celui que nous laisse notre nation de choisir nos époux.

Je viens d'assister à une noce indienne; jamais on ne vit d'union si mal assortie. Je vais être maussade une éternité.

Adieu. Votre amie,

BELL FERMOR.

LETTRE XXI.

Le colonel Rivers, à John Temple.

TOUT ce que vous me dites, mon cher John, est plus vrai que je ne le souhaiterais. Le caractère de nos compatriotes est en général trop réservé; leur abord est froid et repoussant; elles

paraissent craindre de plaire, et semblent se faire un crime d'attirer par un accueil gracieux. C'est à cette réserve malentendue que j'attribue les honteux désordres de la plupart de nos jeunes gens. La physionomie grave, les manières froides de la plus grande partie des femmes vertueuses, les éloignent de leur société, et les conduisent dans celle de ces malheureuses vendues au crime, dont les discours flétrissent les sentiments nobles de leur âme. Avec autant de beauté, d'esprit, de sensibilité, de douceur, et même je dirais plus que les femmes les plus intéressantes de toutes les nations, aucune ne possède aussi peu l'art de plaire que les Anglaises; se reposant entièrement sur leurs agréments naturels, et sur ces qualités vraiment précieuses que l'envie ne peut leur ôter, elles négligent trop le soin d'acquérir ces charmes séduisants qu'on appèle *grâces*,

que nul langage ne peut définir, qui donnent à la beauté un attrait irrésistible, et la remplacent même où elle n'existe pas : elles se contentent d'être bonnes, sans réfléchir que la vertu, dépouillée d'ornements, peut commander l'estime, mais n'excitera jamais l'amour ; et ce tendre sentiment est nécessaire dans le mariage, qui, je le suppose, est l'état dans lequel toute femme honnête désire entrer ; car je vous avoue que je n'ajoute aucune foi à toutes les assurances que les demoiselles et les vieilles tantes nous donnent du contraire. Je désire que nos aimables compatriotes veuillent bien réfléchir un moment que la vertu n'est jamais plus séduisante que lorsqu'elle est embellie du sourire ; elle aurait alors toute la douceur de ce sexe charmant, elle serait agréable, enjouée, et saurait plaire à tous les hommes sous ces dehors flatteurs.

Nous avons une dame ici que je voudrais vous faire connaître, et dont la vue seule vous expliquerait toutes mes idées, à cet égard, mieux que je ne puis vous les rendre; c'est une des femmes les plus aimables que j'aye vues, et je puis dire encore une des plus belles; chacune de ses manières a quelque chose de séduisant: elle réunit à toutes les grâces et l'enjoûment des Françaises, le coloris modeste, la sensibilité profonde, et cette douceur angélique naturelle aux Anglaises.

Rien n'est plus délicat, mon cher Temple, que la manière dont vous m'offrez le revenu de votre possession du Rusland, par le moyen d'un emprunt sur ce domaine qui vous est destiné; mais il m'est impossible de l'accepter; mon père qui s'aperçut de bonne heure que j'avais naturellement plus de goût pour la dépense que ne devaient le permettre mes espérances de fortune,

prit tant de peine à corriger cette disposition, en me donnant le goût de l'indépendance, que je ne pourrais aujourd'hui contracter aucune obligation, même envers vous ; d'ailleurs votre héritage ne vous est accordé que dans la supposition que vous resterez libre ; et je dois employer tout l'ascendant que notre amitié peut me donner sur vous pour vous engager à vous marier. En acceptant ce généreux témoignage de votre attachement, je vous forcerais à renoncer aux titres les plus doux de la nature. Je ne souhaite pas être plus riche que je ne le suis tant que je resterai garçon ; et la seule femme à laquelle je voudrais unir mon sort, celle dont mon cœur envie la possession, sera, dans trois semaines, l'épouse d'un autre. Je n'employerai pas ici tous les revenus attachés à mon grade : n'ai-je donc pas là de quoi me suffire ? Pour vous tranquilliser, je vous dirai que je

possède dix mille livres dans les fonds publics. L'égalité qui règne dans ce pays oblige un enseigne à vivre d'une manière presque aussi dispendieuse que moi : il est inévitablement ruiné ; mais avec de l'ordre, ayant plus de moyens, je suis parfaitement à mon aise.

Je vous plains, mon ami, et je vois avec peine que vous espériez trouver le bonheur dans le genre de vie que vous avez adopté ; vous cherchez le plaisir auprès de ces beautés vénales, et vous vous exposez à contracter une habitude qui détruira pour jamais votre goût, vous ôtera le pouvoir de ressentir cette affection tendre et délicate que la nature forma pour un cœur comme le vôtre, et que l'on ne peut éprouver que dans le mariage ; sans doute je n'ai pas besoin de dire un mariage de choix.

On dit que les unions formées par l'amour sont ordinairement malheureuses ; rien n'est plus faux : les ma-

riages de simple goût, il est vrai, le sont presque toujours ; l'attrait du plaisir étant le seul motif de ces liens, toute la tendresse que le désir excitait, disparaît lorsqu'il est satisfait ; mais l'amour, cet enfant de l'estime et de la sympathie ; l'amour, tel qu'il peut naître dans un cœur noble et sensible, est le seul bonheur que l'homme raisonnable doive trouver digne de sa recherche, et le don le plus précieux que le ciel lui réserve.

C'est un sentiment doux et tendre, nourri par le goût, le désir ardent de plaire, que le temps, loin de détruire, rend chaque jour plus cher et plus intéressant.

Si, comme je le pense, vous allez me trouver romanesque, écoutez un amateur du plaisir, qui parle à ce sujet, le Pétrone du dernier siècle, l'agréable et voluptueux Saint-Évremond ; il s'expliquait de cette manière sur l'attache-

ment qui doit exister entre les personnes mariées :

« Je crois que c'est ce mélange de » tendresse, ce retour d'estime, ou, si » vous le voulez, cette ardeur mutuelle » à se prévenir par des témoignages » obligeants, en quoi consiste la douceur de cette seconde amitié. Je ne » parle pas d'autres plaisirs qui ne le » sont point tant en eux-mêmes, que » dans l'assurance qu'ils donnent de la » parfaite possession des gens qu'on » aime. Ce qui me semble si vrai, que » je ne crains point de dire que si l'on » est assuré d'ailleurs de la parfaite » tendresse d'une femme, on en peut » souffrir la privation aisément, et » qu'ils ne doivent entrer dans l'ordre » de l'amitié que comme des marques » et des preuves qu'elle est sans ré- » serve. Il est vrai que peu de gens » sont capables de la pureté de ces » sentiments ; aussi ne voit-on guère de

» parfaite amitié dans les mariages, au » moins pour long-temps. L'objet des » passions grossières ne peut soutenir » un si noble commerce que l'amitié. »

Vous voyez que les plaisirs auxquels vous semblez attacher tant de prix, sont les moindres de ceux que donne la vraie tendresse ; et cette opinion est celle d'un voluptueux. Mon cher John, tout ce que vous avez connu de l'amour n'est rien auprès de cette douce union des âmes, de cette harmonie des esprits qui les confond et n'en forme qu'un seul ; charme délicieux et pur dont vous n'avez aucune idée.

Vous avez trouvé quelquefois des beautés qui vous ont causé peut-être une émotion passagère ; mais vous n'avez jamais éprouvé d'affection réelle, vous ne connaissez rien de cette tendresse irrésistible qui vient ajouter une nouvelle force à la passion, en même temps qu'elle l'épure.

Vous allez dire que je m'étends beaucoup sur cet article ; mais je souhaite avec une telle ardeur vous voir suivre la route qui peut seule conduire à la félicité, que je voudrais vous peindre toutes ses délices comme elles se présentent à mon imagination. Soyez heureux, mon ami ; que j'aye du moins cette satisfaction, car je n'ai pas la moindre espérance de l'être jamais par moi-même.

Je vous le dis encore une fois, je voudrais vous voir prendre le genre de vie que je crois le plus propre à mener au bonheur, parce que je sais que nos âmes sont de la même trempe : nous avons suivi deux routes différentes ; mais je suis sûr que vous reviendrez à la mienne. Passionné pour les plaisirs délicats, je n'en puis goûter aucun autre, et il n'en peut exister que de semblables pour une âme sensible.

Mes attachements sont en très-petit

nombre, si je puis appeler ainsi mes liaisons avec deux ou trois femmes chez lesquelles on trouvait plus d'élégance et d'agrément dans les manières que de sévérité dans les mœurs; à bien dire, je n'ai jamais aimé, parce que je ne puis avoir de l'amour sans estime.

Croyez-moi, John; le doux plaisir d'aimer, n'eût-on pas même l'espoir de l'être, est supérieur à toutes les délices enivrantes des sens, lorsque l'âme reste indifférente; le poète français n'exagère pas quand il dit :

« Amour, amour, tous les autres plaisirs ne valent pas tes peines ! »

Vous penserez sans doute que je suis fou; je crois bien aussi l'être tout-à-fait d'une femme qui serait capable de rendre ainsi tout l'univers.

Adieu. Votre ami,

Édouard Rivers.

LETTRE XXII.

Miss Fermor, à miss Rivers.

J'AI fait de petites excursions parmi les paysans, pour avoir d'eux quelques détails qui puissent satisfaire ma curieuse amie. Quoique vous ayiez adressé vos questions à mon père, et qu'il se fasse un devoir d'y répondre, il vous prie cependant, ma chère Lucie, de vouloir bien aujourd'hui m'accepter pour son interprète.

Les Canadiens vivent en général comme les anciens patriarches; les terres furent, dans l'origine, partagées par les troupes; chaque officier devint seigneur et maître de son fief; chaque soldat prit des terres sous son commandement; mais comme l'ambition est naturelle aux hommes, les soldats en

prirent boaucoup plus qu'ils n'en pouvaient cultiver, sous le prétexte de pourvoir à la subsistance de leur famille ; de là vient que plusieurs parties de terrain sont restées en friche, dans la plus belle situation de la province. Ceux qui avaient des enfants, et généralement ils en avaient un grand nombre, partageaient entre eux ces terres en les mariant, et ils vivaient au milieu du cercle de leurs descendants. Il y a des villages entiers et même une île considérable, celle de Coudre, où les habitants descendent tous du chef, en supposant seulement que les fils allaient chercher des femmes dans les villages voisins, car je ne trouve dans aucune tradition qu'on leur ait accordé une dispense pour se marier avec leurs sœurs.

Le blé de ce pays est fort bon ; mais il est inférieur au nôtre ; la moisson n'est pas, à beaucoup près, aussi gaie

qu'en Angleterre, et la raison vient de ce que les habitants paresseux laissent la meilleure portion de leurs terres incultes ; seulement ils sèment autant d'espèces de grains qu'ils en peuvent employer et consommer ; trop lâches et trop fiers pour louer leurs travaux, chaque famille recueille sa propre moisson, ce qui nécessairement éloigne cet esprit de gaîté que l'on trouve parmi les ouvriers qui, réunis dans un vaste champ, travaillent ensemble.

L'oisiveté est la passion dominante ici, depuis le paysan jusqu'au seigneur; les gentilshommes ne montent jamais à cheval, même pour se promener ; ils se font conduire comme des femmes, très-mollement dans une calèche, car ils ne se donnent pas la peine de le faire eux-mêmes. Les paysans, je veux dire les chefs de famille, sont presque aussi lâches que leurs seigneurs.

Vous me croirez à peine, Lucie,

lorsque je vous dirai que j'ai vu, dans une ferme de notre voisinage, deux enfants charmants, un petit garçon et une petite fille de huit à dix ans, accompagnés de leur aïeule, moissonner un champ de blé, tandis que le père indolent, homme grand et robuste de trente-deux ans, était à demi-couché sur le gazon, à quelques pas d'eux, fumant sa pipe. Les vieillards et les enfants travaillent ici ; et les hommes, dans l'âge de la force et de la santé, ne songent qu'à leur plaisir.

A propos de fumer, imaginez qu'il est très-commun de voir de petits garçons de trois ans devant leurs portes, fumant une pipe d'un air aussi grave que ces vieux magots de la Chine que l'on met sur les cheminées.

Vous voulez aussi quelques détails sur nos fruits ; d'après ce que j'en ai appris, nous avons pendant toute l'année une immense quantité de groseilles,

Lorsque la neige se fond, à l'approche du printemps, j'ai ouï dire qu'elles paraissaient dessous aussi fraîches et aussi bonnes qu'en été. Les fraises et les framboises viènent en abondance; on ne peut faire un pas dans les champs sans fouler un millier de fraises. Il y a beaucoup de raisins, de prunes, de pommes et de poires, quelques cerises, mais d'une qualité fort médiocre; des melons muscats excellents; il y en a de l'espèce ordinaire en grande quantité, mais ils ne sont pas aussi bons en proportion que les melons muscats. Pas une pèche ni rien qui ressemble à ce fruit; cependant je suis persuadée que cela vient moins de la faute du climat, que de celle des habitants qui sont trop indolents pour chercher, par quelque peine, à se donner une chose qui n'est pas absolument nécessaire à leur existence. On ne peut avoir en été d'autres fruits que des groseilles, parce

qu'il fait trop chaud. Il y a beaucoup de petits arbustes dans les bois, et quelques-uns ont été apportés d'Angleterre ; mais le fruit tombe avant sa maturité. Les fruits sauvages, particulièrement ceux de l'espèce des ronces, sont meilleurs et en plus grande quantité que dans nos pays.

En vous parlant des productions naturelles de ce climat, je ne dois pas oublier le chanvre et le houblon que l'on voit partout dans les bois ; je crois que la première de ces plantes pourrait être cultivée avec de grands succès, s'il était possible que les habitants pussent prendre sur eux de cultiver quelque chose.

Un peu de grains de chaque espèce, un petit pré, quelque peu de tabac, cinq ou six arbres à fruits, des oignons, des choux, forment la plantation entière d'un Canadien.

L'on ne voit presque pas de fleurs,

excepté celles qui croissent naturellement dans les champs et dans les bois, où mille sortes d'arbustes présentent à l'œil la plus agréable variété de couleurs ; on y trouve aussi beaucoup de cerisiers sauvages dont la fleur ou le fruit flattent également la vue. Cet arbre est, à mon avis, un des plus agréables qu'on puisse voir.

Ils sèment leurs grains au printemps, ne fument jamais leurs terres, et prènent le moyen le plus prompt pour les cultiver : est-il étonnant d'après cela que leur blé soit inférieur au nôtre? Ils se persuadent que la gelée le perdrait s'ils le semaient en automne ; mais cette opinion est bien contraire à leur véritable intérêt, comme il est facile d'en avoir la preuve : j'ai vu dernièrement à la ferme du gouverneur un champ de blé qui avait été labouré et semé en automne ; il était aussi beau que l'on en puisse voir en Angleterre.

Ils sont tellement paresseux, qu'ils ne se donnent pas la peine de fumer leurs terres ni même leurs jardins; et jusqu'à l'époque où les Anglais descendirent chez eux, l'on jetait dans la rivière tout ce qui devait servir à l'engrais des terres.

Vous jugerez combien le sol de ce pays doit être riche naturellement, puisque, sans engrais, sans être jamais en friche et presque sans culture, il produit encore de si bonnes récoltes; et cependant nos écrivains anglais ne parlent jamais du Canada sans donner à cette contrée l'épithète stérile.

J'ai ouï dire que cette extrême fertilité venait en partie de la neige qui couvre cinq ou six mois la terre. Les denrées sont chères par le grand nombre de chevaux que l'on garde ici; chaque famille, même la plus pauvre, ayant une voiture : il n'est pas jusqu'aux fils de paysans qui ne gardent tous un che-

val pour leur propre agrément, outre ceux nécessaires aux travaux de la ferme; mais la guerre a détruit presque tout leur bétail : cependant on m'a dit que le peu qu'il en était resté commençait à se repeupler. Ils ont du blé en si grande abondance, qu'ils en ont exporté cette année jusqu'en Espagne et en Italie.

Ne pensez-vous pas que je puisse être maintenant une excellente fermière, et n'admirez-vous pas avec surprise mes vastes connaissances? Il faut qu'il y ait des gens qui naissent avec le savoir. Je n'ai jamais été si fière que je le suis aujourd'hui de ma lettre.

Faut-il vous confesser la vérité, Lucie? eh bien! j'ai pris toutes mes instructions du vieux John, qui demeure dans ce pays avec mon grand-père depuis très-long-temps, et qui a recueilli, comme il a pu, ces connaissances relatives à l'agriculture des environs de Québec.

Adieu. Je suis fatiguée de ce grave sujet.

Votre amie,

BELL FERMOR.

P. S. Mais j'y songe à présent; pourquoi n'avez-vous pas plutôt chargé votre frère de satisfaire votre curiosité? Vouliez-vous m'exposer à vous laisser voir mon ignorance? Mais, dans ce cas, je me flatte que je n'aurais pas tout-à-fait rempli votre but; car j'espère que John et moi nous devons figurer, avec un certain avantage, dans les relations champêtres.

LETTRE XXIII.

La même, à la même.

FÉLICITEZ-NOUS, ma chère, nous n'avons plus à nous plaindre de notre isolement; figurez-vous que le général vient

d'amener avec lui six fois autant de cavaliers qu'il nous en avait enlevés ; c'est une jolie proportion qui m'accommoderait assez au retour de ces messieurs. Toutes les dames de la ville, moi comprise, nous déjeunons demain chez le général, qui nous donne un bal jeudi. Vous ne reconnaîtriez plus Québec maintenant, lorsque vous l'auriez toujours habité. L'on ne voit plus que des visages riants ; tout semble respirer la gaîté et la vie ; c'est un pays enchanté. Ne vous attendez pas à me revoir jamais en Angleterre ; on est vraiment quelque chose ici. Croiriez-vous bien que l'on m'a *prié seulement* vingt-sept fois pour la danse? A propos de cela, j'ai à vous confier un petit embarras ; il faut vous avouer que, pendant notre solitude, lorsque tous les hommes étaient à Montréal, j'ai souffert les attentions suivies d'un jeune étourdi, un petit capitaine à

l'air sémillant, le tout pour passer le temps, et l'original se donne les airs d'un amant, titre auquel il n'a pas assurément le droit de prétendre.

Ne voilà-t-il pas cependant que le singulier personnage s'avise d'être mécontent, parce que je ne veux pas danser avec lui jeudi, et que je l'ai refusé nettement ?

Il est assez drôle que le premier imbécille qui se trouvera quelque disposition à être amoureux d'une femme, se croye tout de suite le droit d'en attendre du retour. Je ne puis, en vérité, souffrir ce ridicule des hommes : il m'impatiente à l'excès ; ne pensez-vous pas comme moi, Lucie ?

Mais je vois un vaisseau qui s'avance à pleines voiles ; c'est peut-être Émilie et ses amis. Les couleurs s'offrent toutes à la vue ; l'œil peut déjà les distinguer sur ces voiles déployées. On jette l'ancre vis-à-vis la maison ; ce sont eux

bien sûrement. Je me hâte de voler à leur rencontre ; ma chère ! de la musique et une tente sur le rivage ! votre frère les accompagne dans le bâtiment. Adieu, pour un instant ; je cours les inviter sur le port.

Deux heures.

C'était en effet Émilie et mistriss Melmoth, avec quatre Françaises très-jolies; votre frère n'est pas trop malheureux. J'ai trouvé le thé, le café sous la tente, et la table chargée des fruits de Montréal, qui sont plus précoces et meilleurs que les nôtres, ce qui a donné l'idée à votre frère de m'en apporter une quantité : il est si galant, jusque dans les moindres choses ! Nous avons fait un repas délicieux, qui a été suivi d'une promenade sur l'eau. Toute la société a dîné à la maison, et nous avons dansé le reste du jour. Nous devons faire une partie dans le bois ; mon père

fait partir un message pour demander sir Georges, le major Melmoth et quelques hommes des plus agréables de Québec. Il est enchanté de sa petite Émilie ; depuis son enfance il l'aime comme sa fille. Je ne puis vous peindre ma joie, mon bonheur de la revoir, cette chère Émilie : elle est mieux que je ne l'ai jamais vue. Vous savez que je suis très-difficile en beauté, et vous pouvez m'en croire ; de ma vie je n'ai pu donner à une femme laide le moindre sentiment d'amitié.

Adieu, ma chère Lucie. Je vous embrasse.

BELL FERMOR.

P. S. Votre frère est charmant ce matin ; sa toilette n'est pas recherchée : elle n'est pas non plus tout-à-fait négligée, mais d'une élégante simplicité et vraiment séduisante. Il n'a pas de poudre ; et ses cheveux, dérangés par

levent, donnent à sa coiffure un agréable désordre. Il y a je ne sais quoi d'animé dans tout son maintien ; ses yeux n'expriment que des choses aimables : jamais je ne l'ai vu sous un jour aussi flatteur. Il n'est pas un seul homme de la société qui puisse tenter de l'égaler aujourd'hui dans aucun de ses agréments. Je crois, en vérité, qu'il pourra bien troubler mon repos s'il paraît encore une fois à mes yeux, tel que je le vois, dans cette journée; et ce serait bien sans dessein et sans espoir que je me passionnerais pour lui ; car il n'a jamais paru sensible au bonheur de me plaire, quoique je lui eusse fait *mille avances*.

Ma chère Lucie, je vous rendrais difficilement les douces émotions qui remplissent mon cœur. J'aime cette bonne Émilie au-delà de tout ce que je puis exprimer ; il y a trois ans que je ne l'ai vue, et notre réunion dans le Ca-

nada me paraît si romanesque, que cette idée vient encore ajouter au bonheur que j'ai de la retrouver. Je n'aurais, je crois, plus rien à désirer, si vous étiez ici, ma chère Lucie.

Trois heures.

Le message est de retour; sir Georges était allé faire une partie à Saint-Charles avec quelques Françaises. Émilie a rougi lorsque l'exprès a rendu compte de sa mission. Il devait naturellement supposer, le vent étant favorable, que ces dames seraient ici aujourd'hui. Votre frère a dansé avec Émilie; elle n'a rien perdu au change : cependant elle est un peu blessée de ce manque d'égards apparent.

Minuit.

Sir Georges est arrivé comme nous étions à la fin du souper; il a pris le parti le plus convenable pour lui dans la circonstance; il s'est plaint d'abord

et a témoigné de la peine qu'on ne l'ait pas prévenu de l'instant positif du départ. Il était cependant plus gai que de coutume, et très-attentif auprès de son amie. Votre frère a paru chagrin à son arrivée; mais Émilie s'en étant aperçue, a redoublé pour lui de soins et de politesses, et il a recouvré bientôt une partie de sa bonne humeur; enfin, malgré ces petits incidents, la soirée s'est passée fort agréablement; mais elle eût été encore plus gaie, si l'on eût vu sir Georges plus tôt, ou s'il n'eût point paru.

Les dames couchent ici, et demain matin nous allons tous ensemble à Québec; les Messieurs sont partis. Je dérobe un instant à la société pour ajouter ce petit mot à ma lettre, et la fermer. Je la remettrai demain à votre frère, qui doit la faire partir avec la sienne.

LETTRE XXIV.

Le colonel Rivers, à miss Lucie.

CROIRIEZ-VOUS, ma chère, que sir Georges aurait pu trouver un prétexte pour refuser d'accompagner Émilie à Québec, et m'eût laissé à moi cette agréable commission ? Je le remercie de m'avoir procuré les trois plus heureux jours de ma vie. Cependant je suis un peu blessé qu'il me prenne pour le Sigisbé de sa maîtresse. Il semble qu'il me regarde comme un homme sans conséquence, avec lequel une femme peut être en toute sûreté. Je ne vois rien de bien flatteur dans une semblable confiance ; mais qu'il y prenne garde, s'il me met au défi avec trop d'impertinence. Je ne suis pas vain ; mais, nos fortunes de côté, j'ose entrer dans la

lice avec sir Georges Clayton. Je ne donnerai pas à l'aimable Émilie un brillant équipage ; mais je peux lui offrir ce qui est plus nécessaire au bonheur, un cœur qui sait apprécier toutes ses perfections.

Je n'ai jamais fait de voyage aussi agréable ; nous avons mis trois jours à le faire, trois jours charmants qui se sont écoulés dans une suite continuelle de plaisirs ; nous avions de la musique avec nous, et nous débarquions chaque jour une ou deux fois, pour aller voir les familles françaises de notre connaissance. Nous passions les nuits sur le rivage, ou nous dansions chez le seigneur du lieu qui se trouvait sur notre passage. Cette rivière navigable, qui conduit de Montréal à Québec, présente à la vue le coup-d'œil le plus magnifique que l'on puisse contempler. Elle forme deux bras inégaux, séparés par un mélange de bois, de montagnes, de

prairies, de champs et de ruisseaux ; car il y en a plusieurs qui se perdent dans la rivière Saint-Laurent; plus loin, des églises, des maisons de campagne paraissent à travers les arbres, et forment une variété de paysage dont nulle expression ne peut rendre la beauté.

Cette vue charmante, avec un ciel sans nuage; le vent léger qui enflait nos voiles, et nous était favorable ; les entretiens aimables de six jolies femmes : tous ces agréments réunis auraient fait dire à l'homme le plus insensible que ce voyage était le plus agréable qu'il pût faire.

Mon Émilie achevait de m'enivrer, et semblait partager le plaisir qu'elle me voyait éprouver.

Je l'aime tous les jours davantage, Lucie : je n'examine pas combien cette faiblesse est ridicule. Il m'est impossible d'arrêter les progrès d'un attachement qui me cause tant de délices ! Je

trouve mille charmes dans les moindres choses où je peux lui montrer ma passion.

N'essayez pas de me raisonner sur ma folie ; je sais qu'il y en a beaucoup à continuer de la voir, mais sa conversation, je ne sais quel attrait, me retient près d'elle, comme par enchantement : non, ma chère Lucie, je ne pourrai m'en éloigner qu'après son mariage.

Je respecte ses engagements, et je ne lui demande rien de plus que son amitié ; mais moi, ne suis-je pas libre de lui donner les plus doux sentiments de mon cœur ? Cependant vous allez juger de ma prudence, lorsque je vous dirai que je me propose de danser dimanche avec la plus jolie des jeunes personnes à marier de la société, et que j'aurai pour elle des soins assidus qui détruiront toute espèce de soupçon de ma tendresse pour Émilie. Je suis

jaloux de sir Georges, Lucie, je le hais véritablement; mais je dissimule encore mieux que je ne m'en croyais capable cet injuste mouvement. Qu'il s'en faut que je sois heureux, ma chère Lucie ! mon esprit est dans un état d'anxiété que je ne puis vous rendre. Je suis assez faible pour nourrir un espoir imaginaire; il me semble à chaque instant découvrir son amitié pour moi, dans ces attentions, que je ne dois sans doute qu'à la pénible situation où elle me voit. Je ne sais quoi me persuade que ses yeux entendent les miens qui, je le crains bien, expriment trop vivement les sentiments dont mon âme est remplie. Je l'aime, Lucie, oui, je l'aime à l'idolâtrie, depuis ces trois jours de bonheur.

Je suis interrompu. Adieu ! Votre tendre frère,

Édouard Rivers.

P. S. Le capitaine Fermor veut ab-

solument que j'aille dîner à Sillery; tout semble se réunir pour alimenter ma passion : des amis imprudents me rapprochent sans cesse de cette femme charmante; de quelles matières me croyent-ils donc formé ?

LETTRE XXV.

Miss Fermor, à miss Lucie.

Ma chère, un bal charmant ! votre petite folle d'amie a la tête absolument tournée. J'étais plus admirée qu'Émilie, ce qui ne flattait cependant pas du tout ma vanité. Je la vois bien plus heureuse d'être aimée, que je ne l'étais de ces triomphes, qui dans le fond n'appartiènent qu'à la coquetterie, sans laquelle on chercherait vainement à exciter l'admiration.

Je suis presque tentée de former

des liens ; l'être qui m'a donné cette heureuse idée n'est pas de ma connaissance ; je ne lui ai jamais parlé que la nuit dernière, et encore ne m'a-t-il pas plus remarquée que les autres femmes ; mais tout cela n'y fait rien : cet homme est celui qui m'a fait le plus d'impression de tous ceux que j'ai vus dans ce pays. Il n'est pas d'une figure remarquable, mais bien fait et d'une tournure distinguée : il paraît avoir un caractère aimable ; sa fortune est un assez bon état. Je ne vais pas plus loin ; rien n'est plus facile que de le fixer, s'il devient l'objet de mon choix : c'est de dire à quelqu'un de ses amis que le capitaine Fitzgérald est l'homme le plus agréable que j'aye rencontré dans le Canada, et tout-à-coup il sera surpris de n'avoir pas remarqué plutôt que j'étais la plus charmante des femmes. Je considère cette affaire très-sérieusement, Lucie : on doit se marier, c'est

l'usage ; tout le monde se marie, pourquoi ne ferions-nous pas de même ?

Votre frère est toujours ici ; je suis étonnée que sir Georges ne soit pas jaloux, car il n'a pas la moindre attention pour moi, et il est facile de deviner la cause qui le retient près de nous. Je vous assure bien que nous ne le verrons pas la semaine prochaine. Émilie est partie ce matin avec mistriss Melmoth ; elles doivent passer un ou deux jours dans une campagne voisine, et de là continuer leur route pour voir quelques amis ; ensuite elles reviendront à Québec.

Adieu. Je suis fatiguée ; nous avons dansé toute la nuit, et le soleil me force à vous quitter. Votre amie,

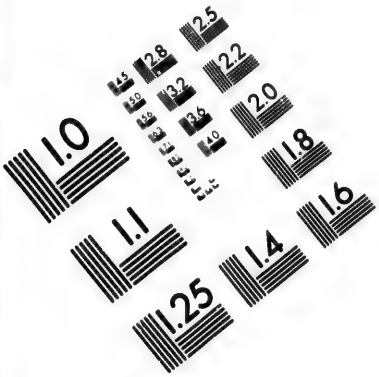
BELL FERMOR.

P. S. Votre frère a dansé avec mademoiselle Clairant ; savez-vous que j'étais piquée de n'avoir pas la préfé-

rence, puisque Émilie dansait avec son amant? Ce n'est pas que je n'eusse peut-être un chevalier tout aussi agréable, du moins le paraissait-il à mes yeux; mais il me semble qu'après Émilie, c'était à moi qu'il devait cette politesse.

J'ai ouï dire *tout bas* que le mariage était fixé pour la semaine prochaine. Mon père est dans le secret; quant à moi, je n'ai pas le même avantage. Émilie n'était pas bien ce matin; elle était triste au bal : je ne sais ce qu'elle a, je ne la crois pas heureuse; j'ai bien quelques idées, mais elles ne sont encore que des doutes.

Adieu, ma chère. Pour cette fois il faut que je vous quitte; je n'en peux plus.



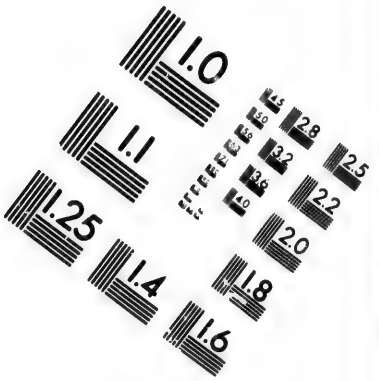
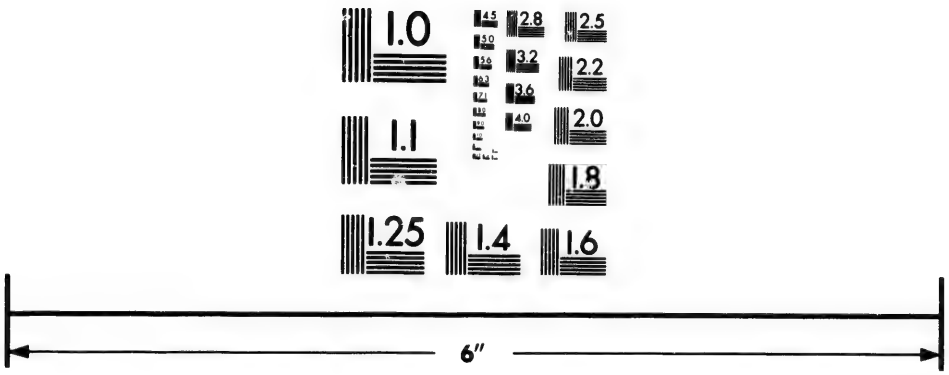
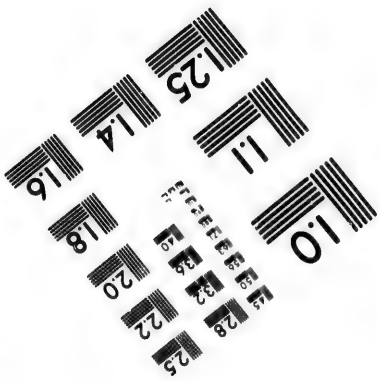


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)





Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

LETTRE XXVI.

Le colonel Rivers, à miss Lucie.

Je pars, ma Lucie, je ne sais pas bien où je vais ; mais je ne puis être témoin de ce mariage. Auriez-vous pu me croire autant de faiblesse ? quelle folie! ne connaissais-je pas sa position dès le premier instant ? et pouvais-je raisonnablement espérer qu'en faveur d'un insensé qui ne lui a même jamais dit un seul mot de sa passion, elle romprait un engagement de plusieurs années, avec un homme qui lui donne un témoignage authentique de son vif attachement ?

Le capitaine Fermor m'assure que tous les arrangements sont pris, qu'il ne reste plus qu'à choisir le jour, et qu'elle a promis de le fixer demain.

Je vais partir ce soir. Personne ne saura la route que je prendrai ; je ne la connais pas encore moi-même. Je passerai le village du Point-Levé, et le hasard me conduira.

Je ne puis supporter l'idée de ce jour fatal qu'elle va nommer. Je brûle de lui écrire ; mais que lui dirais-je ? Malgré moi, je décelerai toute ma tendresse, et peut-être un sentiment de compassion viendrait-il empoisonner les jours de bonheur qui vont se lever pour elle ; et, lors même qu'elle pourrait me préférer à sir Georges, elle est trop avancée pour revenir sur ses pas.

Ma Lucie, je n'ai jamais senti comme en ce moment tout l'excès de ma passion.

Adieu. Je serai quinze jours absent. Dans cet espace de temps, elle sera sûrement embarquée pour l'Angleterre. Je ne puis trouver assez de force en moi pour la voir épouse d'un autre. Cepen-

dant ne vous inquiétez pas à mon sujet; la raison, l'impossibilité de conserver le moindre espoir, affaibliront sans doute mes sentiments pour cette femme charmante. Je suis bien condamnable d'avoir écouté le malheureux penchant qui m'a trop souvent porté vers elle.

Adieu, Lucie ! Aimez et plaignez votre frère,

Édouard Rivers.

LETTRE XXVII.

Du même, à la même.

De Beaumont.

Il me semble que je respire un air plus libre depuis que je suis loin de Québec. Je ne puis maintenant soutenir la pensée de rencontrer jamais ce sir Georges; son air triomphant m'est insupportable : il a, du moins je me le persuade, toute l'insolence d'un rival

heureux. Cela est injuste peut-être, mais je ne puis m'empêcher de le haïr. Je le regarde comme un être qui m'a privé d'un bien auquel je m'imaginais follement que j'avais des prétentions. J'en conviens, ma chère Lucie, toute ma conduite a été d'une faiblesse indigne d'un homme sensé ; mais je reprendrai l'empire de la raison lorsque je n'aurai plus l'occasion de voir cette femme trop séduisante; il y a long-temps que j'aurais dû m'en éloigner.

Le hasard m'a fait trouver ici un prétexte à mon voyage : on m'a parlé d'une petite propriété à vendre, sur les bords de la rivière, et l'on m'a dit que cette acquisition serait très-avantageuse, que les terres qui la composent sont les meilleures du pays. J'irai sur les lieux, et je verrai ; c'est un objet qui pourra me distraire.

Je vais renvoyer mon domestique à Québec ; la manière dont j'ai quitté mes

amis devant leur paraître extraordinaire, j'ai pris mon excuse dans cette affairie imprévue. J'écris à miss Fermor que le but de mon absence est de faire une petite acquisition. Je la prie d'offrir à son aimable amie les vœux ardents que je forme pour son bonheur; mais je ne lui cache pas que j'envie trop le sort de sir Georges pour lui faire de sincères félicitations.

Adieu. Mon domestique attend cette lettre. Je vous donnerai le détail de mon voyage aussitôt que je serai de retour à Québec.

Votre affectionné frère,

Édouard Rivers.

LETTRE XXVIII.

Miss Montaigu, à miss Fermor.

Je désire instamment vous voir ce soir, ma chère amie ; je suis dans une agitation que je ne puis vous peindre. Quelques moments vont décider à jamais de la félicité ou du malheur de ma vie. Je suis fâchée de la précipitation que votre père a mise à déterminer une affaire dans laquelle on ne peut apporter trop de réflexion.

J'ai mille choses à vous dire, que je ne peux confier qu'à vous.

Attendez-moi seule à votre appartement ; je me rendrai chez vous aussitôt après le dîner.

Adieu, votre tendre amie,

Émilie Montaigu.

LETTRE XXIX.

Réponse de miss Fermor, à miss Montaigu.

Je resterai dans ma chambre, et je n'y serai que pour vous, ma chère.

Je vous plains, ma pauvre Émilie, mais je suis incapable de vous donner le moindre conseil.

Tout le monde serait bien surpris de vous voir hésiter un moment.

Votre fidèle amie,

Bell Fermor.

LETTRE XXX.

Miss Montaigu, à miss Fermor.

La visite que je devais vous faire est retardée par un événement qui sur-

passe mes espérances. Sir Georges vient de recevoir une lettre de sa mère, où elle le presse instamment de remettre son mariage au printemps, pour quelques raisons très-importantes à sa fortune, et qu'elle lui expliquera bientôt avec détail dans une autre lettre.

Il m'a fait part de cet incident d'un ton grave et avec une tranquillité que vous ne pouvez concevoir. Pour moi, j'ai reçu la nouvelle avec un mouvement de joie qu'il ne m'a pas été possible de lui cacher.

Maintenant, j'aurai le temps de consulter à loisir mon cœur et ma raison, et de rompre avec lui peu à peu, si je le crois nécessaire.

A quelle situation critique je viens d'échapper, ma chère ! Forcée de prendre un parti décisif, dans vingt-quatre heures, il fallait accepter la main d'un homme qui, je le crains bien, a peu de moyens de me rendre heureuse,

ou rompre avec lui d'une manière qui nous aurait infailliblement livrés l'un et l'autre à la censure d'un monde impertinent qu'on doit toujours craindre d'occuper, quelque peu fondées que soient ses railleries.

Je vous avouerai, ma chère, que ce mariage m'effraye de plus en plus. La situation présente de sa fortune met tous ses défauts en pleine vue. Le capitaine Clayton, sans autre avantage que son état et son revenu modique, était humble, modeste, affable à ses inférieurs, poli envers tout le monde, et je me figurais qu'il possédait quelques-unes de ces vertus plus actives, que la médiocrité de sa fortune l'empêchait de montrer. C'est avec peine que je le vois; sir Georges, enrichi par un héritage immense, est vain, minutieux, intéressé, tout à la fois prodigue dans ce qui peut satisfaire les caprices de sa vanité, de son ostentation, et froid, in-

différent pour tout ce qui intéresse le besoin des autres. Ce caractère est-il fait pour assurer ma félicité ? Non, ma chère, nous n'étions pas formés l'un pour l'autre; nos manières de voir sont trop différentes. Mon bonheur est dans l'amitié, dans les tendres sentiments du cœur, dans les douceurs de la vie domestique; le sien est dans les dehors fastueux de l'opulence, dans la richesse des vêtements, des équipages, dans tout cet éclat qui, tandis qu'il excite l'envie, n'est que trop souvent le vain simulacre du bonheur.

Je dirai plus : les mariages ne sont presque jamais heureux avec une grande disproportion de fortune. L'amant, devenu mari, conserve difficilement la tendresse passionnée de ses affections, du moins chez la plupart des hommes. Cette vérité ne se confirme que trop chaque jour; alors il commence à calculer combien de mille livres de plus

il pouvait espèrer avec une autre femme, et peut-être soupçonne-t-il la sienne de l'avoir épousé par ces motifs intéressés qu'il trouve alors dans son cœur. Les soupçons, la froideur, la perte mutuelle de confiance et d'estime, suivent bientôt ce premier mouvement de regret.

Je retournerai ce soir avec vous à Sillery, ma chère Bella ; je n'ai de satisfaction que près de vous. Mistriss Melmoth est tellement prévenu en faveur de sir Georges, qu'elle me persécute sans cesse de ses louanges. Elle est fort contrariée de ce retard, et de la manière dont je le prends.

Venez bien vîte, ma chère, féliciter votre sincère amie,

Émilie Montaigu.

LETTRE XXXI.

Miss Fermor, à miss Montaigu.

Je me réjouis de tout mon cœur avec vous, ma chère; au moins vous aurez le plaisir d'être cinq ou six mois de plus votre maîtresse; considération qui ne me paraît point du tout à dédaigner, surtout lorsqu'on n'est pas lié par un sentiment bien vif; et puis vous aurez le temps de voir si quelque autre ne vous conviendrait pas davantage, et du moins, lorsqu'il deviendra votre époux, vous saurez s'il vous plaît réellement. Envoyez-le rejoindre son régiment à Montréal avec les Melmoth; passez l'hiver avec moi, recevez les hommages de quelque adorateur; et s'il tient contre six mois d'absence et les petits soins d'un homme agréable, je crois

que vous pourrez en toute sûreté vous unir à son sort.

A propos de cette légère insinuation de coquetterie, n'auriez-vous pas vu le colonel Rivers? Il y a deux jours qu'il n'a paru ici; je commence à être jalouse de cette petite impertinente de Mamselle Clairant.

Adieu. Votre amie,

BELL FERMOR.

P. S. Rivers est décidément fou: j'en reçois à ce moment une lettre qui n'a pas le sens commun; il est dans la campagne pour acheter des terres; il aurait bien mieux fait de rester avec nous, et de partager nos plaisirs; si je savais où il est, je lui écrirais; mais le voilà dans quelque sphère étrangère à nous autres humains: sur les rives de de Saint-Laurent, dit-il, le ciel sait où il conduit ses pas: il vous dit mille

choses aimables ; au reste, je vous porterai sa lettre, pour m'éviter la peine de vous les répéter.

J'ai une sorte d'idée qu'il ne sera pas très-malheureux du retard ; j'aurais beaucoup d'empressement à l'en informer.

Adieu, ma chère Émilie.

LETTRE XXXII.

Le colonel Rivers, à miss Lucie.

Je suis maintenant, ma chère Lucie, dans les contrées les plus sauvages de l'univers, j'entends de celles qui sont habitées. Dans un espace de plusieurs milles, on ne trouve que des bois et quelques maisons éparses, du côté de la rivière. Cependant ces déserts n'ont rien de triste pour moi ; ils me sont indifférents comme les plus beaux

lieux ; tous ceux où mon Emilie n'est pas, sont à mes yeux les mêmes. Je cherche vainement quelques distractions, je n'en trouve nulle part ; rien ne peut l'éloigner de ma pensée ; je veux, à chaque instant, retourner à Québec ; je ne soutiens pas l'idée cruelle de ne plus la revoir avant son départ du Canada.

Cette propriété à vendre, dont on m'avait parlé, appartient à une dame, et je suis en ce moment chez elle ; c'est une veuve d'environ trente ans, fort aimable, d'un extérieur avantageux, beaucoup de vivacité d'esprit et de jugement, cultivés par des lectures que la solitude absolue de son habitation lui a rendues comme nécessaires ; elle a une physionomie ouverte, des manières prévenantes ; et je trouve dans sa conversation une franchise, une candeur qui me plairaient beaucoup, si quelque chose pouvait m'être agréa-

ble, dans la disposition fâcheuse où est mon esprit. Au milieu des soins et des politesses que je me crois obligé de lui rendre, il semble qu'elle découvre en moi ce fonds de mélancolie que je ne puis vaincre; elle cherche sans cesse à me procurer quelque plaisir, comme si elle devinait tout le besoin que j'ai de me distraire.

12 octobre.

Madame Desroches est extrêmement compatissante; elle voit mon chagrin, et n'épargne aucun soin pour essayer de l'adoucir; elle veut absolument que nous allions ensemble dans sa chaloupe visiter la petite propriété qu'elle a sur la rivière, et qui est située vis-à-vis l'île Barnabé. Elle réunit deux ou trois personnes habitant son voisinage, pour rendre cette partie plus agréable.

Isle Barnabé, 13 octobre.

Je viens de faire une singulière visite ; c'est à un hermite qui, depuis soixante ans, vit seul dans cette île. Je suis allé vers cet homme avec une forte prévention contre lui ; j'ai la plus mauvaise opinion de ceux qui fuyent la société et cherchent à vivre dans un état si contraire à notre nature. Si j'étais un de ces monarques tyrans, et que je voulusse infliger la punition la plus cruelle que l'homme puisse éprouver, j'exclurais les criminels de toute espèce de société, et je les priverais à jamais de la vue consolante de leurs semblables.

Je suis malheureux même de la solitude à laquelle on est forcé dans un vaisseau ; nulle expression ne peut rendre le mouvement de joie que j'éprouvai lorsque je vins en Amérique, à la seule vue d'un pays habité ; le premier être qui m'apparut, la première

maison, le premier feu indien dont j'aperçus la fumée s'élever au-dessus des arbres, me causèrent les plus vifs transports que je ressentis jamais; je connus alors toute la force de ces liens qui nous unissent l'un à l'autre, de cette affection réciproque à laquelle nous devons notre bonheur ici bas.

Mais je reviens à mon hermite; sa vue a détruit ma prévention fâcheuse; c'est un vieillard d'une taille au-dessus de la moyenne; ses cheveux et sa barbe, blanchis par l'âge, ajoutent à la vénération que sa figure inspire; ses regards semblent exprimer qu'il a connu de plus beaux jours, et il règne dans toute sa personne un air de bienveillance et de bonté. Il m'a reçu de la manière la plus engageante, m'a présenté toutes les provisions que renfermait sa petite cellule, du lait frais, des fruits et de l'eau qu'il était allé chercher dans une source voisine.

Après un moment d'entretien, je n'ai pu m'empêcher de lui témoigner ma surprise, qu'un homme bon et plein d'humanité, comme il le paraissait, pût trouver son bonheur à fuir la société de ses semblables; je lui ai fait, à ce sujet, beaucoup de réflexions qu'il a écoutées poliment et avec la plus grande attention :

« Vous paraissez, m'a-t-il dit, d'un » caractère à compatir au malheur des » autres; mon histoire est courte et » simple : j'aimai la plus aimable des » femmes, et j'en fus aimé; mais l'am- » bition de nos familles qui avaient » l'une et l'autre des vues intéressées » sur nous, vint traverser une union » d'où notre bonheur dépendait; ma » Louisa se voyant menacée de con- » tracter, sans délai, d'autres engage- » ments avec un homme qu'elle détes- » tait, me proposa de fuir la tyrannie » de nos parents; elle avait un oncle

» à Québec, qui paraissait avoir pour
» elle une affection particulière.

» Les déserts du Canada, me dit-
» elle, nous offriront peut-être un asyle
» que notre pays nous refuse. Après un
» mariage secret, nous nous embar-
» quâmes : ce voyage mit le comble à
» nos malheurs. J'abordai sur le rivage,
» voulant chercher quelques rafraîchis-
» sements pour ma Louisa ; je revenais
» heureux de cette pensée que j'avais
» pu me rendre utile à l'objet de ma
» vive tendresse, lorsqu'une tempête,
» s'élevant tout-à-coup, me força de
» chercher un abri dans cette baie :
» l'ouragan devint furieux ; je vis ses
» progrès avec une angoisse que je ne
» puis dépeindre ; le vaisseau, qui était
» en vue, ne put résister à sa violence :
» les matelots descendirent dans la cha-
» loupe ; ils eurent l'humanité d'y pla-
» cer ma Louisa ; ils faisaient force de
» rames pour aborder vers la terre où

» j'étais ; mes yeux étaient fixés sur
» eux avec effroi ; je restais immobile
» sur le rivage, les bras tendus pour
» la recevoir ; j'élevais au ciel les
» vœux ardents de mon cœur oppressé,
» lorsqu'une vague furieuse renversa
» la chaloupe : j'entendis un cri géné-
» ral, je crus même distinguer la voix
» de ma Louisa ; le frêle bâtiment ré-
» sistait encore ; les matelots employè-
» rent leurs derniers efforts : une se-
» conde vague survint ; je ne les vis
» plus !.....

» Cet affreux spectacle ne sortira
» jamais de ma pensée ; je tombai sans
» mouvement sur la terre ! Lorsque je
» revins à la vie, le premier objet qui
» frappa mes yeux fut le corps inanimé
» de ma Louisa, étendu à mes pieds ;
» le ciel me donna la triste consolation
» de lui rendre les derniers devoirs.
» Tout mon bonheur est enseveli dans
» son tombeau !..... Je fléchis le ge-

» nou près d'elle, et je fis intérieure-
» ment le vœu au ciel de rester dans
» ces lieux, jusqu'au moment où il me
» rejoindrait à celle que j'avais si ten-
» drement aimée : tous les matins, je
» visite la terre qui couvre ses restes
» précieux, et j'implore du Dieu de
» bonté la grâce de hâter ma fin. Je
» sens que nous ne serons plus long-
» temps séparés ; j'irai bientôt me
» réunir à elle pour ne plus la quitter.»
Il s'est arrêté ; et, comme s'il eût oublié qu'il n'était pas seul, il est sorti d'un pas précipité, et s'est avancé vers un petit oratoire qu'il avait bâti, sur le rivage, près du tombeau de sa Louisa ; je l'ai suivi de loin, et je l'ai vu tomber à genoux ; mais, respectant sa douleur, je suis revenu à son habitation.

Quoique je ne puisse pas précisément louer sa conduite, je fais plus que de l'excuser ; j'admire presque

l'exil éternel où le sentiment de sa perte le condamna. La dévotion est peut-être le seul baume salutaire aux blessures qui viènent d'un amour malheureux : le cœur est trop amolli par la tendresse pour attendre du soulagement des remèdes ordinaires.

Sept heures du soir.

Me voici de retour auprès de madame Desroches et de sa petite société, personne n'ayant eu la curiosité de m'accompagner chez l'hermite. J'ai trouvé dans la conversation de ce respectable vieillard tout l'agrément que celle d'un homme du monde aurait pu m'offrir. Il était touché jusqu'aux larmes du vif intérêt qu'il me voyait prendre à ses chagrins. Nous nous sommes quittés à regret ; j'aurais désiré lui faire accepter un léger témoignage d'amitié, mais il s'y est absolument refusé.

J'apprends qu'un vaisseau est prêt à

mettre à la voile pour l'Angleterre ; madame Desroches veut bien y faire passer ma lettre. Nous allons retourner demain matin à sa maison.

Adieu, ma Lucie. Votre tendre et affectionné frère,

Édouard Rivers.

LETTRE XXXIII.

Miss Fermor, à miss Lucie.

Cet original de Rivers me fait mourir d'impatience ; il erre à travers les bois et les déserts, tandis qu'il nous fait un si grand vide ici ! Nous avons tous les jeudis une assemblée charmante chez le général, et nous avons eu encore un autre bal depuis qu'il est parti pour son ridicule voyage ; ce pauvre Rivers ! je le regrette partout où je vais. Il n'est plus question, dans ce pays,

que de bals, de jeux et parties de plaisir ; mais toutes ces fêtes n'ont plus de charme pour moi, sans mon aimable exilé.

Je viens d'assister aux cérémonies des trois sortes de religions que nous avons ici ; je suis allée à la messe, au temple, et à l'église protestante ; mais, comme je suis d'une constance à toute épreuve, je suis revenue mille fois plus satisfaite de la mienne. Une idée singulière m'a frappée, du moins quant à leur extérieur. L'église romaine m'a paru comme une femme de la ville chargée d'atours et d'ornements riches, placés sans goût ; l'église protestante, comme une fille de campagne grossière ; et l'église anglicane, comme une femme de qualité, d'une mise simple et élégante : sans art agréable dans sa parure, comme dit Horace, mon auteur favori ; sérieusement je trouve, dans le culte et les cérémonies de l'é-

glise anglicane, une simplicité noble qui me préviendrait fort en sa faveur, lors même que je serais étrangère à sa doctrine.

Sir Georges part ce soir pour Montréal avec la famille Melmoth. J'ai enfin obtenu de garder mon Émilie encore cinq ou six semaines. Le départ de sir Georges me réjouit véritablement; je suis lasse de ce sourire continuel, de cette contenance insignifiante, d'un homme qui veut parler, et ne dit jamais rien. Je crois que je pourrai bien employer quelque jour toute mon influence auprès d'Émilie, pour l'engager à le congédier; elle mourra, dès les premiers jours, du seul ennui de sa conversation.

Adieu, ma chère; on m'appèle: toute la société dîne à la maison.

Neuf heures du soir.

Dieu soit loué! notre amant est

parti ; les adieux mutuels se sont faits avec une philosophie admirable ; c'est le couple d'automates le plus tranquille qu'on puisse voir.

Le domestique de votre frère se présente pour me dire qu'il va rejoindre son maître. J'ai grande envie de répondre à sa lettre, et de lui signifier l'ordre exprès de revenir.

LETTRE XXXIV.

Le colonel Rivers, à miss Lucie.

J'AI visité la possession que madame Desroches a le projet de vendre ; elle est située dans le pays le plus sauvage de l'univers. J'espérais que ce voyage pourrait me distraire un peu ; mais je m'en flattais vainement. Rien ne m'intéresse ; aucun objet ne peut fixer mon attention ; une idée seule occupe mon esprit ; cette femme charmante me suit

partout ; j'erre dans chaque lieu d'un pas incertain, comme le premier homme quand il fut chassé du paradis terrestre; et ces pays nouveaux pour moi, que je parcours indifféremment, ne m'offrent rien du calme que je croyais y trouver.

Madame Desroches sourit, et me dit que je suis amoureux ; mais ce n'est pas un sourire malin, c'est celui de la compassion et de l'intérêt. Votre sexe a beaucoup de pénétration dans ce qui regarde le cœur.

Je reçois à l'instant une lettre de miss Fermor, qui me presse de retourner à Québec : elle m'apprend que le mariage d'Émilie est retardé jusqu'au printemps, ma chère Lucie. Quelle est la faiblesse du cœur humain ! En dépit de ma raison, une lueur d'espoir vient me ranimer. Je pars sur-le-champ ; je ne puis contenir ma joie.

Adieu. Édouard Rivers.

LETTRE XXXV.

John Temple, au colonel Rivers.

Vous ne pouvez imaginer, mon cher Edouard, combien votre absence est pénible aux douairières pour lesquelles on doit avouer que votre charité s'est montrée souvent excessive. Ce serait une vraie jouissance pour vous d'entendre leurs doléances mutuelles sur la perte de cet homme charmant, l'homme à sentiment, la perfection du bon goût, parce qu'il aime la beauté dans sa pleine maturité, et ne trouve pas qu'une femme soit digne de son attention qu'elle ne compte cinq ou six lustres. C'est une perte qu'il sera difficile de réparer; car, il faut en convenir, votre goût est assez original.

J'ai vu l'ancien objet de vos préférences, lady H*** ; elle m'a protesté

que si vous eussiez fixé votre séjour à Londres, elle ne croyait pas qu'elle eût jamais senti la moindre disposition à changer ; mais un amant éloigné, m'a-t-elle observé judicieusement, ne doit plus, en quelque sorte, être regardé comme tel : Dites au colonel Rivers, a-t-elle ajouté, « que j'ai lu dernière-» ment les adieux d'une Française de » qualité à un évêque de son intime » connaissance, et qu'elle s'exprimait » ainsi : Que votre absence ne soit pas » de longue durée, Monseigneur, et » souvenez-vous qu'une maîtresse est » un bénéfice qui oblige à résidence. » J'ai ouï dire que, peu de jours après votre départ, Jacques Wilmot eut l'honneur d'essuyer les larmes de la belle veuve.

Je vais ce soir au Wauxhall, et demain je me propose de partir pour ma maison de Rutland, d'où vous aurez bientôt de mes nouvelles.

Adieu. Je ne puis jamais trouver le temps d'écrire de longues lettres dans cette ville. Je vous dirai cependant que j'ai fait une visite à mistriss Rivers et à votre sœur : la première est très-bien, mais paraît fort triste de votre éloignement ; quant à votre sœur, elle est devenue charmante, et je crois que je ne voudrais pas répéter souvent mes visites.

Adieu. Votre ami,

JOHN TEMPLE.

LETTRE XXXVI.

Le colonel Rivers, à John Temple.

J'ARRIVE d'un petit voyage que je viens de faire sur les bords de la rivière. Un vaisseau devant partir aujourd'hui, je me hâte de répondre à votre lettre.

Vous me faites plaisir de m'appren-

dre que ma chère lady H*** m'ait donné pour successeur un homme aussi bien, sous tous les rapports, que Jacques Wilmot. Je désire sincèrement que les dames choisissent toujours de même leur sigisbé.

Je serais, en vérité, bien déraisonnable d'exiger de la fidélité à près de quatre milles de distance, et surtout lorsque l'époque de mon retour est illimitée. Sans doute mon éloignement doit être regardé comme une abdication. Je suis, à tous desseins et projets, mort civilement comme amant, et la chère lady a bien le droit de considérer son cœur comme une place vacante, et de procéder à une nouvelle élection. Je ne sollicite plus qu'une petite part dans son souvenir, et j'ose espérer qu'elle voudra bien me la conserver.

Que j'aye trouvé quelque distraction dans la société des douairières, c'est

une chose que je ne veux pas nier ; mais je vous observerai que c'était moins par goût que d'après mes principes de faire aussi peu de mal que possible dans mes petites excursions de galanterie. L'usage permet aux hommes de s'écarter un peu de la règle stricte du devoir dans les affaires d'amour, mais j'ai toujours cherché à m'en rapprocher autant que je l'ai pu.

Les femmes mariées doivent, à mon avis, être regardées comme des fruits défendus. J'abhorre la séduction de l'innocence ; et je suis trop délicat, trop fier, le dirai-je ? pour m'attacher à des beautés vénales. Que pouvais-je donc faire avec un cœur trop actif pour rester absolument en repos, et n'ayant pas encore trouvé l'objet qui devait le fixer ? Les veuves étaient là ; je pensai que, dans ma situation, elles seules pouvaient remplir agréablement mes vues, et se trouvaient d'ailleurs assez

d'expérience pour garder elles-mêmes leur vertu.

J'ai dit que les femmes mariées me paraissaient devoir être considérées comme des fruits défendus ; mais je m'explique, c'est en Angleterre ; car mes idées à cet égard changeront aussitôt que j'aurai touché les terres de France.

Telle est la force étonnante des préjugés de chaque pays, que je ne me rappèle pas avoir jamais fait la cour à une Anglaise mariée, non plus qu'à une Française qui ne le fût pas. Les mariages en France étant, pour l'ordinaire, arrangés par les parents, l'inclination mutuelle embellit rarement ce lien ; alors la galanterie semble être une condition tacite, quoiqu'elle ne soit pas précisément exprimée dans le contrat. Mais je reviens à mon plan, que je trouve le meilleur ; je le recommanderais volontiers à tous les jeunes

gens qui sentent comme moi le besoin d'aimer avant de rencontrer celle qui doit les fixer invariablement.

D'après toutes ces réflexions, je pense que les veuves devraient élever une statue en mon honneur, pour reconnaître mes soins officieux d'employer toute mon éloquence à persuader que l'amour de l'ordre, la morale, le décorum, exigeaient que tout homme, à son entrée dans le monde fût d'abord leur admirateur ?

Je reçois à l'instant votre lettre du Rutland, et je vous dirai, mon cher John, qu'elle m'a presque impatienté. Vos idées restreintes sur l'amour sont vraiment ridicules. La coutume n'a déjà que trop répandu le poison de l'ennui sur l'existence de la plus belle partie de notre espèce ; mais vous la réduiriez à une insipidité plus triste encore que celle où notre tyrannie l'a condamnée.

Vous voudriez, pour cet aimable sexe qui fut principalement formé pour la tendresse, borner le plaisir d'aimer, d'être aimé, et le charmant pouvoir de plaire à trois ou quatre années. Les femmes sont nées avec des affections plus vives que les hommes, et leur éducation aide encore à développer leur sensibilité. Otez-leur le privilége d'être agréables aussi long-temps que la nature les rend telles, seul privilége que nous leur accordions, c'est un mélange de cruauté, de mauvais goût, dont je ne vous aurais pas cru capable, malgré votre prévention pour les beautés printannières.

Quant à moi, je persiste toujours dans cette opinion, que les femmes ne sont jamais plus séduisantes que lorsqu'elles joignent les agréments de l'esprit à ceux de l'extérieur, et qu'elles éprouvent le doux sentiment qu'elles inspirent; pour mieux dire, je ne les

trouve charmantes qu'à cette époque de leur vie.

Une femme, dans la première jeunesse, est comme un arbre en fleur, et dans le second âge lorsqu'il est en fruit; mais une femme qui peut conserver le charme de la beauté lorsque ses facultés morales sont développées dans toute leur perfection, ressemble à ces arbres nés dans un climat plus heureux, qui portent ensemble les fleurs et les fruits.

Le croiriez-vous, John, que j'aye pu vivre impunément plusieurs jours, tête à tête, au milieu des bois, avec une femme telle que je viens de vous la dépeindre? une veuve très à mon gré, jeune encore, cinq ou six ans de plus que l'âge intéressant pour moi, selon vous; jolie, vive, sensible; et ce n'est pas la flatter, c'est seulement lui rendre justice. J'aurais bien à vous donner quelques motifs de mon indifférence;

mais vous êtes un traître en amour, et ne méritez pas d'être initié dans aucun de ses secrets.

Je vous dispenserai volontiers de vos visites à ma sœur : j'ai autant de raison de souhaiter qu'il n'existe jamais nulle espèce de liaison entre vous, que j'en ai d'aimer celle qui nous attache l'un à l'autre.

J'ai lu avec peine ce que vous me dites au sujet de ma mère ; mais la raison me retient ici ; ne voulant pas, dans aucun temps, lui demander le peu qui doit me revenir de son bien, je ne pourrais vivre en Angleterre avec les revenus de ma place actuelle, tandis qu'ils suffiraient pour me faire mener le train de vie d'un seigneur dans le Canada.

Adieu. Je ne puis vous écrire plus longuement ; les instants que je vous donne sont dérobés à la plus aimable des femmes, à qui je vais faire une

visite ; vous en êtes sûrement très-reconnaissant; mais pour alléger le poids de votre obligation, je vous dirai que ma voiture n'était pas encore à la porte. Adieu.

Elle est prête, et je vous quitte pour cette fois.

Votre ami,

Édouard Rivers.

LETTRE XXXVII.

Miss Fermor, à miss Lucie.

Notre fugitif est revenu, ma chère, dans une disposition de gaîté que je ne lui avais pas encore vue : il a passé la journée avec nous. S'il désirait que nos humeurs fussent en harmonie avec la sienne, il a dû être content. Nous avons fait une charmante promenade dans le bois ; nous y avons ri, chanté,

couru comme trois véritables enfants. Je n'avais pas encore passé de moments aussi gais depuis mon arrivée dans le Canada. J'aime infiniment à me livrer quelquefois à une joie folle ; et les habitants de ce pays, qui d'ailleurs n'y sont pas naturellement portés, ne s'y abandonnent jamais. Votre frère est charmant dans ces sortes d'occasions. Le temps était superbe et magnifique, pour employer la phrase des Canadiens; mais quand je voudrais vous parler plus long-temps sur le haut style de la nation, il me serait difficile de vous en dire davantage, car c'est à peu près les seuls mots qu'il renferme. J'ai signifié à votre frère qu'il eût à venir tous les matins, jusqu'au soir, pour nous accompagner dans nos promenades, et ce chaque jour, sans y manquer.

Ce pauvre Rivers ! il était transporté de nous revoir; nous partagions vivement sa joie, quoique ma dissimulée

compagne prît beaucoup de peine à feindre un air tranquille. Je n'ai jamais vu deux êtres plus heureux, et qui fissent plus d'efforts pour cacher les deux mouvements de leur cœur.

Savez-vous que Fitzgérald est un jeune homme charmant ? J'ai un instinct vraiment admirable ; car j'ai deviné la finesse et la vivacité de son esprit, à son nez aquilin et à ses petits yeux perçants, indice sûr qui ne m'a jamais trompé dans mes jugements. Je crois que nous allons commencer à jouer un rôle intéressant ; je ne sais si je ne l'admettrai pas à notre aimable trio, pour en faire mon sigisbé. Je lui ai fait part de mes vues sur lui, et il en est enchanté. J'ai quelque soupçon qu'il pourrait bien avoir un peu de cette étourderie folâtre que j'aime tant ; alors c'en est fait de moi. S'il joint ce charme à ses autres agréments, je suis une femme perdue.

Il paraît avoir une imagination brillante, un excellent naturel, et cette fierté de caractère des Irlandais. Il va se ruiner ici; mais c'est son affaire et non la mienne. Il fait mille dépenses folles, où il ne consulte que ses fantaisies.

Son extérieur est agréable; il a des yeux expressifs et de belles dents, les seules beautés que je demande. Il est marqué de la petite vérole, ce qui, chez les hommes, donne un regard sensible; il a une démarche fière, et l'air vraiment distingué d'un gentilhomme.

Mais il vient: le vainqueur paraît! Je l'aperçois à travers les arbres; il est maintenant en pleine vue, à vingt pas de la maison. Il est parfaitement à cheval, Lucie, preuve certaine d'une bonne éducation. Ce jeune homme est bien né: on voit qu'il a une idée juste des choses et des convenances de la so-

ciété. Je crois bien que je lui ferai l'honneur de l'admettre à ma cour.

Émilie s'étonne que je n'aye jamais rien éprouvé d'un sentiment particulier; la cause en est fort simple : j'ai prévenu toute affection tendre pour un seul homme, par mes petits manéges de coquetterie avec une vingtaine; c'est bien en vérité la recette souveraine contre ce danger. Sans doute, ma chère, vous vous préservez aussi des piéges du petit dieu par un moyen semblable. Notre heure n'est pas encore venue.

Adieu ! Votre amie,

BELL FERMOR.

LETTRE XXXVIII.

Le colonel Rivers, à miss Lucie.

ME voici de retour à Québec, ma chère Lucie; je viens d'y recevoir avec

un grand plaisir des nouvelles satisfaisantes de votre santé et de celle de ma mère, quoique d'une manière indirecte. M. Temple me mande qu'il vous a fait une visite; me pardonnerez-vous, ma chère, une liberté, dont la seule cause vient de la plus tendre amitié, si je vous prie de l'éloigner de votre société, du moins autant que la politesse le permettra?

C'est un homme très-agréable, et peut-être beaucoup trop. Réunissant d'ailleurs mille vertus estimables, c'est l'homme que j'aime de prédilection, mon ami le plus cher; et dans tout ce qui n'intéresse pas votre sexe, il est d'une délicatesse intacte; mais son genre de vie est extrêmement relâché, et ses idées sur les femmes sont indignes du reste de son caractère. Il ne connaît pas les perfections séduisantes qui prêtent un charme si doux à la plus estimable partie de votre sexe; il est

étranger à vos aimables vertus, et plus encore, du moins je le crains, à ce tendre attachement qui peut seul faire le bonheur d'une femme vertueuse. Cependant il est poli, attentif; et ses manières, quoique naturelles, savent tromper une âme simple, et lui persuader qu'elle est tendrement aimée, lorsqu'elle n'inspire qu'un sentiment injurieux à sa vertu. Il a toutes les qualités qui peuvent commander l'estime; il est noble, généreux, ouvert, brave, grand dans sa manière d'obliger; enfin c'est l'être le plus séduisant et le plus dangereux pour une jeune personne sans expérience, dont le cœur innocent et pur ne connaît pas encore les artifices de notre sexe.

Ma Lucie, parlez-moi franchement, je sais qu'il est incapable de former sur vous aucun dessein que l'honneur puisse condamner, lorsque vous ne seriez pas la sœur de son ami, et j'ai bien la cer-

titude qu'il employerait vainement auprès de vous le langage de la séduction, s'il pouvait s'oublier à ce point ; mais c'est de votre cœur que je me défie, c'est lui seul qui me donne des sollicitudes ; vous êtes jeune, formée pour plaire; vous avez l'aimable inexpérience de votre âge, et n'avez encore distingué personne; je vous l'avoue, ma chère Lucie, l'intérêt que je prends à votre repos me fait craindre extrêmement que, sans le vouloir, un penchant trop vif ne vous attache à un homme que ses goûts naturels éloignent du mariage, et qui, d'après son caractère, ne pourrait jamais reconnaître la tendresse d'une âme comme la vôtre.

J'ai vu ma charmante Émilie ; l'accueil flatteur que j'en ai reçu ne me laisse plus douter de son amitié pour moi. Cependant je ne suis pas absolument content ; mais son air de tranquillité, et la manière dont elle supporte

le retard du mariage, me persuadent fort qu'elle n'a pas une grande passion pour l'époux qui lui est destiné : sans doute elle s'immole à l'ambition de ses parents. Que ne m'est-il permis d'espérer ? Mais que puis-je attendre ? Lorsque j'aurais le bonheur de lui plaire, si quelque circonstance rompait ses engagements avec sir Goorges, ma fortune ne me permettrait pas d'unir mon sort au sien, sans la réduire presque au besoin dans ma patrie, ou la condamner à un exil éternel dans le Canada. Je n'ose me demander quels sont mes vœux, mes espèrances, et cependant je m'abandonne entièrement au charme qui m'attire près d'elle. Non, je ne veux pas chercher à pénétrer dans l'avenir ; je dois me contenter aujourd'hui de la douce idée que j'ai peut-être une première place dans son estime et dans son amitié, que je puis avoir la jouissance de lui prodiguer ces petites atten-

tions délicates, si précieuses pour un cœur sensible, attentions que l'amant paraît bien peu connaître. Il est parti pour Montréal, et j'ai ouï dire qu'il avait été fort gai dans le cours de son voyage, quoiqu'il s'éloignât de son amante.

J'ai passé deux jours de bonheur à Sillery, près d'Émilie et de votre amie Bell Fermor. Je dois les revoir demain chez le gouverneur qui réunit une assemblée charmante tous les jeudi.

Adieu. Votre affectionné frère,

Édouard Rivers.

P. S. Vous recevrez encore une lettre de moi par un vaisssau qui doit partir la semaine prochaine.

LETTRE XXXIX.

Le colonel Rivers, à John Temple.

Je reçois à l'instant une lettre de madame Desroches, la dame chez laquelle je viens de passer une huitaine de jours, et qui ma témoigné tout l'intérêt de l'amitié. Je suis assez heureux pour trouver l'occasion de lui rendre un service, dans lequel j'aurai besoin de votre complaisance.

C'est au sujet de quelques terres dont elle a fait anciennement l'acquisition ; cette vente ayant été faite sous seing privé, donne lieu à des contestations qui pourraient lui enlever cette propriété. Je vous envoie les papiers relatifs à l'affaire ; je vous prie de ne pas différer un moment à la consulter, et de faire toutes les démarches nécessaires pour prévenir les

suites de cette injuste chicane. La guerre, et les incursions des Indiens qui se sont alliés avec nous, sont les motifs qui ont toujours empêché madame Desroches de remplir les formes judiciaires de cette vente; mais elle est aujourd'hui en traité pour conclure cet acte le plus promptemnnt possible. S'il est nécessaire, employez tous vos amis et les miens. Mon homme de loi vous instruira de la meilleur marche à suivre. Chargez-vous aussi de toutes les dépenses que cette affaire occasionnera.

Adieu. Votre ami,

Édouard Rivers.

LETTRE LX.

Miss Fermor, à miss Lucie.

J'ai dansé la nuit dernière jusqu'à cinq heures du matin, et je n'éprouve au-

cune fatigue. Fitzgérald était mon chevalier ; il commence à m'occuper sérieusement. Le rusé personnage a des manières tour à tour indifférentes et attentives qui produisent un effet surprenant. Rien n'attache plus une femme de mon caractère à son amant, que les petites craintes de le perdre, et il possède au suprême degré cet art de conserver les cœurs.

Émilie et votre frère dansaient ensemble ; je ne les ai jamais vus si bien qu'ils étaient l'un et l'autre dans ce moment. Elle a été mille fois plus admirée à ce bal qu'au premier, et la raison en est toute simple; c'est qu'elle était mille fois plus agréable. Votre frère est vraiment un homme charmant ; c'est le favori de toutes les femmes. Il a ces petites attentions générales qui ne manquent jamais de les séduire : il peut même avoir des préférences pour une seule, sans que l'amour propre des

autres en soit blessé. Fût-il au milieu d'un cercle de vingt femmes, et l'objet de sa tendre prédilection fût-il du nombre, ses manières seraient telles, que chacune se persuaderait qu'elle occupe la seconde place dans son cœur, et qu'elle aurait eu la première, s'il ne l'eût donnée avant de la connaître.

Ses yeux aident encore à le rendre aimable ; car il sait les animer à son gré de l'expression la plus séduisante. Tout en lui peint ce qu'il veut dire ; les moindres choses deviènent agréables dans sa bouche : il leur prête une grâce que nul autre que lui ne pourrait, je crois, leur donner.

Fitzgérald a bien aussi des yeux expressifs, et, je vous assure, des yeux qui disent beaucoup. Son regard fier, distrait, indifférent, est véritablement irrésistible.

Nous avons eu déjà beaucoup de neige ; mais elle est un peu fondue : le

temps est maintenant fort agréable ; c'est un singulier mélange d'hiver et d'été. En quelques lieux vous voyez un pied de neige, plus loin la poussière vous incommode.

Adieu. J'entends une foule de petits maîtres à la porte.

Votre amie,

BELL FERMOR.

LETTRE XLI.

Miss Fermor, à miss Lucie.

LES sauvages nous assurent, ma chère, d'après leurs observations sur les castors, que nous aurons un hiver très-doux. Il semble que ces animaux se fournissent moins que d'ordinaire, lorsque la saison ne doit pas être rigoureuse; mais je trouve tout-à-fait ridicule que les castors ayent plus d'intelligence

que nous. Je vous dirai que nous sommes avec le cher futur dans les termes les plus réguliers. Sir Georges écrit une fois en quinze jours une lettre polie, sentimentale et diffuse, à laquelle Émilie répond sur le même ton, avec toute la régularité d'une correspondance de commerce. Il parle de revenir après Noël; nous l'attendons sans impatience, et nous cherchons à nous distraire autant que possible des peines de l'absence. Quelquefois elles sont un peu allégées par les petits soins de certaine personne que nous aimerions, je crois, bien autant que le paisible futur.

Malgré la judicieuse remarque sur les castors, le temps est très-froid, et nous avons encore eu beaucoup de neige. On me tranquillise, en m'assurant que ce n'est rien auprès de ce qui nous attend. Tout le monde travaille à se garantir du froid par des précautions qui m'effrayent d'avance : on calfeutre les

fenêtres, on ferme toutes les issues par où l'air pourrait entrer.

J'aime infiniment les chars d'hiver ; il y en a de deux sortes : la voiture découverte et celle fermée. La première est comme un cabriolet, et la seconde est à peu près comme un carrosse coupé. On les conduit sur la glace, où elles courent avec une rapidité surprenante. Nous n'avons pas encore assez de neige pour les employer ; mais leur forme paraît très-commode et me plaît beaucoup. Les voitures fermées doivent être extrêmement favorables aux tête-à-tête : les rideaux, tirés sur les fenêtres, vous dérobent à tous les yeux. Nous en aurons trois à notre disposition : celles de mon père, de Rivers et de Fitzgérald ; les deux dernières sont de la plus grande élégance, et sont uniquement destinées au service des dames. Votre frère et Fitzgérald rivalisent en dépense, et c'est à qui se ruinera le premier, pour

l'honneur de son pays ; je parierais dix contre un pour mon Irlandais. Ils cherchent tous les jours quelques nouvelles parties de plaisir qui puissent amuser les dames, et ce qui peut les flatter de ces petits présents que la galanterie permet de leur offrir.

Adieu, ma chère. Votre amie,

BELL FERMOR.

LETTRE XLII.

Le colonel Rivers, à miss Lucie.

JE n'aurai plus, ma chère, l'occasion de vous écrire souvent par les vaisseaux ; nous ne pouvons plus remettre qu'une fois par semaine des lettres au paquebot.

Mon Émilie me paraît toujours plus aimable ; je la vois souvent, et chaque

fois je découvre en elle de nouveaux agréments : elle joint à un jugement exquis une imagination embellie de toutes les connaissances qui appartiènent à votre sexe, une âme éveillée aux sensations les plus délicates, et ce caractère de douceur naturel aux Anglaises. Elle est extrêmement jolie, mais elle plairait encore à tous les cœurs sensibles, lorsque cet avantage lui manquerait, parce qu'elle possède l'âme de la beauté. Sans l'expression séduisante de la douceur et de la sensibilité, les traits les plus réguliers ne formeront jamais qu'un assemblage imparfait ; mais, avec ce charme enrraînant, il n'est pas de physionomie qui ne sache plaire. Cette douceur, cette sensibilité précieuse ne peuvent jamais se montrer sous un aspect aussi flatteur que dans mon Émilie. Je ne puis écrire sur un autre sujet, mais si vous la connaissiez, ma chère Lucie, vous me le pardonneriez.

On attend ma lettre. Adieu. Votre affectionné frère,

Edouard RIVERS.

P. S. Miss Fermor, votre amie, doit vous écrire incessamment une longue lettre.

LETTRE XLIII.

Mistriss Melmoth, à miss Montaigu.

MA chère Émilie, nous espérions, M. Melmoth et moi, que vous auriez mis plus d'empressement à venir nous rejoindre à Montréal. Je dois accorder quelque chose à votre amitié pour miss Fermor; mais il me semble que vous devez aussi quelques égards à des parents qui vous aiment tendrement, et à qui votre oncle vous a confié dans ses derniers instants. Je pourrais ajouter

qu'il est encore de certaines considérations que vous devez également à sir Georges; mais n'est-ce pas déjà vous déplaire que d'avoir seulement écrit son nom ? Vous n'ignorez pas, sans doute, que dans peu de jours la route d'ici à Québec sera tout-à-fait impraticable, au moins pour un mois, temps où les rivières auront une glace assez forte pour supporter les voitures sans danger.

Faut-il vous l'avouer, ma chère, je suis un peu jalouse de votre attachement pour miss Fermor, quoique personne ne lui rende plus de justice que moi, et ne la trouve plus aimable.

Si vous ne partez pas encore cette semaine, sir Georges devant aller incessamment à Québec, je voudrais que vous l'attendissiez pour revenir avec lui. Priez miss Fermor de vouloir bien vous accompagner à Montréal ; dites-lui que nous ferons tout ce qui dépendra

de nous pour lui rendre ce séjour agréable.

J'ai souffert quelques jours d'une petite fièvre ; mais je suis parfaitement rétablie maintenant.

M. Melmoth et sir Georges se portent fort bien ; ils sont l'un et l'autre très-impatients de vous revoir.

Adieu, ma chère. Votre affectionnée parente,

É. Melmoth.

LETTRE XLIV.

Miss Montaigu, à mistriss Melmoth.

J'ai mille raisons, ma très-chère parente, de vous faire excuser la prolongation de mon séjour à Québec. J'ai la plus grande estime pour sir Georges, et je n'oublie pas la force de nos engagements ; mais je ne pense pas que ce

soit un motif qui doive me rappeler à Montréal. L'état de suspension, pour ne pas dire plus, dans lequel sont aujourd'hui ces mêmes engagements, demande une réserve dans ma conduite qu'il est difficile d'observer, sans une apparence d'affectation, et son absence me délivre d'une fort pénible contrainte. Par la même raison, je ne puis l'accompagner, si je retourne près de vous, lors même que miss Fermor serait de la partie.

Un moment de réflexion vous fera sentir que les convenances exigent que je reste ici jusqu'à l'époque où sa mère me fera l'honneur d'approuver son choix, ou que la rupture de nos engagements sera publique. Mistriss Clayton est une mère prudente, une femme du monde, et peut considérer que la situation de son fils est changée depuis qu'elle a donné son consentement à notre mariage.

Je ne suis pas capricieuse, mais je vous avouerai que sa conduite envers moi, depuis son retour de New-Yorck, diminue beaucoup l'estime que j'avais pour lui. Certes il se trompe infiniment, s'il croit que l'augmentation de sa fortune lui donne à mes yeux un nouveau mérite; loin de là, sa position moins brillante me cachait autrefois des défauts que je vois trop bien aujourd'hui, et qui ne promettent pas le bonheur à un cœur comme le mien, ennemi des goûts fastueux, et ne pouvant jouir que des douceurs d'une vie simple et d'une affection intime.

Veuillez recevoir mes sincères félicitations sur votre rétablissement, et me croire pour la vie, ma chère parente,

Votre très-humble et obéissante amie,

E. Montaigu.

LETTRE XLV.

Miss Fermor, à miss Lucie.

J'ai vu s'éloigner du port le dernier vaisseau qui devait partir. Vous n'imaginez pas, Lucie, combien ce spectacle est triste. Nous voilà maintenant abandonnés à nous-mêmes, et séparés du monde entier pour tout l'hiver; il semble que cet isolement nous séquestre du nombre des vivants; je ne puis supporter cette idée. J'envoye mille soupirs, mille tendres vœux à notre chère patrie, que je n'ai jamais autant aimée qu'en ce moment.

Le croiriez-vous, Lucie? Je verserais des larmes si je l'osais; je suis sûre que je vais être toute une semaine d'une maussaderie insupportable. C'est la première fois que je me suis trouvée dans

une pareille disposition de tristesse, depuis mon arrivée dans le Canada. J'ai suivi des yeux le vaisseau jusqu'au moment où il a tourné le pont-levis, et, lorsqu'il a disparu à ma vue, j'ai senti mon cœur oppressé, comme s'il venait de perdre ce qu'il avait de plus cher. Je ne suis pas la seule affectée de cette manière : un nuage de tristesse obscurcit toutes les physionomies que je rencontre ; je suis allée ce matin à l'église, et je n'ai jamais vu tant de figures pâles et abattues.

Adieu. Je laisse ma lettre, pour la reprendre dans un moment plus gai ; je ne pourrai la faire partir avant quinze jours, autre circonstance agréable. Mon Dieu ! que ne donnerais-je pas aujourd'hui pour me retrouver en Angleterre, quoiqu'il fallût échanger le beau ciel du Canada contre des brouillards !

1er décembre.

Nous avons eu, pendant toute la semaine, de la neige sans interruption. Heureusement pour nous, votre frère et Fitzgérald ont été forcés de passer tout ce temps à Sillery, les chemins étant devenus impraticables.

Nous avons égayé ces tristes journées par toutes les distractions que l'on peut trouver à la maison, car il est impossible de faire un seul pas dehors. Les cartes, le volant, les petits jeux innocents, quelques réflexions philosophiques, d'autres sur l'amour; telles sont les occupations qui ont rempli notre temps : au total, cette semaine nous a paru loin d'être ennuyeuse.

A notre réveil, la neige s'élève plus haut que les fenêtres de nos appartements, et c'est à la lettre que tous les matins nous sommes obligés de l'écarter pour nous faire jour.

Je perds toute espérance de revoir jamais Québec ; mais ce qui me console un peu, c'est que les habitants de cette ville ne peuvent, ainsi que nous, communiquer avec leurs voisins, et je me flatte qu'il en est peu qui soyent distraits, dans leur maison, par une société aussi agréable que la nôtre.

Mais il ne faut pas s'abuser. Je sais que nous ne devons qu'à la rigueur du temps le plaisir d'avoir conservé près de nous plusieurs jours nos deux aimables chevaliers. Les dames nous en veulent de fixer à notre cour les deux hommes les plus séduisants du pays, et encore de nous attirer les hommages du plus grand nombre. Imaginez - vous que nous sommes presque toujours entourées d'une foule de petits maîtres, sans autres femmes qu'une vieille Française de qualité, ancienne connaissance de mon père, et qui bien certainement pourrait être ma mère.

Les assemblées du jeudi que donne le général, sont pour nous un triomphe complet. L'essaim nombreux d'admirateurs qui nous suit, fixe tous les yeux sur nous, et le reste de la société nous environne. Les jeunes miss nous jètent des regards mécontents, rougissent, agitent leur éventail; et votre insolente amie, assise fièrement au milieu de sa cour, défie ses rivales par un petit air d'impertinence vraiment agaçant.

Émilie, au contraire, modeste dans ses victoires, semble, par son air décent et ses manières douces et prévenantes, s'excuser auprès des femmes d'un tort difficile à pardonner, celui d'être la plus aimable. Quant à moi, je l'avoue, je n'ai pas cette déférence, et je ne me sens nullement disposée à rougir de ma supériorité.

Vos idées sur Québec sont parfaitement justes. Cette ville est à peu près comme une de celles d'Angleterre, du

troisième ou quatrième ordre ; beaucoup d'hospitalité, une société assez nombreuse, le jeu, la danse, la bonne chère, la critique, tels sont les plaisirs du pays. Vous voyez qu'ils sont bien propres à égayer nos longues soirées d'hiver, et qu'ils sont aussi très-convenables pour la rigueur du climat, dont on m'avait bien parlé, mais que je commence à sentir encore mieux.

J'ai ouï dire que la critique ne m'épargnait pas, et je le crois sans peine, car mon insolence envers les habitants mérite bien une petite vengeance ; mais, comme vous le savez, je me soucie fort peu de tout ce qu'on peut dire sur mon compte, lorsque je suis contente de moi ; d'ailleurs, je suis, à Sillery, hors des atteintes de l'envie et de la malignité.

On est querelleur naturellement à Québec, et dans ce moment toutes les sociétés sont désunies, je ne sais par

quelle cause ; peut-être est-ce un germe d'anciennes disputes qui n'auront pas été entièrement étouffées. Pour nous autres étrangers, nous n'avons que faire de nous en occuper. Vous n'imaginez pas, Lucie, combien nous sommes heureux de nous trouver à Sillery dans ce moment de dissentions, et d'être par-là exempts d'y entrer pour rien.

Mon père dit que les politiques du Canada sont toujours divisés, et ne s'entendent pas mieux que ceux du système germanique. Quant à moi, je ne trouve aucun détail politique, digne de m'occuper, que ceux des petites républiques de femmes. Si je puis conserver mon empire sur les cœurs, je laisserai volontiers les hommes se disputer sur tous les autres points.

J'observe une stricte neutralité dans mes opinions politiques, parce que de cette manière j'ai toujours l'espoir de

trouver des admirateurs dans les deux partis.

Adieu ; je n'ai plus que le temps de faire porter ma lettre.

Votre amie,

BELL FERMOR.

LETTRE XLVI.

Mistriss Melmoth, à miss Montaigu.

IL y a bien, ma chère Émilie, quelque chose de vrai dans ce que vous dites sur la délicatesse de votre position actuelle ; mais, tandis que d'un côté vous observez dans votre conduite les plus exactes convenances, ne les oubliez-vous pas un peu dans un autre point ?

Je suis très-loin de vouloir vous dire quelque chose qui vous soit désagréable ; cependant, je ne puis vous le cacher, miss Fermor est trop jeune et

d'une humeur trop gaie pour être un bon mentor. D'après le motif que vous alléguez, la maison de M. Melmoth est précisément la seule du Canada où, si j'ai la moindre expérience, vous puissiez vivre décemment jusqu'à la conclusion ou la rupture de votre mariage.

Vous faites injure à sir Grorges de le soupçonner capable de manquer à ses engagements, et je vois avec peine que vous êtes plus clairvoyante pour ses défauts, que vous ne paraissez disposée à lui rendre cette affection vive qui l'attache à vous et qu'il est en droit d'attendre de votre cœur. Permettez-moi de vous le dire ; il est comme tous les hommes de son âge et de sa fortune ; c'est celui que vous trouviez le plus aimable il y a si peu de temps, et dont vous ne pouvez sans injustice mettre en doute les sentiments.

Quoique je loue votre indifférence pour les plaisirs mensongers que donne

le faste, je trouve cependant qu'il est naturel de les aimer à votre âge ; et si je ne vous connaissais pas aussi bien, je vous dirais que cette philosophie, dans une jeune tête, particulièrement dans celle d'une femme, est tellement extraordinaire, qu'elle me serait fort suspecte. Les jouissances que donne la fortune, ont trop de charmes, aux yeux de la jeunesse surtout, pour être méprisées, si ce n'est par l'influence d'une passion plus vive.

Prenez garde à vous, ma chère Émilie ; je connais la bonté de votre cœur, mais je connais également son extrême sensibilité. Songez bien que si votre position actuelle avec sir Georges demande beaucoup de circonspection, elle en exige plus encore avec un autre. Cette situation est peut-être plus délicate qu'elle ne le serait dans le mariage.

Je vous attends, avec miss Fermor,

aussitôt que les routes seront praticables ; et, puisque vous trouvez de l'inconvénient à vous faire accompagner par sir Georges, priez le capitaine Fermor de vouloir bien le remplacer.

Je suis, ma chère, votre affectionnée parente,

E. Melmoth.

LETTRE XLVII.

Miss Montaigu, à mistriss Melmoth.

Je vous prie de croire, ma chère parente, que je vois mes engagements avec sir Georges sous un point de vue tout aussi favorable que vous puissiez le faire. S'il y a quelque changement dans ma manière d'être à son égard, il vient de celui que j'ai trouvé dans sa conduite envers moi, et que je puis seule connaître et juger. Quant aux ré-

flexions que vous me faites sur le mépris que je témoigne pour l'emploi fastueux des richesses, je vous répondrai seulement que cette disposition vient de mon caractère, et qu'elle existe réellement en moi, que cela soit ou non incompatible avec les goûts naturels de notre sexe.

Malgré les malignes insinuations que vous semblez vous plaire à me donner, soyez assurée que sir Georges est la première personne à laquelle je voudrais exprimer franchement tous les mouvements de mon cœur; cependant j'espère qu'il est possible de rendre justice au mérite, sans offenser même le plus saint des engagements.

Une personne attend ma lettre; il ne me reste que le temps de vous dire que miss Fermor vous remercie de votre obligeante invitation, et qu'elle m'a fait la promesse de m'accompagner à Montréal aussitôt que la rivière Saint-

Laurent pourra conduire les voitures, n'ayant plus la possibilité de prendre la route qui de long-temps ne permettra de voyager.

Je suis, ma chère parente,

Votre obéissante servante et amie,

E. Montaigu.

LETTRE XLVIII.

Miss Fermor, à miss Lucie.

Après quinze mortels jours où la neige a tombé sans interruption, le ciel s'est éclairci, et le soleil reparaît avec autant d'éclat que dans les plus beaux jours d'été. La neige a six pieds de hauteur, et nous pourrions dire, en style figuré, que nous nous promenons sur nos têtes, car le pays est mainte-

nant à une élévation que dans la belle saison elles n'auraient pas atteint.

Les perspectives ont perdu tout leur charme ; l'aimable paysage que nous avions sous les yeux n'est plus aujourd'hui qu'un triste amas de neige.

Seulement quelques primevères dont il croît une immense quantité dans les bois, paraissent encore en quelques lieux, et varient l'uniformité de cette vue. Le chemin pittoresque et sinueux qui de la colline conduit à notre ferme, et d'où nous avions tant de plaisir à voir nos petits maîtres suivre les tortueux détours pour arriver jusqu'à notre maison, n'est plus à présent qu'un précipice effrayant que l'on craint de descendre, et que même on ose à peine contempler. Il y a quelque chose de très-agréable dans la course rapide des voitures qui franchissent l'espace de vingt milles dans une heure. Cette vitesse est vraiment étonnante ; elle sur-

passe tout ce que l'imagination peut se figurer.

Nos petites réunions sont des sujets d'envie pour nos voisins. Nous vivons selon nos goûts, sans nous occuper des autres, ce qui, peut-être bien dans ce pays, n'est pas fort prudent; mais cela nous est agréable, et c'est le meilleur. Émilie, qui est la plus douce et la plus polie des femmes, voudrait se priver de tous nos plaisirs dans la crainte d'offenser les envieux, et me presse, à chaque partie de promenade que nous faisons, d'inviter les dames de Québec à nous accompagner, parce qu'elles paraissent mécontentes que nous puissions nous divertir sans elles; mais, en dépit de ce louable motif, je persiste à suivre mes fantaisies, et je considère sagement que si l'on doit des égards à la société, on s'en doit également à soi-même. Je veux bien que l'on voye tout le monde; mais je trouve

extrêmement ridicule de ne pouvoir faire un pas sans prier vingt personnes, que l'on connaît à peine, de vous accompagner. Enfin, tel est le genre de ce pays ; les habitants meurent d'ennui, et ne veulent pas que les autres s'amusent.

29 décembre.

De ma vie je n'ajouterai foi aux prédictions faites d'après les castors. Le froid n'est plus supportable ; les Canadiens prétendent que depuis dix-sept ans ils n'ont pas eu d'hiver aussi rigoureux. Je pensais que les castors étaient de meilleurs prophètes.

Adieu ; je n'ai plus la force de tenir ma plume ; l'encre gèle du vase où je la prends, jusqu'à mon papier, quoique je sois auprès d'un grand feu. Ne comptez pas que je vous écrive encore avant le mois de mai ; toutes les facultés sont anéanties par cet horrible temps.

Adieu. BELL FERMOR.

LETTRE XLIX.

Miss Fermor, à miss Lucie.

1er janvier.

C'est avec difficulté que je respire, ma chère Lucie. Le froid que nous éprouvons est à un tel degré, qu'il ôte la respiration. Plusieurs affaires m'appèlent à Québec, des affaires de plaisir, comme vous l'imaginez; mais je n'ai pas le courage de quitter le coin de mon feu.

Nous supportons, depuis cinq jours, tout ce que l'hiver a de plus rude; les habitants du pays ne se rappèlent pas avoir jamais rien enduré de semblable. J'ai ouï dire que le froid allait au-delà des thermomètres, quoiqu'ils eussent été faits pour le climat.

Les vins les plus forts gèlent dans les caves où l'on allume un poêle; l'eau-

de-vie même s'épaissit jusqu'à la consistance de l'huile ; les plus grands feux qui puissent remplir une vaste cheminée, ne jètent qu'une faible chaleur dans une partie de l'appartement. Je me décide à partir demain pour Québec, où je recevrai beaucoup de monde. Ici les plaisirs sont nécessaires à la vie ; le sang se glacerait dans les veines, si on ne l'activait un peu par le feu de la gaîté.

Je ne m'étonne plus que les beaux-arts soient inconnus dans ce pays ; la rigueur du climat suspend toutes les facultés morales ; que deviènent alors celles de l'imagination ?

Ceux qui se flattent de voir une nouvelle Athènes s'élever près du pôle, seront grandement trompés dans leur attente. Le génie ne prendra jamais un libre essor là où les pouvoirs de l'intelligence seront engourdis une partie de l'année ; tout ce à quoi l'esprit le

plus actif peut s'occuper, c'est de chercher à conserver son existence physique, dont il semble quelquefois avoir perdu le sentiment. Le froid excessif vous met réellement dans une sorte de stupéfaction.

Noas avons eu hier, malgré la rigueur du temps, une foule de petits maîtres. C'est la mode, chez les Canadiens, calculée, je pense, d'après la nature du climat, de faire à toutes les dames une visite le jour du nouvel an, visite qu'elles attendent chez elles, assises avec un certain air de dignité, et comme préparées à recevoir les embrassements d'usage; mais je vous assure bien qu'ils ne nous réchauffent pas : nous sommes obligées, à notre grand regret, d'avoir recours aux liqueurs fortes, pour ranimer nos esprits anéantis par la saison.

Vous ne pourriez regarder les hommes aujourd'hui sans rire. Figurez-vous

qu'ils ressemblent parfaitement à des animaux, dans leurs voitures ouvertes, chargés de fourrures de la tête aux pieds ; vous ne distinguez en eux de la forme humaine que le bout du nez.

Ils ont de longs habits de peaux de castors, qui les rendent exactement semblables à Vendredi tel qu'on le représente dans l'histoire de *Robinson Crusoé*. Ils portent aussi des casques qui leur couvrent la tête comme les vieux chevaliers errants des anciens romans ; vous n'avez jamais rien vu de plus effrayant, mais il serait impossible de sortir maintenant sans un habillement de cette espèce.

Les femmes se couvrent également, cependant d'une manière moins désagréable. Elles portent de longs habits avec une sorte de coiffe qui tient après, comme ceux que mettent les marchandes dans le nord de l'Angleterre. J'en ai un d'écarlate doublé de martre-zibe-

line, le plus beau que j'aye vu ici, et qui me rend tout-à-fait jolie, je puis vous l'assurer. Les hommes le trouvent ainsi, et m'appèlent *le joli petit capuchon rouge*, nom qui me convient tout aussi bien qu'à la coiffe.

Les Canadiennes de qualité portent, dans l'été, un habit de ce genre, en soie des Indes. Cette étoffe moelleuse, lorsqu'elle est agitée par le vent, forme une draperie gracieuse, très-favorable aux jolies femmes.

Nos voitures couvertes n'ont pas seulement des jalousies de canevas (nous ne pouvons mettre de glaces, parce que nous versons trop souvent), mais nous avons encore des rideaux qui se ferment tout autour de nous. L'extrême douceur avec laquelle on est conduit dans ces voitures, qui s'élancent et vont comme l'éclair, aide à conserver la chaleur, en facilitant la circulation du sang.

Je plains le pauvre Fitzgérald ; il n'y a pas de tyran plus dur que moi dans cette maudite saison ; le malheureux a pris la fuite comme les hirondelles. Je ne veux pas dire trop de mal du pays, mais la cruauté paraît être un mouvement tout naturel dans le Canada, du moins pendant l'âpreté des hivers.

Je me figure que la statue de Pigmalion était une jolie Canadienne pétrifiée, que le souffle vivifiant d'un beau jour de printemps vint tout-à-coup ranimer et rendre aux douces sensations qu'il fait naître. J'aime infiniment à faire l'application des anciennes fables, et je crois qu'il n'en peut être de plus juste que celle-ci.

Vous dirai-je ce qui me fait tant babiller ce matin ? C'est que mon père m'a fait prendre d'une excellente liqueur des îles ; c'est la grande mode ici. Toutes les dames en prènent un peu, ce qui leur donne tant de coquet-

terie et d'amabilité ; sans doute, une légère dose d'une liqueur spiritueuse donne à la conversation d'une femme un ton charmant d'esprit et de vivacité.

Adieu, mon amie.

BELL FERMOR.

LETTRE L.

Miss Fermor, à miss Lucie.

4 janvier.

JE ne suis pas de votre avis, ma chère. Votre frère ne me paraît pas avoir la moindre teinte de cette modestie ridicule qui retient l'esprit d'un homme dans un cercle étroit, et l'empêche de donner à ses facultés morales tout leur développement.

Il est, je vous assure, ce que les Françaises appèlent *un homme éveillé*.

Sans doute il est modeste, et n'a aucune fatuité ; mais il a cette confiance en lui-même, nécessaire pour faire paraître sous leur plus beau jour tous ses avantages, et je vais vous en donner une preuve : c'est que partout où il se trouve il captive à l'instant l'attention, et cela sans qu'il ait paru le vouloir. Je l'aime à la passion, quoique jamais il ne m'ait dit un seul mot d'amour ; chose qui, je l'avoue, me le fait trouver fort singulier. Notre liaison est tout-à-fait platonique, au moins de son côté, car je ne répondrais pas aussi bien de l'autre. Je me rappèle qu'un jour de l'été dernier nous nous promenions en tête à tête sur la route du Cap-Rouge, lorsque, frappé de la vue d'une épaisse forêt qui se présentait devant nous, il me pressa d'y entrer : « Très-certainement, Rivers, je me » garderai bien de m'aventurer avec » vous dans ce bois. » — « Auriez-

» vous peur de moi, Bella ? » — « Non,
» mais extrêmement de moi-même. »

Je l'aime depuis une petite scène qui se passa, il y a trois ou quatre mois, dans notre société. Quelqu'un lui faisant, ainsi qu'à sir Georges, un détail fort touchant sur la détresse d'une malheureuse famille du voisinage, le dernier conserva toute la dignité, le cérémonieux insignifiant de son maintien, et, témoignant froidement son intérêt, passa tout de suite à un autre sujet ; mais votre frère changea de couleur, ses yeux s'animèrent ; il saisit la première occasion de quitter la chambre, il courut chercher les pauvres misérables, les trouva, et les rendit à la tranquillité par ses secours bienfaisants. Le hasard nous fit découvrir, un mois après, cette généreuse action.

Le temps est un peu adouci, du moins en le comparant à celui des cinq ou six derniers jours que nous venons

de passer ; car il est encore tellement rigoureux, que vous ne pourriez, d'après le climat d'Angleterre, vous en former une juste idée. Nous partons pour Québec dans la pieuse intention de visiter d'abord l'église.

Deux heures.

Nous avons parlé de religion, Émilie et moi, pendant toute la route ; nous sommes vraiment d'une sagesse édifiante, aussi raisonnables que deux jeunes personnes puissent l'être dans ce siècle dégénéré. Nos aïeules ne nous auraient peut-être pas rendu cette justice, mais c'est folie de regarder en arrière.

Nous disions, Lucie, qu'une des choses les plus bizarres de ce monde, c'est que les hommes se divisent entre eux pour la religion, puisque nous avons tous sur ce point la même opinion ; tous les hommes vertueux de

chaque secte reconnaissent un Être puissant, et cherchent, dans leur conduite, à se rendre agréables à lui. Les moyens qu'ils emploient diffèrent selon les pays où ils sont nés et les préjugés de l'éducation qu'ils ont reçue, considération qui doit nous porter à juger les autres avec indulgence.

Si nous examinons sans partialité toutes les opinions religieuses, nous y trouverons beaucoup moins de différence avec les nôtres que nous ne l'imaginons, puisque tous les peuples de l'Univers, quelle que soit leur croyance, reconnaissent et adorent un Être bon, puissant, d'une intelligence supérieure à toutes choses. Voilà, j'espère, des réflexions qui pourraient vous servir d'une sage lecture du dimanche.

Vous savez que je suis très-pieuse, et, entre autres raisons qui m'engagent à l'être, c'est que je trouve que l'im-

piété est un crime absolument contraire à la douceur naturelle de notre caractère ; il vient d'un esprit hardi, téméraire, dont les hommes seuls peuvent être susceptibles ; je douterais, je crois, du sexe d'une incrédule qui porterait des habits de femme.

Nous avons de la religion comme nous aimons la vertu, moins par des principes fondés sur la raison et l'instruction, que d'après une délicatesse d'esprit, un goût inné de la saine morale, du vrai beau, et de cette perception vive qui nous fait discerner promptement le mieux de chaque chose.

Cet heureux instinct qui nous guide est meilleur que tous ces ennuyeux raisonnements des hommes. Je pense, Lucie, que vous serez d'accord avec moi sur ce point.

Cinq heures.

Je viens de me promener, pour la

première fois, dans une voiture ouverte; nous avons fait une longue course sur la glace. J'étais avec votre frère, et Fitzgérald conduisait Émilie. Rivers a sur lui l'avantage de l'avoir surpassé en complaisance auprès de sa dame. Rien ne me plaît comme ces petits soins dont il est prodigue envers les femmes. J'étais couverte de fourrures, et j'avais mis un crêpe sur mon visage pour me préserver du froid, mais dans trois minutes mon souffle en a fait un voile de glace; encore trouve-t-on que ce jour est tempéré, et le soleil brille dans tout son éclat.

Sillery, 8 janvier, minuit.

Nous arrivons de l'assemblée du général; il y avait beaucoup de monde, et nous avons dansé jusqu'à ce moment, car je crois que nous n'avons pas mis cinq minutes à franchir l'espace des quatre milles de Québec ici.

Fitzgérald est le vrai modèle de la courtoisie ; sa voiture ne lui sert jamais pour son propre usage ; elle est absolument à la disposition des dames : tous les jeudi elle reste à la porte du général ; et si quelque dame sort avant qu'elle ne soit arrivée, le domestique s'écrie machinalement : *La voiture du capitaine Fitzgérald, ici pour une dame.* Votre frère est tout aussi galant, mais je mets ordinairement un embargo sur la sienne. Ils en ont l'un et l'autre une fort jolie pour conduire une dame à la promenade lorsqu'elle veut bien leur accorder cet honneur, et le temps est assez doux pour le permettre.

Bonsoir, je suis endormie.

BELL FERMOR.

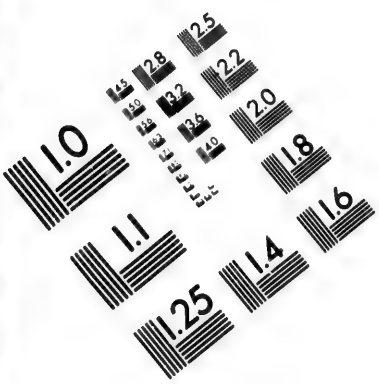
LETTRE LI.

Le colonel Rivers, à John Temple.

Mon cher John, vous ne me comprenez pas mieux cette fois que les autres. Je n'ai jamais voulu dire que je renonçais au mariage ; loin de là, quoique le bonheur ne s'y rencontre pas souvent, j'ai l'intime conviction que, s'il habite dans ce monde, il n'existe pas ailleurs ; et, malgré ma position précaire, je n'hésiterais pas à en faire demain l'expérience, si je pouvais trouver une femme d'un caractère formé d'après mes goûts, dont les idées, sur le lien sacré qui nous unirait, seraient en tout d'accord avec les miennes, et je me rends cette justice qu'elles sont hors des opinions vulgaires ; mais je veux être sûr que ces

mêmes idées lui appartiènent, et que, venant d'elle-même, elles sont exprimées librement, sans aucun motif de complaisance pour les miennes. Je voudrais donc, si j'en trouvais l'occasion : naturellement amener l'objet de mon choix sur cet important sujet ; alors je chercherais à découvrir ses véritables sentimens à cet égard, avant de lui laisser voir mes propres opinions sur ce point.

Je voudrais également avoir l'assurance de sa tendresse avant de lui faire l'aveu de la mienne. Elle ne doit pas me distinguer des autres parce que je flatte son orgueil, mais parce qu'elle pense que je le mérite. Ces passions imaginaires, où la vanité satisfaite prend la forme de l'amour, ne peuvent contenter mon cœur ; les yeux, le maintien, la voix de la femme que j'aime, mille petites indiscrétions tacites, chères à l'âme sensible, doivent me



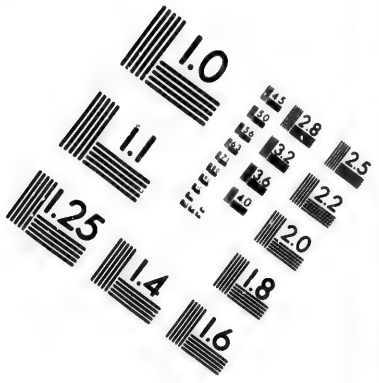
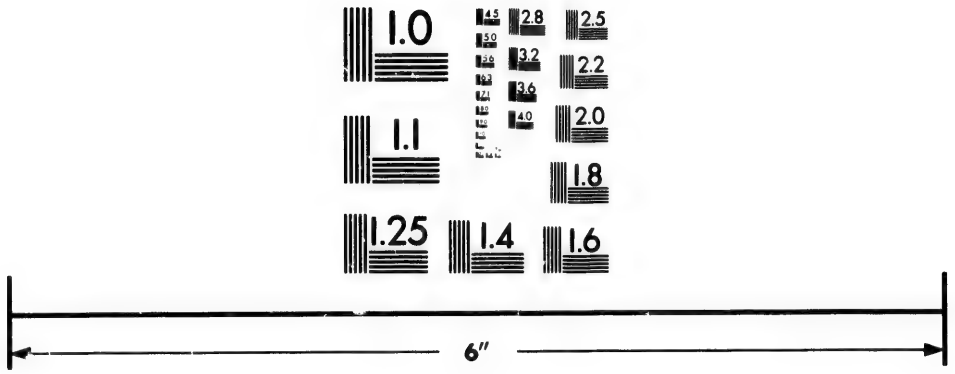
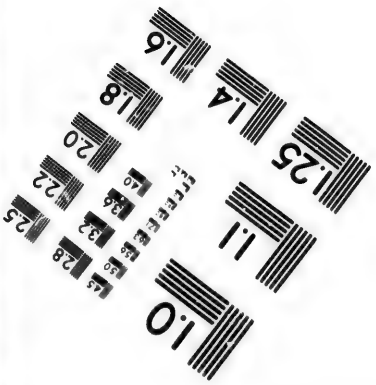
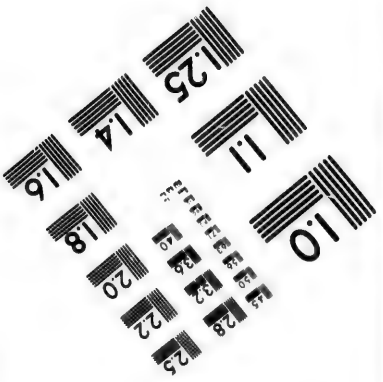


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)







Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

convaincre que je suis aimé avant de lui découvrir ma passion.

Quoique je ne sois pas indifférent aux avantages de la fortune, je puis être heureux sans elle. Si j'étais quelque jour assez riche pour vivre dans le monde, j'aimerais à m'en procurer toutes les jouissances, et à les faire partager; mais si je reste dans la médiocrité, je puis avoir assez de philosophie, dans la supposition que je trouve une compagne telle que je la souhaite, je puis, dis-je, me contenter du seul plaisir de l'aimer, de lui être cher, et, retiré avec elle au milieu des champs, trouver encore une vraie félicité dans les charmes d'une vie simple.

Vous me demandez ce que je pense de l'hiver dans ce pays; si nous pouvions supporter un degré de froid dont les Européens ne peuvent se faire d'idée, cette saison ne serait pas désa-

gréable ; nous avons, avec la neige et la gelée, un ciel d'azur, un temps superbe. Ici, les voyages sont extrêmement agréables l'hiver; les voitures sont fort douces, et vont avec une rapidité surprenante, quoiqu'elles ne soient conduites que par un seul cheval.

Cette plaine uniforme de neige serait très-fatigante à l'imagination et à l'œil, si elle n'était mélangée de vastes forêts qui se présentent de tous côtés à la vue, et de petites branches de pins, avec lesquelles on a marqué les routes de chaque côté ; cette longue avenue de verdure contraste agréablement avec la blancheur éblouissante de la neige, que l'on ne peut fixer un moment lorsque le soleil paraît. Si l'on n'avait pas ce moyen de marquer les routes, il serait impossible de retrouver le chemin d'un village à l'autre. Cependant la constante monotonie de cette avenue devient ennuyeuse lorsqu'on fait une

longue route. Je viens de passer deux mois, de la manière la plus agréable, au milieu d'une petite société que j'aime infiniment, et pour laquelle j'éprouve un tel attrait, que je ne goûte plus le moindre plaisir dans aucune autre réunion ; je regarde même comme perdus tous les instants que la politesse me force de passer ailleurs. Je redoute extrêmement tout ce qui pourrait suspendre nos parties de plaisir ; je voudrais que l hiver n'eût pas de fin, car j'ai bien peur que le retour du printemps ne nous divise.

Adieu ; croyez-moi toujours votre sincère ami,

Ed. Rivers.

LETTRE LII.

Miss Fermor, à miss Lucie.

Je commence à me familiariser avec l'hiver du Canada ; je suis un peu faite aujourd'hui à ce froid excessif, et je n'en souffre plus autant. Comme on ne peut s'occuper d'affaires sérieuses, dans cette saison, elle est toujours celle de la dissipation. Le plaisir est l'étude principale de tous les habitants ; il n'est pas jusqu'à la moindre classe du peuple qui ne se plaise à contribuer aux divertissements publics. D'après ces considérations, je ne sais pas si l'hiver n'est pas plus agréable ici qu'en Angleterre.

Outre ces avantages, nos maisons et nos voitures sont impénétrables au froid. Le ciel, constamment serein ; l'air pur qu'on respire ; les petites réu-

nions de jeux, de danses ; la bonne chère que l'on trouve à toutes les tables ; les courses sur la glace ; la foule prodigieuse qu'on y voit (car tout le monde a une voiture) : cette variété d'objets si nouveaux à un Européen, tant de choses qui vous étaient jusqu'alors étrangères, vous tiènent l'esprit dans une agitation de gaîté que l'on sent mieux qu'on ne peut le rendre.

Le croiriez-vous ? Sir Georges vient d'écrire à Émilie une lettre tendre, sentimentale, et presque passionnée. Sans doute que mistriss Melmoth l'aura dictée, j'en répondrais, car on n'y reconnaît pas son style posé et cérémonieux. Il parle de venir dans peu de jours, mais je soupçonne fort qu'il ne soit en route à présent, et qu'il ne viène, après ces deux longues années de siége, s'efforcer de nous prendre au moins par assaut ; il prépare sûrement une sérieuse entreprise, il a rai-

son, car toutes les femmes détestent une attaque régulière.

Adieu, je suis forcée de vous quitter.

12 janvier.

Nous allons, ce soir, avec tout le beau monde de Québec, à une fête que donne votre frère; la critique trouvera probablement à s'excuser là-dessus, et je ne doute pas qu'on ne parle beaucoup de cette démarche; mais je suis assez maligne pour désirer que sir Georges arrive dans ces moments où les caquets vont s'épuiser sur notre compte, parce que j'ai certaine idée que cela le mortifiera, sans savoir précisément pourquoi.

Adieu. Votre amie,

BELL FERMOR.

LETTRE LIII.

Miss Fermor, à miss Lucie.

13 janvier, neuf heures du soir.

Nous avons passé hier une soirée charmante chez votre frère, quoiqu'il y eût une compagnie nombreuse ; car il est rare de ne pas s'ennuyer dans une grande assemblée. Il y avait un souper délicieux, des vins de toute espèce, un dessert composé de tout ce que la recherche du goût a pu inventer, et chacun des convives dans la plus agréable disposition de gaîté.

Le colonel était l'âme du festin ; il en faisait les délices. Entre toutes les qualités qui le distinguent, il possède au suprême degré cette amabilité sociale qui répand la gaîté sur tous les

convives, et que je n'avais jamais remarquée aussi bien que dans cette occasion. Il paraissait enchanté du plaisir et de la joie qui régnaient parmi nous. La veillée s'est prolongée bien avant dans la nuit, et tout le monde se plaignait encore qu'elle finît trop tôt. Je n'ai pas besoin de vous dire que nous avions de la musique ; on ne se réunit jamais dans le Canada sans avoir des violons ; le goût de la danse est ici porté à l'excès.

Une heure.

L'aimable futur est arrivé dans un équipage qui ferait honte à celui de l'empereur de Russie ; l'Amérique n'a jamais rien admiré d'aussi brillant.

« Toutes les autres voitures, à l'aspect éblouissant de la sienne, cachent humblement leurs têtes modestes. »

Votre frère et Fitzgérald n'osent plus

à présent montrer les leurs, elles sont moins que rien aujourd'hui.

Sept heures du soir.

Émilie s'est enfermée dans sa chambre, toute en larmes ; c'est une lettre de mistriss Melmoth qui produit cet agréable effet ; sans doute quelque sage conseil : mon dieu ! que je hais les donneurs d'avis ! N'êtes-vous pas comme moi, Lucie ?

Je n'aime pas l'arrivée de cet amant ; elle est presque aussi importune que celle d'un mari ; je tremble qu'il ne viène déranger nos petites cotteries, et nous étions si heureux ! Je ne pourrai le supporter, s'il contrarie nos plaisirs.

Bonsoir, ma chère Lucie !

Bell Fermor.

LETTRE LIV.

La même, à la même.

15 janvier.

La journée d'hier a été la plus ennuyeuse que j'aye passée de ma vie; sir Georges est poli, cérémonieux et insignifiant; Emilie distraite, pensive et silencieuse; et votre pauvre amie, de l'humeur aigre et bourrue d'une vieille fille. Personne ne vient nous voir, pas même votre frère, parce que nous sommes censés nous occuper des préliminaires; car vous saurez que sir Georges a généreusement consenti à changer sa première résolution, et veut bien terminer le mariage avant la réception de la lettre qu'il attend de sa mère, si cela peut convenir à Emilie : louable dévouement dont il a fait part à toutes

les personnes qu'il a rencontrées à Québec. Il est, en vérité, bien obligeant; mais je pense que c'est des Melmoth qui lui vient l'heureuse idée de publier cette confidence.

Une heure.

Emilie est extrêmement réservée avec moi; elle évite de me voir seule; et lorsque le hasard nous laisse sans témoins, elle parle du beau temps : cependant mon père est son confident; il n'est pas moins zélé partisan de son doucereux baronnet que la maison Melmoth.

Dix heures du soir.

Tout est fini, Lucie, c'est-à-dire que tout est fixé; on doit se marier, lundi prochain, à l'église des Récollets, et de là partir immédiatement pour Montréal; mon père m'a fait le détail circonstancié du plan d'arrangement;

nous partons avec eux, nous resterons une quinzaine à Montréal, ensuite nous reviendrons tous nous montrer ici dans le plus grand appareil, jusqu'à l'été où l'heureux couple s'embarquera dans le premier vaisseau qui partira pour l'Angleterre.

Emilie est vraiment ce qu'on peut appeler une femme de grande prévoyance; je ne lui croyais pas cette qualité : elle a sans doute raison; il y a quelquefois du danger à courir dans les délais; mille sages maximes viènent à l'appui de sa conduite. Je pensais que tous ses beaux sentiments paraîtraient dans cette occasion, et qu'elle attendrait au moins le consentement de sa mère : cet empressement ne s'accorde pas tout-à-fait avec l'extrême délicatesse dont elle se pique; elle agit positivement comme si elle craignait de le perdre.

Je l'avoue, ma chère, les trois der-

niers jours qui viènent de s'écouler, ne lui ont pas fait gagner dans mon esprit. Je n'aime pas ces jeunes personnes prudentes, qui se marient pour faire un établissement avantageux. Donnez-moi un homme selon mon cœur et mes goûts, et je l'accepterai bien vite, fût-il dans une position malheureuse.

Mon pauvre Rivers! que va-t-il devenir? Il a négligé tout le monde pour nous.

Comme elle aime les agréments de la conversation, elle ne pouvait faire un choix plus heureux; avec un tel compagnon, il doit être bien agréable de s'embarquer dans le voyage de la vie, car le cher époux est vraiment d'une société charmante.

Adieu. Toutes ces choses me font perdre patience.

Votre amie,

BELL FERMOR.

P. S. Mais après tout ne suis-je pas

bien ridicule? J'en veux à cette pauvre Émilie de terminer un mariage avantageux avec un homme qui ne lui déplaît pas absolument; ce que tous les père et mère trouvent suffisant; et cela parce qu'il rompt une petite société qui me rendait heureuse; ô vilain égoïsme! Mais eussé-je comme elle le bonheur de trouver grande fortune, équipages, livrées, etc.; j'en ferais, je crois, volontiers le sacrifice, pour conserver deux ou trois mois de plus mon petit cercle d'amis.

Adieu. Je vous écrirai aussitôt après l'union du tendre couple; ma première lettre sera, je pense, datée de Montréal. Je brûle de voir votre frère et mon pauvre Fitzgérald; cet imbécille me donne des vapeurs. Mon dieu! que les hommes sont différents les uns des autres!

FIN DU PREMIER VOLUME.